







ŒUVRES
DE THEATRE
DE
Mr. DE BOISSY;

THEATRE ITALIEN.

TOME IV.



A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE DES COMEDIES

contenuës eu Tome quatriéme.

Théatre Italien.

LES ETRENNES, OU LA BAGATELLE, COMEDIE.

De Monsieur DE BOISSY.

Représentée pour la premiére fois, par les Comédiens Italiens, au mois de Janvier 1733.

Troisiéme Edition, augmentée de Prédictions nouvelles dans l'Almanach des Théatres en 1734.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS;

Chez PIERRE PRAULT, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



A MONSIEUR PIGANIOL DE LA FORCE GOUVERNEUR DES PAGES DE S. A. S. MONSEIGNEUR LE COMTE DE TOULOUSE.



DU Monde que je peins, Connoisseur éclairé,
Permets, malgré ta modestie,
Que cet ouvrage, enfant de la Saillie
Te soit par ton Parent aujourd'hui consacré.
Par l'Intérêt, ni par la Flatterie,
Mon esprit n'est point inspiré.

Mon cœur tout ſeul te le dédie;
L'Eſtime le conduit, & tu dois l'approuver;
Il rend hommage à la Philoſophie
Qu'au milieu de la Cour on te voit cultiver:
Ta Vertu, ſans reproche, a ſçû s'y conſerver;
Et n'a pris de ces lieux que l'écorce polie.
A ne me pas déſavouer
Cette Vertu ſi rare elle-même t'invite.
Si je parois trop enclin à jouer
Le Ridicule qui m'irrite,
J'ai l'avantage auſſi de ne jamais louer
Que le Talent & le Mérite.
Ma Muſe de tout temps fut la Sincérité.
J'ignore l'art de déguiſer mon ame;
Et que j'approuve, ou que je blâme;
Je dis toujours la vérité.
Dans la dangereuſe carriére
Où mon Génie a pris l'eſſor,
Daigne me ſervir de Mentor,
Et m'éclairer de ta Lumiére:
Tu me découvriras plus d'un piége caché.
Par les liens du Sang je te ſuis attaché,
Par ceux du Cœur, que je le ſois de même.

Que notre gloire enfin ſoit commune aujourd'hui;
Et que je trouve en toi, les conſeils & l'appui
D'un Ami qui m'inſtruiſe, & d'un Parent qui m'aime.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *les Etrennes* ou *la Bagatelle, Comédie.* Fait à Paris ce 30 Janvier 1733. *Signé*, GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer ou imprimer & donner au Public, *Nouveau Recueil de Pieces de Théatre Italien; le Diable boiteux; Hiſtoire d'Oſman, Premier du nom; la Vérité triomphante de l'Erreur,* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, d'imprimer ou faire imprimer leſdits Livres cy-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre &

débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance: Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, , en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles: Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Lou-

vre, & un dans celle de notre très-cher & ſeal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits livres, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingtiéme jour de Decembre, l'an de grace mil ſept cent trente-ſept, & de notre Regne le vingt-troiſiéme. Par le Roy, en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, *N°*. 561. *Fol.* 524. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris ce* 23 *Decembre* 1737.

Signé, S. LANGLOIS, *Syndic.*

LES ETRENNES

LES ETRENNES,

OU

LA BAGATELLE,

COMEDIE.



ACTEURS.

JANUS, Dieu des Etrennes.

LA BAGATELLE.

LE CHEVALIER COLIFICHET.

DAMON.

LE MARQUIS.

LE COMTE.

LE BARON.

ANGELIQUE.

FANCHON.

TROUPE de Danſeurs & de Danſeuſes.

La Scene eſt dans la Gallerie du Palais.



LES ETRENNES,

OU

LA BAGATELLE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA BAGATELLE, JANUS.

JANUS.



VOICI le nouvel An, brillante Bagatelle,
Dans ce Palais je viens vous inſtaler;
Qu'aujourd'hui notre Fête ici ſe renouvelle.
Aux regards curieux hâtez-vous d'étaler
Les Chefs-d'œuvre nouveaux qu'a produit l'Induſtrie;

Dans ces lieux où vos mains vous dreſſent tant d'Autels,
Recevez les tributs qu'impoſent aux Mortels
Le Caprice, l'Orgueil, la Mode, & la Folie.
Vendez cher vos faveurs dans ces jours ſolemnels;
Ils vous ſont conſacrés par le Dieu des Etrennes;
Profitez, avec moi, des ſotiſes humaines.
La Raiſon crie en vain contre de tels abus,
Elle ne peut abolir ces tributs,
Ni des Humains ſéduits nous enlever l'hommage,
Quand nous avons pour nous leurs Maîtres abſolus,
La Vanité, l'Amour, l'Interêt & l'Uſage.

LA BAGATELLE.

Janus, avec juſtice on nous voit triomphans,
Et l'on celebre tous les ans
Avec éclat ma puiſſance infinie:
J'amuſe l'Univers, & la raiſon l'ennuye;
Les Hommes ſont toujours enfans.
Je ne puis trop taxer leur Troupe calotine:
A lui faire payer mes Bijoux cherement
Tout en ce jour me détermine;
Je ſens que l'air de la ſalle voiſine
Où la chicane aboye inceſſamment,
Devient contagieux, & porte à la rapine.

JANUS.

Adieu, ſur vous, Déeſſe fine,
Je me repoſe entierement
Du ſoin de tromper poliment,
Et de vous enrichir d'une façon badine;
Tandis que vous prendrez les Paſſans dans vos lacs,
Dans tous Paris je cours faire ma ronde,
Pour goûter à longs traits la douceur ſans ſeconde,
De rendre fous tous les Etats,
Et de rire des embarras,
Et des convulſions où je jette le Monde.
C'eſt peu qu'un tel délire ait pour nous des appas;
Je me propoſe encore un plaiſir plus ſenſible;
C'eſt d'aller à la Cour, Théâtre du fracas,
Pour y joüir du Spectacle riſible,
De voir des Concurrens précipiter leurs pas
Pour s'embraſſer tout haut & s'étouffer tout bas.

LA BAGATELLE.

Partez, Seigneur Janus, ſans tarder davantage;
Un tel Séjour pour vous eſt fait exprès:
Vous verrez là, grands nombres de Sujets,
Qui, comme vous, portent double viſage,
Juſqu'au revoir.

[*Janus ſort.*]

SCENE II.

LA BAGATELLE, LE CHEVALIER COLIFICHET.

LE CHEVALIER *courant embraſſer la Bagatelle.*

BON jour, bon An !
Embraſſez-moi, mon aimable Déeſſe.
Vous n'avez point de plus grand Partiſan,
Ni d'Ami qui, pour vous, ait autant de tendreſſe.
Vous balancez dans ce moment ?

LA BAGATELLE.

Plus je regarde, & plus mon eſprit le rappelle...
Je ne me trompe pas, c'eſt l'Abbé Bagatelle.
C'eſt lui que j'aime tendrement,
Lui, mon Adorateur fidéle.
Mon cœur le reconnoît malgré ſon changement.

LE CHEVALIER.

Ma Souveraine, il eſt vrai, c'eſt moi-même.

LA BAGATELLE *l'embraſſant.*

Ah ! Quel raviſſement extrême !
Mais pourquoi, je vous prie, un tel ajuſtement ?
A quel propos changer de Perſonnage ?

LE CHEVALIER.

J'ai mes raiſons. D'Abbé l'habit coquet
A ſon mérite & ſon attrait :
Mais il expoſe au Badinage
Qu'on exerce toujours ſur un petit Colet
Pour agir librement, ſans redouter le trait ;
Et pour ſuivre l'eſſor de mon humeur volage,
J'ai, cette année, arboré le Plumet,
Et pris le Nom & l'Equipage
Du Chevalier Colifichet.

LA BAGATELLE.

Sous quelque nom que je vous voye ;
Et de quelque façon que vous paroiſſiez mis,
Toujours votre préſence excitera ma joye,
Et vous ſerez la fleur de mes amis.

LE CHEVALIER.

Pour mériter ce Titre, & pour me rendre digne
D'avoir le premier rang entre vos Favoris,
Je me ſuis ſignalé par un Ouvrage inſigne.
[*Il fouille dans ſes poches*]
Je viens pour vous l'offrir . . . Non . . . Ce n'eſt pas cela.

LA BAGATELLE.

Qu'eſt-ce donc que vous tenez-là ?

LE CHEVALIER *tirant un patron de Garniture.*

C'eſt un Patron de Garniture.

Et d'Engageantes à l'Alure;
Dont l'air invite à les bien chiffonner;
Et que pour un Tendron je viens de dessiner.

LA BAGATELLE.

Le joli dessein de Coëffure!

LE CHEVALIER.

J'en suis moi-même l'Inventeur.

LA BAGATELLE.

Je vous en félicite; il doit vous faire honneur.

LE CHEVALIER.

Je vous en fais présent.

LA BAGATELLE.

La réüssite est sûre.

LE CHEVALIER.

On croit que ce n'est rien. Il m'a beaucoup coûté,
Et j'ai mis mon esprit huit jours à la Torture,
Pour donner à l'Ouvrage une heureuse tournure,
Et certain air de nouveauté:
Mais voici mon Chef-d'œuvre; il est en cinq Volumes:
Je l'ai tiré d'après nos Goûts & nos Coutumes,
Le Beau Sexe paroît enclin à l'estimer,
Et par égard pour lui, je l'ai fait imprimer:
Vous en êtes l'Objet, je vous en fais l'Arbitre.
Il unit l'agrément à la solidité,

Et pour vous prouver ſa beauté,
Je prétens ſeulement vous lire chaque Titre.

LA BAGATELLE.

J'écoute avec avidité.

LE CHEVALIER *lit.*

TRAITE' DES RIENS, *avec une diſſertation ſur la Babiole, dediés aux Dames, par Monſieur l'Abbé Bagatelle. Premier Volume.*

LA BAGATELLE.

Ce Titre-là promet; la Matiere eſt profonde.

LE CHEVALIER.

De tout ce qui ſe fait, c'eſt la Source féconde;
Tout conſiſte en des Riens; heureux qui les ſaiſit!
Ils décident de tout; ils ſont l'Ame du Monde:
C'eſt un Rien qui nous place, un Rien qui nous détruit.
Un Amant, par un Rien, revolte une Maîtreſſe,
Et par un Rien, un autre la ſéduit.
Un Rien fait tomber une Piéce,
Un Rien fait qu'elle réüſſit.

LA BAGATELLE.

Les Riens ſont mes enfans, & des enfans que j'aime.
Exalter leur pouvoir, c'eſt me loüer moi-même.

LE CHEVALIER *continue de lire.*

L'A, B, C, du grand Monde, ou l'Art de ſoutenir

la conversation à peu de frais. Second Volume.

LA BAGATELLE.

Pour former la Jeunesse, ah! c'est un Livre d'Or;
L'idée seule est un trésor.

LE CHEVALIER.

Il en est un pour le Libraire,
Et doit avoir un grand débit,
Puisqu'il enseigne au plus Sot l'Art de plaire,
Et qu'il lui donne de l'esprit.
Un bon jour dit de bonne grace,
Deux ou trois complimens polis
Qu'on se renvoye & qu'on ressasse,
Avec un air de tête, & des gestes choisis;
Un jargon decoré de phrases jolìettes,
Et de vingt termes favoris,
Qu'on accompagne d'un souris.
Sçavoir les Intrigues secrettes,
Et de la Ville & de la Cour,
Posseder l'Histoire du Jour:
En poche avoir toujours Brevets & Chansonnettes,
Et repeter aux Dames tour à tour,
Mille tendres Sornettes,
Que l'on a soin d'orner de mots à double sens;
Parler éloquemment Cornettes,
Et prononcer sur des Rubans;

De tout ce qui paroît, juger ſans connoiſſance ;
Hors de propos prodiguer ſon Encens,
Et placer bien ſa médiſance :
Voilà des Aimables du tems,
Ce qui fait le mérite & toute la ſcience.

LA BAGATELLE.

Et ſouvent l'entretien des plus honnêtes Gens.

LE CHEVALIER *lit*

LA NOUVELLE TOILETTE DES DAMES, *avec une Liſte détaillée de tout ce qui la compoſe ; Ouvrage immenſe, & digne de la curioſité publique, 3me Volume.*

LA BAGATELLE.

Je conçois qu'en effet cet Ouvrage eſt immenſe.

LE CHEVALIER.

Il l'eſt cent fois plus qu'on ne penſe,
Pour ſçavoir tous les Noms des Bijoux précieux
Dont les Toilettes ſont fournies,
J'ai fait des pas prodigieux,
Et des recherches infinies.
Pour porter ce Volume au point où je l'ai mis,
J'ai paſſé trois jours & trois nuits
Avec quinze de mes amies
Qui m'ont obligeamment aidé de leurs avis.

(*Il continue à lire.*)

LA TOILETTE DES HOMMES, *revûe, corrigée, & augmentée des trois quarts. . . .*

LA BAGATELLE.

Des hommes, il eſt vrai, je dois être contente.
Avec tout le beau ſexe, ils diſputent d'Atours;
Et je m'aperçois tous les jours
Que pour moi leur Amour augmente.
Ils mettent tous l'enchere à mes colifichets,
Et diſputent le rang de mes premiers Sujets.

LE CHEVALIER.

Peut-on vous trop aimer, Divinité charmante!

[*Il reprend.*]

LA TOILETTE DES HOMMES, *revûe, corrigée, & augmentée des trois quarts, & qui n'eſt pas moins curieuſe que celle des Femmes. Quatriéme volume.*

LA SCIENCE DE COEFFER LES UNS ET LES AUTRES, *Livre très-utile pour mes jeunes confreres qui entrent dans le monde. Dernier volume.*

LA BAGATELLE.

Ah! Vous ne pouviez pas mieux couronner l'Ouvrage,
Et je lui donne mon ſuffrage.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas tout, je veux vous parler franchement.
Ces œuvres-là que vous trouvez gentilles,
Ne ſont rien à côté d'un volume charmant
Que j'acheve actuellement.

LA BAGATELLE.

Et vous l'intitulez ?

LE CHEVALIER.

L'ELOQUENCE DES FILLES,
Ou l'Art de rire finement
Et de converser par des mines.
Le tout orné d'Estampes fines.

LA BAGATELLE.

C'est un Livre dont je réponds.
Pour sept ou huit éditions,
Mon cher, tout au moins je parie.

LE CHEVALIER.

Oh! c'est peu de la Théorie ;
Moi-même de cet Art, je donne des leçons:
J'apprens à minauder de plus de vingt manieres,
Et j'ai déja grand nombre d'Ecolieres.
Je les instruis avec succès.
Que dans la Bagatelle, & les Riens agréables
Les Filles font de rapides progrès!
Ces friponnes aimables
En un matin vont plus loin mille fois
Que ne feroit un homme dans un mois.
A ce propos une jeune Orpheline
Depuis six jours est tombée en mes mains.
Ce sont bien les yeux les plus fins!
Elle est faite pour vous, & je vous la destine.

Son esprit un peu neuf n'ose prendre l'essor.
De la Province il se ressent encor.
Mais à travers sa pudeur enfantine
On voit percer son Naturel coquet,
Et ce sera, je gage, un excellent sujet.
Par la fortune elle m'est adressée.
Je sens à l'avancer ma gloire interessée.
La pauvre Enfant n'a d'autre appui que moi!
Et doit bien-tôt ici se rendre . . . Je la voi.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, ANGELIQUE.

LE CHEVALIER.

VEnez ma Pupile charmante,
Qu'à Madame je vous presente.
[*à la Bagatelle.*]
Et bien, vous avois-je menti?

LA BAGATELLE.

Non, son premier abord m'enchante.
Vous ne pouviez me faire un present plus genti.

LE CHEVALIER.

Hem! Ce sont-là des Etrennes Mignones!

LA BAGATELLE.

Elle prévient d'abord par sa Beauté.

ANGELIQUE.

Vous avez bien de la bonté,
Madame.

LE CHEVALIER.

Regardez ces œillades friponnes.
Qu'en dites-vous ?

LA BAGATELLE.

Je dis que ſes regards ſont vifs,
Et qu'elle a les yeux expreſſifs.

LE CHEVALIER.

Examinez-moi ce Corſage.
Voilà pour attirer bien des Chalands chez vous,
Et faire rehauſſer le prix de vos Bijoux.

(*à Angelique.*)

Mais, la Belle, vers moi tournez votre viſage,
Vous n'êtes pas coëffée à l'avantage ?
Ce pli qui fait tout-à-fait mal
Vous donne un air Provincial,
Et vous rend la mine ſauvage:
Il faut que j'y mette la main.

ANGELIQUE *bas au Chevalier.*

Vous n'êtes pas venu m'arranger ce matin.

LE CHEVALIER.

Attendez donc, que je dégage
Ce Front pour le rendre ſerein:
A préſent, laiſſez-moi d'une légere Mouche

Relever, avec Art, ce petit Nés mutin.
Que je place cette autre au coin de votre Bouche,
Pour rendre ſon ſouris encore plus malin.
Ce n'eſt qu'un Rien; mais ce Rien, pour la grace,
Par une habile main veut ſe voir employé.
Il ne doit point paroître étudié,
Et le grand Art conſiſte à bien choiſir ſa place.
Que vois-je ? ôtez-moi ce Mouchoir.
Je vous ai déja dit qu'il n'en faut point avoir.
Qui vous l'a donc fait mettre, je vous prie ?

ANGELIQUE.

Le Froid avec la Modeſtie.

LE CHEVALIER.

Au lieu de ce Mouchoir, mettez-moi dans ce jour
Une Palatine galante
Qui garantiſſe, & pare tour à tour :
Pour vos Etrennes, bel Amour,
Je veux vous en donner une qui ſoit charmante,
Vous la mettre moi-même, & l'ajuſter ſi bien,
Que mettant un Rempart à la Saiſon cruelle,
Et contentant votre Pudeur rebelle,
Je ménage des jours où l'œil ne perde rien.

ANGELIQUE.

En verité, Monſieur . . .

LA BAGATELLE.

Allez, laiſſez-le faire.

LE

LE CHEVALIER *lui arrangeant ſa Palatine.*

Elle ſera fort bien de la maniere.
Ces Tréſors ſont trop beaux, pour devoir les cacher.
Ils ſont faits pour charmer la vûe.
On doit voir leur beauté, du moins à demi nue.

ANGELIQUE.

Oui, mais il eſt, Monſieur, défendu d'y toucher,
Et vos mains ſont un peu trop vives.

LE CHEVALIER.

Un Maître a des prérogatives :
Vous voilà maintenant plus belle de moitié.
De tous mes ſoins je dois être payé.
(il baiſe Angelique.)

LA BAGATELLE.

L'excellent Précepteur pour de jeunes Pupilles !

ANGELIQUE.

Je ne ſçautois m'empêcher de rougir.

LA BAGATELLE *à Angelique.*

Vous profitez fort bien de ſes leçons utiles.
La derniere, ſur-tout, vient de vous embellir.

ANGELIQUE.

Madame, eſt-il bien vrai? Me trouvez-vous jolie ?
Et de vous plaire, aurois-je le bonheur ?

LA BAGATELLE.

Oui, vous avez trouvé le chemin de mon cœur.

Je veux faire de vous, mon Eleve chérie.

ANGELIQUE.

Me voir auprès de vous, fait toute mon envie;
Et je ne puis retenir mon tranſport.
Pour vous dès la plus tendre Enfance,
J'ai toujours eu le penchant le plus fort.

LA BAGATELLE.

Il eſt juſte en ce jour, que je la récompenſe
D'une ſi belle paſſion.
(*au Chevalier.*)
Adieu. Pour mon triomphe un Balet ſe prépare;
Je veux qu'il ſerve, auſſi, pour ſa Réception.
Je cours preſſer l'inſtant de l'exécution;
Pour y danſer, venez, que je vous pare,
Nouvel objet de mon affection.

ANGELIQUE.

Déeſſe de mon ame, ah! que je ſuis ravie!
J'aime la Danſe à la folie.
(*revenant ſur ſes pas.*)
Monſieur ne nous ſuit pas?

LA BAGATELLE.

Non, il demeure ici.
Et je le prie avec inſtance
De me doubler en mon abſence.

LE CHEVALIER.

Très-volontiers.

ANGELIQUE *au Chevalier.*

A vous quitter ainſi,
Mon cœur a vraiment de la peine;
Mais je reviens bien-tôt ici,
Et, l'un des jours de la ſemaine
J'itai vous voir, mon bon ami.

LE CHEVALIER.

Je le veux de toute mon ame:
Quelque matin que vous veniez chez nous,
Comptez qu'il ſera jour pour vous;
Vous n'aurez qu'à ſuivre Madame.

(*Angelique ſort avec la Bagatelle.*)

SCENE IV.

LE CHEVALIER, DAMON.

LE CHEVALIER.

UN homme vient, je le connois.
C'eſt un vieux libertin. Eh! c'eſt vous que je vois,
Je vous embraſſe & de toute mon ame,
Cher Papa dont les traits paroiſſent rajeunis,
Vous qui tenez la Vieilleſſe enchaînée
Au Char des Plaiſirs & des Ris;
Vous, l'homme le plus jeune avec des cheveux gris.

DAMON.

Moi, je vous félicite, & ſuis des plus ravis . . .

LE CHEVALIER.

De quoi ?

DAMON.

De voir que dans cette journée,
Vous ſoyez, mon très-cher, plus fou que l'autre année.

LE CHEVALIER.

Je reconnois votre joyeuſe humeur,
A ce trait de plaiſanterie.
Comme vous êtes verd, vous venez, je parie,
Acheter là . . . vous m'entendez, Monſieur?

DAMON.

Il eſt vrai que je viens acheter des Etrennes.
Comme vous êtes connoiſſeur,
Et que j'ai là-deſſus des clartés peu certaines,
Je veux vous conſulter.

LE CHEVALIER.

Vous me faites honneur.

DAMON.

Non, je vous rends juſtice. En fait de ces matieres,
Mon cher Monſieur Colifichet,
Tout le monde connoît vos ſublimes lumieres.
Daignez donc m'écouter, je vais vous mettre au fait

Des Etrennes que je ſouhaite ;
Et dont plus d'un motif veut que je faſſe emplette.
J'en dois faire préſent au ſortir de ce lieu
A des perſonnes differentes.

LE CHEVALIER.

En voulez-vous d'abord de bien galantes ?

DAMON.

Non, j'en veux prendre en premier lieu
Qui ſoient de peu de conſequence.
Comme des Almanachs, des Etuits, des Ecrans ;
Ou, pour éviter la dépenſe,
Quelques paquets de Curedents.

LE CHEVALIER.

Si vous faites toujours des preſens de la ſorte,
Vous ſerez riche fort long-tems.
Un homme comme vous peut-il ? . . .

DAMON.

Bon, bon, qu'importe !
C'eſt pour un Ami familier.
Dès le Collége il étoit mon intime.

LE CHEVALIER.

Vous le traitez encore en Ecolier ;
Et c'eſt de lui, faire fort peu d'eſtime.

DAMON.

Nous avons fait toujours profeſſion
D'agir enſemble ſans façon ;

Et puiſqu'il faut que je le diſe,
C'eſt à regret que je ſuis, aujourd'hui,
Un ſot abus que l'Uſage autoriſe.
Si mon Ami s'en formaliſe,
S'il s'en fâche, tant pis pour lui.
C'eſt un fort honnête-homme, il eſt vrai, je le priſe.
Mais après tout, à l'examiner bien,
Il eſt fort gueux, & ne m'eſt bon à rien.

LE CHEVALIER.

Monſieur, je n'ai plus rien à dire.

DAMON.

En ſecond lieu, pour Homme, je deſire
Des Etrennes du dernier goût,
Et qui ſoient peu communes ſur tout.

LE CHEVALIER.

Je ſçais un Cabaret... c'eſt le plus bel Ouvrage !
Cher à la vérité, mais neuf, bien entendu.

DAMON.

Oh ! le prix n'y fait rien. C'eſt pour un perſonnage,
Par ſon Mérite & ſa Vertu,
A dire vrai, peu reſpectable ;
Mais, par le rang dont il eſt revêtu,
Infiniment conſiderable :
Mon interêt m'engage à gagner ſa faveur.

Dans deux importantes Affaires
Sa Protection m'eſt des plus néceſſaires,
Sans compter qu'un tel Don prôné par ce Seigneur,
Dans Paris peut me faire honneur,
Et devenant la Nouvelle publique,
M'attirer le Titre flatteur
D'Homme galant & magnifique.

LE CHEVALIER.

Vous ſerez donc ſervi ſelon votre deſir.

DAMON.

Troiſiémement, il me faudra choiſir
Des Etrennes pour femme.

LE CHEVALIER.

Oh! puiſque c'eſt pour une Dame,
Vous voulez du brillant?

DAMON.

Vous vous êtes mépris;
Je ne veux rien que d'ordinaire,
De ſimple, de modeſte, & qui ne coûte guere.
Comme Eventails communs, Rubans unis.

LE CHEVALIER.

Mais, quelle eſt donc l'honnête Demoiſelle
A qui vous deſtinez ce Préſent de haut prix?

DAMON.

C'eſt ma Femme, Monſieur. Il eſt trop bon pour elle.

LE CHEVALIER.

Vous la traitez ainſi que vos Amis ;
Elle n'a rien à dire.

DAMON.

A préſent, je demande
Tout ce que ce Palais peut offrir de plus beau,
De plus cher, & de plus nouveau,
M'en coutât-il la ſomme la plus grande.
Je ne ſçaurois mieux l'employer.

LE CHEVALIER.

Qui peut être l'objet d'une telle Largeſſe ?

DAMON.

Une Actrice qui fait les Rôles de Princeſſe,
Et dont un ſeul regard ne peut trop ſe payer.

LE CHEVALIER.

Du Monde perverti tel eſt le caractere.
L'Interêt & l'Orgüeil prodiguent les Ecus ;
Les Plaiſirs effrenés répandent encore plus :
Mais l'Amitié ne donne guere.
Elle reſſemble à l'Amour conjugal.
Le Devoir eſt meſquin, la Vertu menagere,
Le Vice ſeul eſt liberal.

DAMON.

Comment ! vous faites le Moral,
Mon cher Docteur en Bagatelle ?
Pour mettre fin à ce Ton magiſtral,

Voilà ma Bourſe. Ailleurs une Affaire m'appelle.
Faites pour moi cette Emplette nouvelle.
Je me rapporte à vous & du choix & du prix.
Vous enverrez le tout à mon Logis.

LE CHEVALIER.

En l'adreſſant à votre Epouſe?

DAMON.

Morbleu! n'en faites rien, elle eſt d'humeur jalouſe.

LE CHEVALIER.

Je raille: Allez, repoſez-vous ſur nous.
Dans une heure au plûtard vous aurez tout chez vous.

(*Damon s'en va.*)

SCENE V.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE, LE BARON.

LE MARQUIS, LE COMTE, LE BARON, *embraſſant tous trois en même tems le Chevalier.*

EH! bon jour, Chevalier!

LE CHEVALIER.

Meſſieurs, qui vous amene ?

LE MARQUIS.

Nous venons rendre Hommage à notre Souveraine.
Nous ſommes, comme toi, ſes zélés Serviteurs.

LE CHEVALIER.

En ce cas, devant moi, proſternez-vous, Meſſieurs,
Je repreſente notre Reine.

LE COMTE.

De ce Palais tu fais donc les honneurs ?

LE CHEVALIER.

Oui, oui, je diſtribue aujourd'hui ſes Faveurs.
Vous n'aurez pas perdu vos peines.

LE BARON.

J'entens. Tu vas nous donner nos Etrennes.

LE CHEVALIER.

Tu l'as dit. Du Nouveau vous êtes amateurs ?
Des Spectacles ſur tout vos cœurs ſont idolâtres,
Et je vous fais préſent du Livre que voici.
Il vous divertira.

LE COMTE.

Voyons un peu ceci.

LE MARQUIS. (*il lit*)

Liſons d'abord le Titre. ALMANACH DES THEATRES.

LE BARON.

Ce Titre rit à mes esprits folâtres.

LE CHEVALIER.

L'Ouvrage est excellent, & l'Auteur est PARFAIT.

LE MARQUIS.

J'aurois voulu pour le rendre complet
Qu'on eût joint les Amours secrettes & badines
De leurs célébres Héroïnes.

LE CHEVALIER.

Marquis, à quoi songes-tu là ?
Il auroit fallu pour cela
Dix gros Tômes au moins.

LE BARON *rit en lisant.*

Ah ! ah !

LE COMTE.

Qui te fait rire ?

LE BARON.

Un endroit que je viens de lire.
Mais tu n'en riras pas, toi, comme j'en ai ri.

LE COMTE.

D'où vient ?

LE BARON.

Il tombe à plomb puisqu'il faut te le dire
Sur l'Opera ton Spectacle chéri.

LE MARQUIS.

Ah ! li tout haut, Baron, je t'en conjure, li.

LE BARON *au Marquis.*

Oh! pour toi j'en ſuis sûr, tu vas être bien-aiſe;
Ami comme tu l'es de la Troupe Françoiſe.

LE COMTE.

Mais voyons donc cet endroit ſi plaiſant?

LE CHEVALIER *au Baron.*

Li ſans tant de cérémonie.

LE BARON.

Je ne ſçaurois pour le preſent.
Li pour moi, Chevalier, je t'en prie.

LE MARQUIS.

Silence.

LE CHEVALIER *lit.*

L'An qu'Iſis au jour reparoîtra
Tremble, frémi, malheureux Opera;
Elle ſera pour toi la fatale Comete
Qui t'annoncera ta défaite.
De ſes climats glacés tout ſe reſſentira.
*Dans le Rôle d'*Io (a) *l'Amour s'enrhumera.*
Pour rendre ta perte complette
Un beau Mardi (b) *Zephir s'envolera*
Et (c) *la Sirenne ſe taira.*

La Danſe n'aura plus ſa meilleure ſujette.

(*a*) Mademoiſelle le Maure, qui venoit de joüer le Rôle de l'Amour, dans le Balet des Sens.

(*b*) M[lle] Petitpas, qui avoit joué celui de Zéphire dans le même Balet, & qui partit un beau matin pour l'Angleterre.

(*c*) Mademoiſelle Peliſſier.

LE COMTE.

Mais elle l'a.

LE CHEVALIER *continue*

Pour lors, tu te verras si bas,
Et d'Acteurs dont tu manqueras;
Telle enfin sera ta disette
Que le Maître des Cieux, tant qu'on promene Io,
De son rang dépouillant les marques
Sera contraint de faire une des Parques,
Et de filer pour chanter leur Trio.

LE MARQUIS.

Je suis charmé qu'on daube ainsi l'*Incognito*
Du Seigneur Jupiter, qui trahissant sa flamme,
Livre si sottement sa Maîtresse à sa Femme.

[*à part.*]

Le Comte enrage, il met ma joye au dernier point.

LE BARON *au Comte.*

Je te l'avois bien dit que tu ne rirois point.

LE COMTE.

Je ne ris point, Baron, sur pareille matiere.
Je n'aime pas qu'on fronde un Opera divin;
Ni que pour se donner carriere,
On perde le respect qu'on doit au Magazin:
Mais Omphale d'Isis répare le destin.
Tout le Monde lui rend une Justice entiere.

LE MARQUIS.

C'eſt ſans le mériter qu'Omphale a réuſſi.
D'une Prédiction elle vaut bien la peine.

LE CHEVALIER.

Prêtez l'oreille, la voici.

(il lit.)

L'An que tu remettras Omphale ſur la Scene,
(a) *D'Alcide en vain la voix avec le port*
Ramenera chez toi l'affluence d'abord.
Comme un ſigne éclatant de ta chute prochaine,
On verra ſur ſon ſein, briller, le premier jour,
Durant le cours d'un Acte, un nouveau Phénomene,
Qui, ſurprenant les yeux des Dames d'alentour,
Les fera rire & rougir tour à tour.
Pour mieux préſager ta ruine,
Un Démon Savoyard conjuré par Argine,
Précipitant ſon vol qui manquera,
Tombera ſur ſon dos & la renverſera.
Hercule, en ce déſordre extrême,
Hercule, de frayeur, reculera lui-même.
Pour laſſer le Public qui ſe rebutera,
Tout le fretin du ſombre Empire
S'exercera long-tems à battre l'entrechat,
(b) *Et le grand Diable qu'on admire*
Ne pourra plus ſauter, fatigué du Sabat.

(*a*) Le Sieur Chaſſé.
(*b*) Le Sieur Dupré.

LE BARON.

On peut dire qu'Omphale eſt l'Opera des Diables.
Il en pleut à chaque moment.

LE MARQUIS.

Je n'en ſçaurois ſouffrir les longueurs effroyables.

LE CHEVALIER.

Pour moi j'en trouve tout charmant,
Hors la fin qui m'ennuye, & le commencement.

LE MARQUIS.

Un Opera peu fait pour la conduite exacte,
A permiſſion d'ennuyer
Pendant tout le Prologue & tout le premier Acte.
Ce qui le plus me choque & m'oblige à crier,
C'eſt qu'Alcide qui veut immoler au dernier
Omphale avec Iphis à ſon tranſport funeſte,
Ne faſſe tant de bruit que pour les marier ;
Et cédant ſes Amours ſans ſe faire prier,
Vienne nous reſſervir le dénouement d'Alceſte.

LE COMTE.

D'un Opera ſi beau que tu blâmes en vain,
La Muſique eſt charmante, & le ſuccès certain.

LE MARQUIS.

De ce Théatre qu'on balotte,
Comte, ſçais-tu bien qu'à la fin,
Tu deviendras le Dom Quichotte ?

LE COMTE.

Je deviendrai celui du bon goût en ce cas.
Meſſieurs, ne vous y trompez pas:
Entre tous les talens, la Muſique & la Danſe.

LE MARQUIS.

La Muſique & la Danſe!... arrêtons ſon caquet,
Car s'il entame une fois ce ſujet,
Il ne finira pas.

LE BARON *fermant la bouche au Comte.*

Je t'impoſe ſilence.

LE COMTE.

Souffrez du moins que je vous diſe un mot
Sur la Muſique.

LE MARQUIS.

A d'autres.

LE BARON.

Quelque ſot.

LE COMTE.

Oh! parbleu, là-deſſus ſi je ne puis rien dire,
Il me ſera, du moins, permis de lire.

LE CHEVALIER *au Comte.*

C'eſt le meilleur parti. Ce Livre peut, contre-eux,
Te fournir plus d'un Trait heureux.

LE COMTE.

Bon, je tiens ce que je deſire.

(*Au Baron.*)

Voici de quoi t'apprendre à te moquer de moi.
Baron, ce coup qui ſeconde ma haine,
Foudroye entiérement la Troupe Italienne.
Tu l'aimes. Je ne puis me venger mieux de toi.

LE BARON.

J'en rirai le premier, ſi le trait vaut la peine.

LE MARQUIS.

Voyons.

LE COMTE.

L'an qme, chez toi, Sigiſmond paroîtra;
Que je te plains! ô Troupe d'Italie!
Juſqu'en ſes fondemens ton Hôtel gêlera,
Et dans ſes doigts Arlequin ſoufflera.
Pour rechauſer ta Comédie,
En vain Zaïre t'offrira
Un ſujet abondant de Critique jolie,
Un Dieu puiſſant pour elle combattra;
Et le Public s'éclipſera
Après avoir ſiflé ta Parodie.

LE MARQUIS.

Baron, tes bons amis ſont tapés pour le coup.

LE COMTE *au Baron.*

Tu ne ris pas?

(*a*) *La vie eſt un ſonge.*
(*b*) *Les enfans trouvés, Parodie de Zaïre.*

LE BARON.

Mais, pas beaucoup.
Ce pauvre Sigiſmond ! j'en ai l'ame attendrie.

(D'un ton tragique.)

Qu'a-t-il donc fait aux Dieux pour être abandonné !

LE MARQUIS.

Ils lui font expier le crime d'être né.

LE BARON.

L'état de ce théatre eſt des plus déplorables.
J'en aime les Acteurs, leur ſort me fait pitié.
Même avec Arlequin je ſuis ſi fort lié
Que nous ſommes inſéparables.
Je ſuis toujours chez lui ſans en être prié.
J'ai beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de ſa fille,
J'ai même quelque part à toute la famille.

LE COMTE.

Davoir pris ma revanche, ah, que je ſuis ravi !

LE MARQUIS.

La choſe, à dire vrai, me fait plaiſir auſſi.

LE CHEVALIER *au Baron.*

Conſole-toi. Leurs maux ne ſont pas incurables.
Cet Almanach avantageux
Contient non ſeulement des faits très-véritables
Mais il renferme encor des conſeils profitables
Pour rendre l'Avenir heureux.

LE MARQUIS.

Leur mal est bien pressant, & je crains fort pour eux.

LE CHEVALIER.

En voici le reméde, & prompt, & spécifique.

(*il lit.*)

AVIS TRE'S-SALUTAIRE A LA TROUPE ITALIQUE.

Si tu veux rappeller chez toi les Spectateurs,
Donne, ce sont deux bagatelles,
D'excellentes Piéces nouvelles.
Et pour les bien jouer, reçois de bons Acteurs.

LE BARON.

De bons Acteurs! De bonnes Piéces!
Va, Chevalier, tu te moques de nous;
On trouve bien ainsi, ma foi, de tels bijoux!
Si mes amis pouvoient posséder ces richesses,
Leur Théatre, morbleu, seroit un vrai Perou.
Va, Chevalier, ton Almanach est fou.

LE CHEVALIER.

Il donne encore un avis plus facile
A l'Opera qu'il console très-bien.

LE COMTE.

Voyons. Je fais mon intérêt du sien.

LE CHEVALIER.

S'il le suivoit, il lui seroit utile.

(*il lit.*)

Au Théatre chantant
AVIS *très-important.*
Veux-tu fixer la Fortune qui flotte,
Et te voir de nouveau couru ?
Fais au plûtôt redanser la Vertu (*a*),
Et remets l'Amour (*b*) *en culotte.*

LE COMTE.

Mais l'Auteur de ce Livre a le cerveau blessé
Vouloir à l'Opera que la Vertu redanse !
Proposa-t-on jamais pareille extravagance ?
Il faudroit qu'en ces Lieux elle eût déja dansé.
C'est supposer le faux, choquer la vraisemblance.

LE MARQUIS.

De ce Théatre là Partisan entêté,
C'est donc ainsi que tu prends sa défense ?

LE COMTE.

Je suis son Chevalier, & même avec outrance.
Mais ce n'est pas par ce côté.

LE MARQUIS.

Mais c'est un fait par toi seul contesté.

LE COMTE.

Dis, qui l'a vû ?

(*a*) *Mademoiselle Salé.*
(*b*) *Mademoiselle le Maure.*

LE MARQUIS.

Toute la France.
Un sujet né pour être respecté.
A déjà fait voir ce miracle.
Il a sçu trouver l'art de vaincre chaque obstacle
Et d'allier aux yeux du Public enchanté,
La Modestie à l'air de Volupté,
Au Badinage la Noblesse,
La Conduite au Talent, les Mœurs à la Jeunesse;
Et la Sagesse à la Beauté.
Ton Opera n'a rien de mieux à faire
Que de le rappeller dans cette extrêmité.

LE CHEVALIER.

Non, non, il auroit tort d'agir pour cette affaire,
Quand tu dirois même la vérité.
Je soutiens qu'il s'y doit opposer au contraire;
Car enfin, Messieurs, tout compté,
L'Amour & ses tendres foiblesses
Sont le premier devoir de toutes nos Princesses,
Et leur corps à ce Dieu doit tout l'éclat qu'il a.
Un Tendron chaste, apprenez bien cela,
Est d'un mauvais exemple à craindre pour les nôtres.
C'est un vrai Monstre à l'Opera.
On ne doit pas le souffrir là,
De peur qu'il ne gâte les autres.

LE MARQUIS.

Toujours par du bizarre il ſe diſtinguera.

LE CHEVALIER.

Ils me donnent la Comédie.

LE MARQUIS *au Comte.*

Je ris pourtant de ta ſaillie.

LE COMTE.

Pour te mieux divertir tu vas avoir ton tour.

LE BARON.

Cela ſe doit par un juſte retour.

LE COMTE.

Cherchons un peu la Prophétie
Qui touche le Spectacle, objet de ſon amour.

LE MARQUIS.

Epargnez-vous ce ſoin. Je vais lire moi-même.
La voici.

LE COMTE.

Quel orgueil! Il nous brave en ce jour.

LE CHEVALIER.

Il en ſera puni.

LE MARQUIS.

Le Théatre que j'aime,
Vous le ſavez, Meſſieurs, fleurit ſeul aujourd'hui.
C'eſt le louer que de parler de lui.
Ainſi prêtez l'oreille à ſon panégyrique.

LE CHEVALIER.

Pour être heureux & florissant,
On n'est pas moins sujet à la Critique.

LE COMTE *au Marquis.*

Fais ta lecture ; allons, je t'écoute à présent.

LE BARON.

Paix là.

LE MARQUIS *lit.*

L'an qne Zaïre enchantera la terre ;
O ! Théatre François ! quel sera ton bonheur !
De sa Voix (a) le Son séducteur,
Aidé du rare don de plaire,
Attendrira Paris en ta faveur ;
Et fera passer sa douceur
Jusqu'au fond de l'ame sévére
Du plus infléxible Censeur.

(il s'interrompt avec transport.)

Ah ! Je suis transporté ! Je ne sçaurois le taire.

LE CHEVALIER.

Il en tient pour Zaïre.

LE MARQUIS.

Ai-je tort, en honneur ?
Elle a de si beaux yeux !

LE COMTE *brusquement.*

Recommencez, Monsieur.

(a) *Mademoiselle Gaussin.*

LE MARQUIS *recommence.*

L'an que Zaïre enchantera la Terre,
O! Théâtre François! quel ſera ton bonheur!
De ſa Voix le ſon ſéducteur,
Aidé du rare don de plaire,
Attendrira Paris en ta faveur,
Et fera paſſer ſa douceur
Juſqu'au fond de l'ame ſévére
Du plus inflexible Cenſeur.
Tu n'auras plus à craindre le Tonnerre,
Ni les éclats du Public en fureur,
Et tes jours couleront dans un calme proſpere
Qui ne ſera troublé que par le bruit flatteur
Qu'excitera chez toi plus d'un Approbateur.
(il s'interrompt de nouveau.)

Que vous avois-je dit ?

LE COMTE.

Pourſuis, maudit Lecteur!

LE MARQUIS *continue.*

Le Spectateur pour toi ſera ſi débonnaire
Que du froid Complaiſant (*a*) *reſpectant la fadeur...*

LE CHEVALIER.

Ahi! Ahi! Vous molliſſez, Seigneur?

LE COMTE.

Lis ferme, ou bien...

(*a*) *Comédie.*

LE MARQUIS.

C'est ce que je vais faire.

(il reprend.)

Le Spectateur pour toi sera si débonnaire,
Que du froid Complaisant respectant la fadeur
Il entendra la Piéce entiére
Sans exciter nulle rumeur,
Et qu'il prendra son caractére.

LE COMTE.

Fort bien!

LE MARQUIS *lit toujours.*

Le Jeu brillant de chaque Acteur,
A l'abri de quelque lueur,
Fera claquer sa Morale ordinaire,
Etonnera le connoisseur,
Et le forcera de se taire,
Et d'admirer ... en dépit de son cœur,
La complaisance ... du Parterre.

LE BARON.

Je triomphe! A son tour, le Marquis est penaut,
Il n'a rien perdu pour attendre.

LE COMTE.

Voilà ton Complaisant ajusté comme il faut.

LE MARQUIS.

Il est aisé de le défendre.

LE CHEVALIER.
Sans intrigue, ſans intérêt,
Et ſans conduite comme il eſt,
Auras-tu bien le front de l'entreprendre?
LE MARQUIS.
N'en déplaiſe à ton goût, je ſoutiens, qu'à tout prendre,
Le Complaiſant...
LE CHEVALIER.
Eſt d'un ennui parfait.
LE COMTE.
Et du Flatteur un fort mauvais extrait.
LE MARQUIS.
Il fait pleurer Monſieur, il fait rire Madame.
LE CHEVALIER.
Et me fait bailler, moi, juſques au fond de l'ame.
LE MARQUIS.
Pour moi, j'admire chaque mot.
Il parle avec eſprit...
LE CHEVALIER.
Et ſe comporte en ſot.
LE MARQUIS.
Toute la piéce....
LE CHEVALIER.
N'eſt pas neuve.
Un aſſommant procès en eſt le fondement.

Du Curieux impertinent
Elle a pour noeud la ridicule épreuve.
Et je laiſſe à l'Auteur l'honneur du dénoûment.

LE COMTE.

Tu lui fais un fort beau préſent!

LE MARQUIS.

Madame Orgon . . .

LE COMTE.

Pour elle, elle eſt ma bonne amie.
J'idolâtre ſon enjouëment.

LE CHEVALIER.

Elle chérit la Danſe, & c'eſt par ſympathie.

LE COMTE.

Je goûte des plaiſirs parfaits
Quand elle danſe & qu'elle entonne
D'une façon toute boufonne,

(il chante.)

Que tous les Procès
Durent à jamais.
Qu'on les barboüille;
Qu'on les barboüille
A jamais.

(il récite.)

Oh! Ce *Barboüille* là, dans ſa bouche charmante
Produit un effet qui m'enchante.

(il répéte en chantant.)

Qu'on les barboüille, boüille, bouille.

LE BARON.

Les François ont volé ce trait à mes Amis.

LE MARQUIS *au Comte.*

Ce Choeur vaut bien celui de vos Trembleurs d'Isis.

(il chante en se moquant.)

L'Hyver qui nous tourmente
Et qui s'obstine à nous geler.

LE COMTE *reprend en même temps.*

Que tous les Procès
Durent à jamais.
Qu'on les barboüille, &c.

LE CHEVALIER *au Baron.*

De la partie il nous faut mettre aussi.

LE CHEVALIER & LE BARON *mêlent leurs voix à celles du Marquis & du Comte, & chantent en même temps.*

Maudit celui qui n'en boira,
Et qui ne s'en barboüille ;
Maudit celui qui n'en boira,
Et qui ne s'en barboüillera.

LE BARON *après avoir chanté.*

Voilà ce qu'on appelle un beau Charivari !

LE COMTE.

Ah ! Pour nous mieux venger du Marquis qui nous brave,
Je voudrois bien qu'on parlât deGustave(*a*).

LE CHEVALIER.

Sa prophétie est faite.

LE COMTE.

Ecoutons-la.

LE CHEVALIER *lit.*

L'an que du fond du Nord un Héros sortira,
Il effacera tout par sa clarté suprême.
Le grand Gustave étonnéra
Par ses beautés & par ses défauts même.
Jusques à son habit tout en lui charmera.
Grands Dieux ! Quelle riche abondance
De situations contre la vraisemblance !
Et que de lieux communs heureusement cousus
A des événemens qu'on n'aura jamais vûs !
Un Songe, une Reconnoissance,
Des Monologues tant & plus.
Une longue Oraison funébre
D'un Prince vivant qu'on célébre,
Des Travestissemens, des Conspirations,
Des Emprisonnemens & des Proscriptions ;
Une sédition subite.
Qui change tout-à-coup les Décorations ;

(*a*) Tragédie.

Un enlevement, une fuite,
Un combat sur la glace, où faisant le plongeon;
Par un prodige heureux, la fille de Stenon
Disparoîtra sous l'eau toute habillée,
Puis reviendra sur l'horison,
Pour nous en informer, sans paroître moüillée;
Et par un dernier trait digne d'être vanté,
Après tant de périls, de fracas, de furie,
Qui tiendront en suspens le Public agité,
La Piéce finira dans la tranquillité.
Et, hors un Confident qui seul perdra la vie;
Les Acteurs de la Tragédie
Se retireront tous en fort bonne santé.

LE BARON *au Marquis.*

Que répons-tu?

LE MARQUIS.

Je dis que la Piéce est si belle,
Qu'en paroissant, elle a fait revenir
Tout Paris de la BAGATELLE.
Contre tant de beautés, le moyen de tenir?
L'heureux Amant d'Adelaïde
A, par un surprenant bonheur,
Le Public pour Rival & pour Admirateur.
La raillerie est insipide.

LE CHEVALIER.

Jamais Princesse n'eut plus d'Amans à la fois.

En même temps elle ſe voit preſſée
Par Frederic, Guſtave, & le Tyran Danois.
Ils veulent l'enlever tous trois :
Elle reſſemble à la Fiancée
Du Roi de Garbe, trait pour ttait.

LF COMTE.

Oui, tu dis vrai, c'eſt ſon portrait.
De la foi qu'elle donne elle n'eſt point eſclave.

LE CHEVALIER.

Elle le prouve hautement,
Quand elle veut, par accommodement,
Epouſer Frederic, quoiqu'elle aime Guſtave.
Tout mis dans la balance il n'eſt pas ſurprenant.
Que ce dernier ſe voye oublié par la Belle,
Quand de ſes yeux il eſt abſent,
En étant reconnu ſi difficilement,
Lorſqu'il lui parle & qu'il eſt devant elle.

LE COMTE.

Un endroit favori qui me plaît tout à fait,
C'eſt, quand ſa bouche dit au Tyran qu'elle haït,
A propos du Héros qu'elle aime ;
Qu'il vive, qu'il triomphe, & je meurs ſans regret.
Cela ſe chante de ſoi-même,
Marquis, de ces paroles-là,
Sais-tu bien qu'on feroit un beau Chœur d'Opera?

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, ANGELIQUE, FANCHON.

ANGELIQUE *au Chevalier.*

TOUT eſt prêt, mon cher Maître;
Mais avant que d'ouvrir le Balet déſiré,
A vos yeux j'ai voulu paroître
Pour ſavoir ſi je ſuis parée à votre gré.

LE CHEVALIER.

Vous étes miſe, on ne ſçauroit mieux l'être.

LE MARQUIS.

Quel eſt donc cet objet charmant?

LE CHEVALIER.

C'eſt une de mes Ecoliéres,
A qui depuis huit jours je donne des Maniéres.

LE MARQUIS.

Tu choiſis bien. Je t'en fais compliment.

LE COMTE *regardant Fanchon.*

Cette autre-ci n'a pas la mine moins friponne.

LE CHEVALIER.

Mais je ne connois point cette jeune perſonne.
Belle Angélique, apprenez-moi ſon nom?

FANCHON.

FANCHON.

Monſieur, je m'appelle Fanchon.

ANGELIQUE.

En qualité d'Amie, elle vient à la Fête
Que, pour me recevoir, la *Bagatelle* apprête.
Je me crois obligée à vous la préſenter.

FANCHON.

Si vous vouliez m'inſtruire avec Mademoiſelle,
Je tâcherois, Monſieur, de profiter
De vos leçons comme elle.

LE CHEVALIER.

Quoique fort occupé, très-volontiers, ma Belle.

LE MARQUIS.

A ſon défaut nous nous offrons.
Nous ſommes, comme lui, Docteurs en Bagatelle.

LE COMTE.

Si vous voulez prendre de mes leçons
A vous donner tous mes ſoins je m'engage:
Mais, quel âge avez-vous?

FANCHON.

J'ai ſeize ans environ.

LE COMTE.

Seize ans! Ma Reine, voilà l'âge
Propre à l'inſtruction.
A préſent, dites-moi votre inclination.
A quoi vous porte enfin votre goût?

FANCHON *faisant un entrechat.*

A la Danse.

LE MARQUIS.

Tudieu! Qu'elle est ingambe!

LE COMTE.

Elle bat l'entrechat!

LE CHEVALIER.

C'est débuter avec éclat.

LE COMTE.

Et s'éleve plus haut que Danseuse de France.
Mon Cœur, je vous adore, & je veux, avec vous,
Faire des Entrechats.

LE BARON.

Et moi, des Caprioles.

FANCHON.

Messieurs, avec plaisir. J'aime les Danses folles.

LE COMTE.

Et je mets à sauter, mon plaisir le plus doux.

LE BARON.

J'aï pour la Capriole une fureur si grande
Que je la fais à chaque instant.
Et quand je l'oublie en sortant,
Tout le monde me la demande.

LE CHEVALIER *à Angélique.*

Pour nous, nous ouvrirons la Fête tous les deux.

LE MARQUIS *à Angélique.*

Puiſque *la Bagatelle* en ce lieu nous raſſemble
Je veux auſſi, Brune aux yeux amoureux,
Que nous danſions un Menuet enſemble.

LE CHEVALIER.

Ainſi nous ſerons tous de ce Balet joyeux.

LE COMTE.

Dans ce beau jour il faut que je ſignale
Tous les Talens que j'ai reçu des Cieux.
Je prétens, tour à tour, & d'une ardeur égale,
Jouer un air de Flûte avec un de Timbale
Je veux mettre l'Orqueſtre en train,
Danſer une Muſerte, enſuite un Tambourin;
Et pour me rendre plus utile,
Chanter une Cantate, & puis un Vaudeville.

LE CHEVALIER.

C'eſt tout un Opéra que le Comte.

LE COMTE.

J'entens
Le ſon bruïant des Inſtrumens.
Je cours pour être plus agile,
Je cours vîte changer d'habits,
Et reviens pour tenir tout ce que j'ai promis.

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédens, LA BAGATELLE; *Troupe de Danseurs.*

UN CHANTEUR.

Brillez, BAGATELLE *charmante*,
Embellissez votre séjour.
Etalez, dans ce grand jour,
Votre parure triomphante.
Des Belles vous êtes l'Amour.
Vous amusez le Fou, le Sage, tour à tour.
Vous recevez de tous une offrande constante.
Et chaque Etat s'empresse à vous faire sa cour.
Brillez, BAGATELLE *charmante*,
Embellissez votre séjour,
Etalez, dans ce grand jour,
Votre parure triomphante.

FIN.

PREDICTIONS NOUVELLES AJOUTÉES A LA BAGATELLE, dans la Scéne de l'Almanach des Théatres.

Le vingt-ſept Février 1734.

PREDICTION SUR ISSÉ.

L'An qu'Iſſé charmera la France
Réjouis-toi, danſe, heureux Opéra ;
Ton Théatre refleurira,
Elle unira chez toi la gloire & l'abondance.
Le Poëme intéreſſera,
Et la Muſique enchantera ;
On applaudira tout juſques à la prudence
Du galant Apollon qui fait dormir Iſſé
Pour l'expoſer ſeulette, en un bois ſans défenſe ;
A la diſcrétion d'un Rival offenſé ;

Et l'on admirera jusqu'à la modestie
De ce même Rival qu'on a droit de railler,
De surprendre, à l'écart, sa Maîtresse endormie;
Sans oser l'approcher de peur de l'éveiller.

SUR LA SURPRISE DE LA HAINE.

L'an que les Acteurs d'Italie
Mettront la Haine en Comédie;
Quel heureux sort va les accompagner!
Je vois courir chez eux Paris pour un ouvrage
Dont le seul titre auroit dû l'éloigner.
Fait malgré le bon sens, conduit contre l'usage,
Qui, dénué d'intrigue, ose renverser tout,
Qui de l'Amour détruit le tendre hommage,
Où l'on apprend à se haïr par goût,
Et qui finit sans mariage.
Modéle dangéreux & qu'on doit châtier
Comme infracteur de la regle ordinaire.
Il faut qu'un dénoûment, pour être régulier,
Se fasse pardevant Notaire.

SUR LE BADINAGE.

L'an que le Badinage au grand jour paroîtra ;
Sa Critique ſera ſi dure
Que chacun le méconnoîtra,
Malgré la charmante figure
De l'Actrice qui le jouëra.
La Bagatelle pour ſon frere
Hautement le déſavouëra ;
Il ſera maudit de ſon pere,
Pour les chagrins qu'il lui procurera.
Avec ſageſſe & bienſéance,
D'abord il ſe définira,
Pour ſe conduire avec licence
Tant que la piéce durera.
L'Auteur ſentant le beſoin qu'il en a ;
Perſonifîra l'Indulgence,
Et tout Paris la lui refuſera.

SUR ADELAÏDE.

L'an que de du Gueſclain la Fille brillera ;
Pour l'admirer, toute la France
Chez la Troupe Romaine en foule ſe rendra ;
Et le Canon célébrera

Le premier jour de ſa naiſſance;
Du Parterre avec véhémence
En même temps la Bombe partira.
Huit jours, par modeſtie, elle diſparoîtra
Pour ſe montrer plus belle au bout de cette abſence;
D'une voix unanime, & par reconnoiſſance,
Tout le Public alors l'applaudira.
Quand le monde s'éclaircira,
Adelaïde ſoutiendra
Ce revers d'une ame conſtante:
Prête à finir ſa courſe chancelante,
Plus d'un ami zélé la redemandera.
Dans ſes prétentions noblement obſtinée,
Toujours au même prix elle ſe donnera.
Par bonne opinion, dans le double, elle eſt née;
Par fierté, dans le double, elle s'éclipſera.

FIN.

LA SURPRISE
DE
LA HAINE,

COMEDIE.

De Monſieur de BOISSY.

Repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens, le 10 Fevrier 1734.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.



A PARIS,
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis, & à la Croix Blanche.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *La Surprise de la Haine, Comedie*; & je crois que le Public, qui l'a applaudie sur le Théatre, en verra l'impression avec plaisir. Fait à Paris ce 8. Mars 1734.

Signé, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

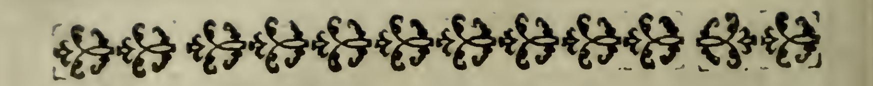
LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits Ouvrages qui ont pour titre, *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-Scel des presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *six* années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à

la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roy en son Conseil, *Signé*, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit :

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 487. *Folio* 466. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le premier Fevrier* 1733.
Signé, G. MARTIN, Syndic.

LA SURPRISE

LA SURPRISE
DE
LA HAINE,
COMEDIE.



ACTEURS.

CLEON, Pere de Lisidor.

CLARICE, Mere de Lucile.

LISIDOR, Amant de Lucile.

LUCILE, Fille de Clarice.

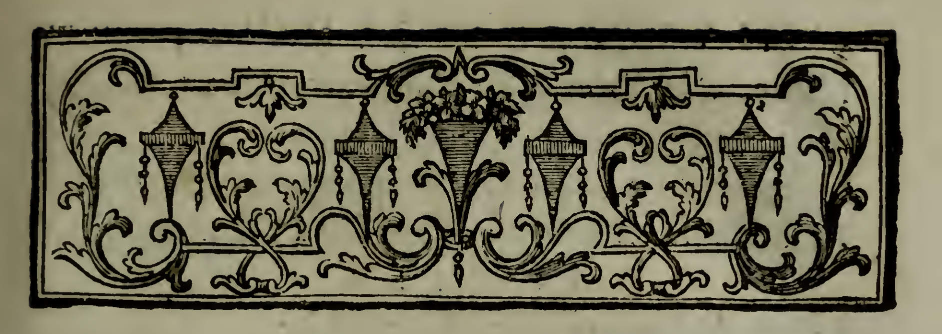
CONSTANCE, Sœur de Lucile.

MILORD GUINE'E.

ARLEQUIN, Valet de Lisidor.

LISETTE, Suivante de Lucile.

La Scene est à Paris, chez Clarice.



LA SURPRISE DE LA HAINE,

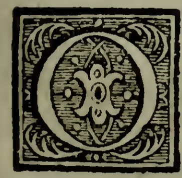
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.


UI, Liſette, voici la brillante journée
Qui doit à Liſidor unir ma ſœur aînée.
Cette heureuſe alliance étouffant tout
Procès,
Entre nos deux Maiſons va rétablir la paix.

L'Interêt fut l'auteur de leur antipathie ;
Mais par cette union qui paroît aſſortie,
L'hymen de la Diſcorde eſt vainqueur en ce jour;
Et la Haine eſt contrainte à ceder à l'Amour.

LISETTE.

La révolution me paroît bien ſubite
Liſidor fit hier ſa premiere viſite ;
Lucile votre ſœur, ne l'a vû qu'un moment;
Son Pere encor, pour lui, porta le compliment.
Sa figure, il eſt vrai, parle à ſon avantage,

CONSTANCE.

Ce qui me plaît en lui, c'eſt ſon air noble & ſage.

LISETTE.

Moi, ce qui m'a choquée, il n'a dit que trois mots.

CONSTANCE.

Mais remplis de bon ſens, & toûjours à propos.

LISETTE,

C'eſt un homme qui parle avec poids & meſure.
Si j'en crois Arlequin qui m'a fait ſa peinture,
Son caractere jure avec les mœurs du tems,
Et le fait mépriſer de tous les jeunes gens.
Il traite la tendreſſe à la façon antique,
Porte les ſentimens juſques à l'héroïque,
Regarde comme un crime une infidelité,
Et ſe fait de l'Amour un Dieu de probité.

CONSTANCE.

Tu ne peux pas de lüi faire un plus grand éloge ;
Et de cette maniere il eſt beau qu'on déroge.
Le mal que tu m'en dis me le fait eſtimer,

LISETTE.

Et moi, par ce diſcours, j'ai lieu de préſumer
Que le Beau-frere eſt fort à votre gré, Madame.

CONSTANCE.

Oüi, je crois qu'il fera le bonheur de ſa femme.
Je doute que ma ſœur, à parler entre nous,
Faſſe, de ſon côté, celui de ſon époux.
Il faut pourtant lui rendre une juſtice dûë ;
D'atraits & d'agrémens ſa perſonne eſt pourvûë ;
Elle met de la grace à tout ce qu'elle fait,
Et ſon diſcours ſéduit, en dépit qu'on en ait.
Son ame eſt genereuſe & deſintereſſée,
Franche, & qui n'a jamais déguiſé ſa penſée ;
Mais aux vivacités elle a l'eſprit ſujet,
L'humeur folle, & ſur tout, le naturel coquet ;
Se révolte aiſément, & revient avec peine ;
Foible dans ſa tendreſſe, & forte dans ſa haine.

LISETTE.

A la peinture encor ajoûtons quelques traits :
Railleuſe au dernier point, curieuſe à l'excès ;
Du matin juſqu'au ſoir par l'humeur dominée,
Et dans ſes ſentimens, ſans retour, obſtinée.

C'eſt là ſon vrai portrait qu'il eſt tems de finir,
Car je l'entends marcher, & je la vois venir.
[*Elle rentre.*]

SCENE II.

LUCILE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

VOus voulez bien, ma ſœur, que je vous félicite.
Vous allez épouſer un homme de mérite.

LUCILE.

Comment le ſçavez-vous?

CONSTANCE.

Tout le monde le dit,
Et ſon exterieur.....

LUCILE.

Prévient, ſans contredit.
Pour peu que ſon eſprit réponde à ſa figure,
Mon cœur l'acceptera pour Epoux ſans murmure;
Dans un inſtant, ma ſœur, je vais en décider:
Il doit auprès de moi ſe rendre ſans tarder;
Je brûle de ſçavoir quel eſt ſon caractere.

CONSTANCE.

Oh! c'eſt déja beaucoup, ſa perſonne a ſçû plaire.

Quand l'œil eſt prévenu par un air engageant,
L'eſprit, ſur tout le reſte, eſt un juge indulgent.

LUCILE.

Le mien eſt difficile. Il faut qu'il examine;
Vers Liſidor, pourtant, fortement il incline.
Je crois qu'il me convient ; & dans ce doux eſpoir,
Je me ſuis engagée à l'épouſer ce ſoir.

CONSTANCE.

Vous l'aimez ?

LUCILE.

Oüi ; je ſens un goût de préference,
Qui tient plus de l'amour que de l'indifference.

CONSTANCE.

Je veux, de mon côté, vous confier, ma ſœur,
Un ſecret.....

LUCILE.

Un ſecret? Ouvrez-moi votre cœur,
Je ſuis de bon conſeil. Parlez, ma ſœur cadette.
Eh quoi ! vous rougiſſez ? Ah ! c'eſt une amourette.

CONSTANCE.

Non, c'eſt du ſérieux.

LUCILE.

Du ſérieux ? Ha ! ha!
Eſt-ce un amour parfait?

CONSTANCE.

C'eſt mieux que tout cela.

LUCILE.

Mais, vous me ſurprenez ! Seroit-ce un mariage?

CONSTANCE.

Juſtement. Nous avons ce ſoir même avantage.

LUCILE.

Comment donc?

CONSTANCE.

Comme vous, je vais changer de ſort,
Et ſçachez, qui plus eſt, que j'épouſe un Milord.

LUCILE.

Epouſer un Milord! Vous? Quelle rêverie!

CONSTANCE.

De l'hiſtoire entendez les détails, je vous prie.

LUCILE.

C'eſt ſans doute un Roman. Vous n'avez qu'à conter,
Miledi, me voilà prête à vous écouter.

CONSTANCE.

C'eſt à la promenade où j'ai fait la conquête:
Mais ma mere qui vient, dans mon récit m'arrête.

LUCILE.

Quel contre-tems! Pourquoi paroît-elle ſi-tôt?

CONSTANCE.

Je rentre. Vous ſçaurez mon hiſtoire tantôt.

[*Elle ſort.*]

LUCILE *seule.*

Quel ſera ce récit que je brûle d'apprendre ?

SCENE III.

CLARICE, LUCILE.

CLARICE.

NOn, mon raviſſement ne ſçauroit ſe comprendre !
C'eſt peu qu'un prompt hymen, formé par la raiſon,
Termine un long Procès qui troubloit ma maiſon;
L'Amour cimente encor votre bonheur, ma fille,
Et ſemble concourir au bien de ma famille.
Votre premiere vûë a charmé votre Amant,
Et, plus que lui, ſon pere eſt dans l'enchantement.
Ils viennent tous les deux. Liſidor qui vous aime,
De vous entretenir montre une envie extrême.

LUCILE.

Madame, à lui parler je n'ai pas moins d'ardeur.

CLARICE.

Il eſt ſûr de la main, il veut gagner le cœur.
J'entends du bruit, c'eſt lui qui vient avec ſon pere.

SCENE IV.

CLARICE, LUCILE, CLEON, LISIDOR.

CLEON *à Lisidor.*

SA figure eſt charmante.

LISIDOR.

Oüi, ſi ſon caractere,
Comme je dois le croire, égale ſes attraits,
Je ne déſire rien; mes deſtins ſont parfaits.

CLARICE *à Lucile.*

Vous l'entendez, ma fille ?

CLEON.

O! diſcours qui m'enchante!
Venez, je l'apperçois. Mon fils, qu'elle eſt piquante!

[*à Clarice.*]

Madame, tout ſuccede au gré de mon deſir;
Votre ſang & le mien ceſſent de ſe haïr,
Votre fille & mon fils ſont formés l'un pour l'autre.

CLARICE.

Ma joye, en ce moment, eſt égale à la vôtre.
Rentrons; notre préſence eſt de trop, je le vois.

CLEON.

Oüi : laiſſons-leur goûter pour la premiere fois,
Le plaiſir d'être ſeuls & d'épancher leur ame.
En voyant leur amour, je rajeunis, Madame.

CLARICE *à Cléon, en ſe retournant.*

Jettez l'œil ſur ma fille.

CLEON *en s'en allant.*

Et regardez mon fils.

LUCILE *à part.*

Ma mere ſe retourne.

LISIDOR.

Ils ne ſont pas ſortis.

CLARICE *en marchant toujours.*

Dans leurs tendres regards on lit la ſympatie.

CLEON.

Embraſſons nous ; ils vont s'aimer à la folie.

[*Ils rentrent en s'embraſſant.*]

SCENE V.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

SOuffrez, belle Lucile, en des inſtans ſi doux,
Que je faſſe éclater mes tranſports devant vous.

De nos parens communs la guerre eſt terminée :
Qu'il eſt flateur pour moi d'être en cette journée
Qui couronne mes vœux & qui les rend amis,
Le lien d'une paix dont vous êtes le prix !
Il ne manqueroit rien à mon bonheur ſuprême,
Si votre cœur, Madame, étoit ce prix lui-même.
Si le choix qu'ils ont fait pouvoit être le ſien,
Et qu'il ſentît la joye où ſe livre le mien.

LUCILE.

Je ſens, comme je dois, le bien de ma famille,
Ma mere, à l'avoüer, autoriſe ſa fille;
Notre hymen le procure : un lien ſi flateur
Doit avoir mon ſuffrage, & faire mon bonheur.

LISIDOR.

J'y mettrai tous mes ſoins & mon étude unique;
L'amour a prévenu chez moi la politique;
Il n'a pas attendu, vos yeux m'en ſont garans,
Pour entrer dans mon cœur, le choix de nos parens;
Et le fils déteſtant une aveugle colere,
N'a jamais partagé l'inimitié du pere.

LUCILE.

Monſieur, vous m'étonnez par de pareils aveux,
Pour la premiere fois nous nous parlons tous deux;
Comment votre tendreſſe eſt-elle donc venuë?

LISIDOR.

L'amour que j'ai pour vous, je l'ai pris par la vûë.
Pour ſoûmettre le cœur le plus ſéditieux,
Eh! ne ſuffit-il pas d'un regard de vos yeux?
Comme nous demeurons fort près les uns des autres,
Dans le tems qu'éclatoit la querelle des nôtres,
J'étois à la fenêtre, & je vous vis paſſer;
D'un coup d'œil enchanteur je me ſentis percer.
Dieux! m'écriai-je alors, quel objet adorable!
Que ſa douceur annonce un caractere aimable!
Et qu'on ſeroit heureux d'obtenir tant d'appas!
En formant de tels vœux, je ne m'attendois pas
Qu'ils ſeroient exaucés par le Ciel favorable,
Et qu'il m'accorderoit un bien ſi déſirable.

LUCILE.

Un tel diſcours, Monſieur, flatte ma vanité,
Notre Himen déja prêt, & ma ſincerité
Exigent qu'à mon tour je rompe le ſilence,
Et de mes ſentimens vous faſſe confidence,
A ne vous rien cacher de leurs replis ſécrets,
Votre hiſtoire, Monſieur, eſt la miene à peu près.

LISIDOR.

O! Ciel! eſt-il poiſſible?

LUCILE.

Un jour que vous paſſâtes,

Et d'un air très-poli, que vous me saluâtes;
Je ne puis m'empêcher de vous faire l'aveu
Que vos tendres regards me troublerent un peu;
Je vous voulus du bien, je ne sçaurois le taire,
Et vous me plûtes même, autant qu'on peut me plaire;
J'osai, sans l'esperer, souhaiter comme vous,
Quand ma mere pour moi feroit choix d'un époux,
Que le sort réünît ma maison & la vôtre,
Et que ce choix tombât sur vous, non sur un autre.

LISIDOR.

Que tout ce que j'entens à lieu de me flatter!
Ce que vous m'avez dit, daignez le repeter,
Parlez, est-il bien vrai, qu'à la premiere vûë,
Madame, en ma faveur, vous fûtes prévenuë?
Sentîtes-vous dès lors, comme je le sentis,
Ce qu'éprouvent deux Cœurs faits pour être assortis,
Ce trouble avant-coureur, qu'un grand amour inspire?

LUCILE.

Si je parlois ainsi, ce seroit trop vous dire,
Outre qu'en une fille il seroit peu décent
De déclarer d'abord un amour si pressant,
J'ignore ces ardeurs, qui font que l'on soupire,
Et ces brûlans transports qui sentent le délire;
Ma tendresse est un gout vif sans être importun;

Et qui, ſans m'agiter, me prévient pour quelqu'un.
Vous m'inſpirâtes donc, Monſieur, ce goût paiſible,
Et le ſeul dont mon cœur puiſſe être ſuſceptible.

LISIDOR.

Quelque foible qu'il ſoit auprès de mon ardeur;
Ce goût pour moi, Madame, eſt toûjours bien flateur.
J'eſpere l'augmenter par ma flâme parfaite :
Mon ame au changement ne fut jamais ſujette;
Et bien loin d'atiédir les feux de mon amour,
L'Himen redoublera leur force chaque jour.
Des Epoux d'aujourd'hui, que je ne ſçaurois ſuivre,
J'ai toûjours condamné la maniere de vivre;
Ils n'enviſagent tous dans leur engagement
Que l'avantage ſeul d'un établiſſement;
L'uſage & l'interêt déterminent leur ame;
Sur le pié d'une Charge, ils prennent une femme;
Et les tendres devoirs du lien Conjugal,
Sont remplis les derniers, & toûjours le plus mal.
Mon ſupplice eſt de voir un mary petit-Maître,
Eviter ſon épouſe, & rougir de paroître
Avec elle en public; quoique charmante enfin;
Il croiroit déroger, s'il lui donnoit la main.
Mon cœur eſt revolté contre des Mœurs ſemblables,

Qui d'un lien charmant font des nœuds méprisables ;
Elles bleſſent l'Amour, & choquent le bon ſens.
Oüi, malgré la coûtume, & les mauvais plaiſans,
Je veux ſuivre les loix que la raiſon inſpire,
Adorer ma Moitié, je veux oſer le dire,
Mettre toute ma gloire à poſſeder ſon cœur,
De ſa felicité faire tout mon bonheur :
Je veux, ſans me laſſer du nœud qui nous aſſemble,
Lui prodiguer mes ſoins, à toute heure être enſemble,
Avec elle n'avoir qu'un même appartement,
Et ſous le nom d'Epoux être toûjours Amant.

LUCILE.

Un ſemblable projet eſt digne qu'on le loüe ;
Mais j'y vois un défaut, Monſieur, je vous l'avoüe.

LISIDOR.

Quel ?

LUCILE.

C'eſt de n'être beau qu'en ſpeculation,
Il faut, pour le remplir, trop de perfection,
Et dans le fond du cœur vous le penſez vous-même.

LISIDOR.

Non, pour l'executer il ſuffit que l'on s'aime,
Croïez

Croïez-en ma tendresse, & daignez l'approuver.

LUCILE.

Vous ne parlez ainsi qu'afin de m'éprouver.

LISIDOR.

L'aveu que je vous fais, Madame, est véritable;
Et je ne conçois point de bonheur comparable
A la felicité que goûtent, chaque jour,
Deux Epoux occupés d'un mutuel amour.
Quel plaisir de s'aimer, de le dire à toute heure,
De se voir sans obstacle en la même demeure!

LUCILE.

Et voilà le malheur! On a tout surmonté.
L'amour s'éteint toûjours par la facilité:
Les grandes passions naissent des grands obstacles,
Et l'Hymen n'a jamais produit de tels miracles.
L'unique & vrai moïen de s'aimer sûrement,
Est, quand on est époux, de se voir rarement;
On se doit éviter si-tôt qu'on se possede,
L'ennui gagne autrement, puis la Haine succede.

LISIDOR.

Ce que vous dites-là pouvez vous le penser!
De se voir, quand on s'aime, ah! peut-on se lasser!
Deux cœurs qui sont d'accord, ne craignent que
l'absence.

LUCILE.

Du contraire en Hymen, on fait l'experience,

Estre ensemble toûjours ! Sentez-vous ce danger ?
Je bâille en ce moment, seulement d'y songer ;
C'est pourquoi je m'en tiens au systême à la mode,
Comme plus agréable & comme plus commode :
Je ne puis m'élever à ces grands sentimens.
Malgré votre éloquence, & vos raisonnemens,
Je veux suivre les loix que legrand monde inspire.
Estimer mon mari, mais sans jamais le dire ;
Cherir la liberté, la preferer à tout,
Par-là, du mariage, éviter le dégout ;
Et pour nous délasser du noeud qui nous assemble,
Me dissiper ailleurs, n'aller jamais ensemble,
Mettre un corps de logis, pour barriere entre nous,
Et vivre en étrangers, sous le titre d'époux.

LISIDOR.

Pouvez-vous bien, Madame, adopter ce systême ?
Vous voulez donc aimer ?....

LUCILE.

Comme aujourd'hui l'on s'aime.

LISIDOR.

D'un méptis éclatant, c'est me faire l'aveu.
Mais votre esprit s'égaye, & c'est sans doute un jeu.

LUCILE.

Oh ! point du tout, Monsieur ; c'est mon coeur qui s'exprime.

LISIDOR.

Pardon, ſi je vous dis, que faite pour l'eſtime ;
Et trop ſûre d'avoir tout mon attachement,
Vous perdez à montrer un pareil ſentiment :
Mais mon amour ſçaura l'arracher de votre ame.

LUCILE.

Il y tient fort ; j'en doute.

LISIDOR.

Et j'en ſuis ſûr, Madame.
Oüi, vous penſez trop bien pour n'en pas revenir.
Mes ſoins, dès que l'hymen aura ſçû nous unir,
Déſſilleront vos yeux d'une erreur ſi fatale,
Vous connoîtrez le prix d'une tendreſſe égale ;
Pour mieux vous détromper, mon cœur forme le plan
D'abandonner Paris cinq ou ſix mois de l'an ;
De vivre pour vous ſeule en mon château tranquile,
Et de le preferer au fracas de la ville.

LUCILE.

Monſieur c'eſt ce fracas que j'aime à la fureur,
Et j'ai pour la campagne, une invincible horreur ;
A moins que je ne parte en grande compagnie,
Dès que j'y mets le pié, je tombe évanoüie.

LISIDOR.

Peut-on haïr les champs, l'azile de l'Amour ;

Et, des biens les plus purs, le paiſible ſéjour?

LUCILE.

Peut-on quitter la ville, où toute choſe abonde,
Le ſiege des plaiſirs, le centre du beau monde?
Il n'eſt que des Maris ombrageux & jaloux,
Qui puiſſent, pour Paris, montrer de tels dégoûts;

LISIDOR.

C'eſt par délicateſſe, & non par jalouſie,
Que je vous propoſois une telle partie.

LUCILE.

Mais dans votre château, qu'eſt-ce que nous ferions?

LISIDOR.

Nous nous verrions ſans ceſſe, & nous nous aimerions.

LUCILE.

Il faut avoir l'eſprit tout à fait romaneſque,
Pour ſe faire, d'aimer, un plan auſſi burleſque!
Pour une jeune femme; O l'amuſant regal!
Faire avec ſon époux, un Roman paſtoral,
S'épancher ſur la mouſſe, en tendres dialogues;
Et compoſer enſemble un volume d'Eglogues,
Ou, comme au tems d'Aſtrée, aller dans les valons
En habit de Bergers, conduire nos moutons,
Prendre la Pannetiere, arborer la houlette,
Et chanter nos amours ſur la douce muſette.

LISIDOR.

On donne, quand on veut, du ridicule à tout;

Mais, Madame, dans peu vous changerez de goût;
Vous n'aurez pas vêcu dix jours à la campagne,
Que vous me vanterez la paix qui l'accompagne.

LUCILE.

M'unir à vous pour vivre au fond d'un vieux Château !
Je fremis d'un deſſein qui vous paroît ſi beau :
Je n'y pourrois mener qu'une mourante vie,
Moi, qui ſans l'Opera, le Bal, la Comedie,
Ne ſçaurois concevoir qu'on puiſſe reſpirer.

LISIDOR *à part.*

Quel fond d'eſprit coquet, elle oſe me montrer !

[*haut.*]

Mais je vous donnerai le Bal par complaiſance;
Car à vous dire vrai, je n'aime pas la Danſe.

LUCILE.

Vous n'aimez pas la Danſe ? Ah ! que me dites vous?
C'eſt des amuſſemens le plus charmant de tous.

LISIDOR.

Ajoûtez le plus fou.

LUCILE.

C'eſt tant mieux. A votre âge,
Pouvez-vous me tenir un ſemblable langage ?
Eſt-il poſſible, ô Ciel ! de vivre ſans danſer ?
Pour moi, je danſerois huit jours ſans me laſſer.

LISIDOR.

C'eſt votre paſſion. La Muſique eſt la mienne ;
Mais ſingulierement j'aime l'italienne.

LUCILE.

Muſique italienne ! Ah ! quel gout dépravé !

LISIDOR.

Par tous les vrais Sçavans il ſe voit approuvé.

LUCILE.

Il me prend des Vapeurs au ſeul nom de Cantate,
Je penſai l'autre jour mourir d'une Sonnate.

LISIDOR.

Oh ! pour moi, ſi j'en meurs, ce ſera de plaiſir.
La Muſique, après vous, aura tout mon loiſir.

LUCILE.

La Muſique après moi ! La fleurette eſt nouvelle ;
Mais c'eſt encor beaucoup d'avoir le pas ſur elle.

LISIDOR.

Je ſuis bien malheureux ! Chaque mot que je dis,
Madame, a le ſecret d'attirer vos mépris.

LUCILE.

C'eſt vous-même, Monſieur, qui m'oſez contredire,
A tous mes ſentimens vous trouvez à redire,
Quoiqu'ils ſoient bien fondés & que vous ayiez tort.

LISIDOR.

Les miens ſur la raiſon ſon appuïés ſi fort.....

LUCILE.

Non, Monsieur, non, mon droit l'emporte sur le vôtre.

SCENE VI.

LISIDOR, LUCILE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Comment donc! Vous parlez vivement l'un & l'autre;
Je sçai votre dispute, & n'en ai rien perdu:
J'étois dans cette Chambre où j'ay tout entendu.

LUCILE.

Vous nous épargnerez le soin de vous instruire.

LISIDOR.

Madame, jugez-nous; daignez ici nous dire
Quel Systême, entre Epoux, vous paroît le meilleur.

CONSTANCE.

Il ne me convient pas d'en décider, Monsieur.

LUCILE.

Votre sœur le permet, expliquez-vous Constance.

CONSTANCE.

Si je dis là-dessus ce que mon ame pense,

Il faudra malgré moi, déplaire à l'un de vous.

LISIDOR *à Constance.*

Quoi que vous prononciez, l'Arrêt m'en sera doux.

LUCILE.

J'ai l'esprit trop bien fait pour en être offensée.

CONSTANCE.

Les Epoux, puisqu'il faut découvrir ma pensée,
Doivent, pour être heureux, dans leurs engagemens,
Se parler comme Amis, & vivre comme Amans.

LISIDOR.

Madame, vous voyez que mon bon Droit l'emporte.

LUCILE.

Oh! je me moque, moi, d'un Arrêt de la sorte.
Une fille comme elle, & dont l'œil n'a pû voir
Le monde qu'à travers les grilles d'un Parloir,
Qui s'est rempli l'esprit d'amoureuses sornettes,
Et, du matin au soir, lit des Historiettes,
Ne peut que mal juger pareille question.
Je compte avoir gagné par sa décision;
Et si son Jugement m'eût été favorable,
J'en aurois eu, Monsieur, un regret véritable.

LISIDOR.

De la droite raison elle a suivi les loix;
Votre esprit est si juste, & ma cause à la fois,

Que j'appelle de vous à vous-même, Madame.
Je vous laiſſe y ſonger ; un retour de votre ame
Va me faire gagner, en accordant nos goûts,
Ce qu'un premier tranſport m'a fait perdre chez vous.

LUCILE.

Non, dans mes ſentimens, je ſuis toujours conſtante.

LISIDOR *bas, en s'en allant.*

Sous un air de douceur elle eſt contrariante.

LUCILE *à part.*

Peut-on penſer ſi mal étant auſſi bien fait ?

SCENE VII.

LUCILE, CONSTANCE.

LUCILE *à Conſtance.*

A Propos, vos amours ? je brûle d'être au fait
Du récit de tantôt.

CONSTANCE *lui donnant une Lettre.*

Tenez, pour vous y mettre,
Ma ſœur, prenez le ſoin de lire cette Lettre.

LUCILE.

La Lettre d'un Milord ! Oh ! pour la nouveauté,
Voyons ; vous redoublez ma curioſité.

[*Elle lit.*]

Vous avoir vûë avant hier aux Thuilleries avec votre ſœur, pour la premiere fois ; n'avoir ſçû votre nom & votre demeure que par un de mes gens, qui a ſuivi votre Caroſſe en ſortant ; vous avoir adorée depuis ce moment-là ; oſer vous l'écrire aujourd'hui, dans l'impoſſibilité de vous le dire ; & vouloir vous épouſer après demain, ſi vous & les vôtres y conſentez ; tout cela vous dit, Madame, que vous êtes Françoiſe, c'eſt-à-dire, faite pour faire naître d'un coup d'œil la paſſion la plus rapide, & que je ſuis Anglois, c'eſt-à-dire extrême, & né pour ſentir plus fortement qu'un autre, & pour agir en conſequence.

[*Elle s'interrompt.*]

Cette façon d'écrire eſt très-particuliere.

CONSTANCE.

Vous n'êtes pas au bout. Liſez la Lettre entiere.

LUCILE *continuë à lire.*

Comme j'ignore le cérémonial de votre Pays, & que je ſuis preſſé d'être heureux, je n'attens que votre réponſe, pour vous faire demander à Madame votre Mere. Et je vous dirai, pour abreger, que je ſuis Homme de qualité, maître de moi-même, à l'âge de vingt-ſix ans, & que ma richeſſe eſt égale à mon amour.

MILORD GUINE'E.

[*Après avoir lû.*]

Le nom eſt vraiment riche. On s'eſt mocqué de vous.

Allez, vous êtes folle, avec vos Billets doux.

CONSTANCE.

Comment donc?

LUCILE.

Oüi, ma ſœur, c'eſt moi qui vous l'aſſûre.
Quelqu'un qui vous connoît pour aimer la lecture
De tout ce qu'on appelle avanture du tems,
Et pour croire les faits les plus extravagans
Aura fait, à coup ſûr, cette Lettre pour rire,
Ou vous-même avez eu l'honneur de vous l'écrire.

CONSTANCE.

Moi! M'écrire!

LUCILE.

A la fin tous ces livrets d'amour
Lui tourneront la tête. Il faut que dans ce jour
J'avertiſſe ma mere, afin que ſa prudence
Arrête le progrès de cette extravagance.

CONSTANCE.

Epargnez-vous ce ſoin, car ma mere ſçait tout,
Et l'Hymen du Milord eſt très-fort de ſon goût.
Mon oncle en fit hier la premiere ouverture.

LUCILE.

Fort bien! C'eſt pour donner du poids à l'avanture.
Mais ce Seigneur Anglois, le connoiſſez-vous?

CONSTANCE.

Non.

LUCILE.

Voilà qui me confirme en mon juſte ſoupçon.

CONSTANCE.

Oh ! pour le diſſiper, il va bientôt paroître,
Vous pourrez comme moi le voir & le connoître.

LUCILE.

Voyons donc la réponſe au billet que j'ai lû.
Comment l'avez-vous faite ?

CONSTANCE.

Oh ! telle qu'il m'a plu.
Vous me pouſſez à bout, & ma douceur ſe laſſe,
Ma ſœur aînée. Adieu, je vous quitte la place.
Ce que vous avez pris pour un conte inventé,
Sera pour moi ce ſoir une réalité.
Vous me traitez en vain ici de ridicule.
Les effets convaincront votre eſprit incredule.
Dans peu votre cadette aura le pas ſur vous,
Et ſera Miledi, malgré tous les jaloux.

[*elle ſort.*]

SCENE VIII.

LUCILE *seule.*

ME diroit-elle vrai ? J'ai ri de son histoire,
Et dans le fond du cœur je commence à la
croire.
Mon oncle avec ma mere est par elle cité,
Cela donne à la chose un air de verité.
Mais vraiment de ses yeux la premiere victoire
Est brillante pour elle, & doit flatter sa gloire.
On entre. Quel est donc ce Seigneur que je vois ?
Il a l'air étranger. Seroit-ce notre Anglois ?

SCENE IX.

LUCILE, MILORD GUINE'E.

MILORD.

AH ! Madame, bon jour. Enfin Milord Guinée
Va voir à votre sort unir sa destinée.

LUCILE *à part.*

C'est lui,

MILORD.

Tout du plus loin que mon œil vous a vû
Pour Conſtance d'abord il vous a reconnu.

LUCILE *à part.*

Il me prend pour ma ſœur.

MILORD.

Oüi, c'eſt votre viſage.
En faveur de l'amour, faites grace au langage.
Tourner un compliment n'eſt pas l'art d'un Anglois;
Mais regardez mes yeux, ils parlent bon François,
Et vous diſent tout haut, ſans détour, ſans emblême,
Que plus que vingt Marquis, moi tout ſeul je vous aime;
Que ſi dans les inſtans d'un ſi doux entretien,
Ma bouche parle mal, mon cœur dire fort bien,
Et que ſans s'arrêter à des douceurs frivoles,
Les effets d'un Milord valent bien les paroles.

LUCILE *à part.*

Il parle de bon ſens, & m'en veut tout de bon.
Ses gens qui l'ont inſtruit, ſe ſont mépris de nom.
Ce qui m'enchante, moi, ma ſœur s'en croit aimée,
Et c'eſt moi, ſous ſon nom, dont ſon ame eſt charmée.

Badinons un moment; Je ne lui vole rien:
En prenant ce plaisir je joüis de mon bien.

MILORD.

Que dites-vous à part ? Pardon, si j'interroge.

LUCILE.

En moi-même, Monsieur, je faisois votre éloge.

MILORD.

Oh! moi, douter d'un bien qu'on dit de moi tout bas.

LUCILE.

Si je le répetois, vous n'en douteriez pas.

MILORD.

Repete, vous, repete en ce moment, Madame.
Estre loüé par vous enchantera mon ame.

LUCILE.

Hé bien, puisqu'il faut donc tout haut le répeter,
Je me disois, Milord, cela sans vous flater,
Que dans votre discours regnoit un air sincere,
Que vos façons d'agir avoient l'art de me plaire,
Et que vous ajoûtiez à l'inclination
Que j'ai depuis long-tems pour votre Nation;
Mon cœur lui rend justice avec toute la terre.

MILORD.

Vous faire infiniment d'honneur à l'Angleterre.
Pour mieux justifier votre estime pour nous,
Moi, vous mener à Londre en qualité d'époux,

Vous, recevoir l'accüeil & tout l'éclat insigne;
Que mérite mon rang & dont vous êtes digne.

LUCILE.

Est-on là sans façon ?

MILORD.

Un peu plus qu'à Paris,
Vivre à sa fantaisie est un droit du Païs;
Et nos maris Anglois effacent en dépense,
Et passent en bonté tous vos maris de France.
Londre est pour le beau sexe un séjour enchanté.
L'Opulence y préside avec la Liberté.

LUCILE.

Avec la liberté ! c'est tout ce que j'estime.
Faire ce que je veux fut toujours ma maxime.

MILORD.

Et la nôtre. Avec vous être bien assorti.
Suivre en tout son caprice, oh ! rien n'est plus genti,
Rien n'est plus amusant ; & quand on se marie
C'est ce qui fait sur-tout le plaisir de la vie.
Le matin, l'un & l'autre, on s'aime tendrement.
Des carresses, beaucoup. Beaucoup d'empressement.
L'après-midi, tous deux, beaucoup d'indifference.
Ne pas se regarder, rester dans le silence.
Ensuite revenir, se reprendre de goût.

Dans

Dans le moment d'après se chicanner sur tout,
On boude, on se bat froid, puis tous deux on s'agace;
On se pique, on se brusque ; ensuite l'on s'embrasse.
On se rebroüille encor, selon sa volonté;
Chacun, comme il lui plaît, s'en va de son côté:
On se fuit tout le jour, sans qu'on se désaprouve;
Et puis, Madame, & puis, le soir, on se retrouve.

LUCILE.

Ah! l'agréable vie & quel aimable Anglois!
Il pense là-dessus aussi bien qu'un François.

MILORD.

Hem! coment trouvez-vous notre façon de vivre?

LUCILE.

Charmante, variée, & celle qu'il faut suivre.

MILORD.

Vous l'aimez donc?

LUCILE.

Beaucoup.

MILORD.

J'en suis fort réjoüi.
Avec bien du plaisir vous voir l'Angleterre?

LUCILE.

Oüi.
S'il dépendoit de moi, je ferois ce voyage.

MILORD.

Vous le ferez. Je cours presser mon mariage.
Il me tarde déja de nous voir en chemin.
Nous épouser ce soir, & nous partir demain.

LUCILE (*à part.*)

C'est trop rire. Il est tems que je le désabuse.

(*à Milord.*)

Vous êtes dans l'erreur, Milord, & je m'accuse...

MILORD.

Oh ! point d'erreur chez moi, je puis vous l'attester,
Madame....

LUCILE.

Faites-moi l'honneur de m'écouter.

MILORD.

Je ne me trompe pas, Constance, je vous aime.

LUCILE.

Mais, Milord, c'est ma sœur....

MILORD.

Point du tout, c'est vous-même.

LUCILE.

C'est un mal entendu; ma mere & d'autres nœuds
Opposent en ce jour un obstacle à vos vœux.

MILORD.

Madame votre mere approuve fort ma flâme,
Et veut que, dès ce soir, sa fille soit ma femme.
Je dis vrai. Vous devez me croire.

LUCILE.

Oüi, je vous croi.
Mais elle ne veut pas que vous m'épousiez, moi.

MILORD.

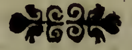
J'épouse vous, j'épouse; & dans cette assurance,
Dispose le départ pour vous, belle Constance.
Adieu. Prenant demain la route de Calais,
Je prive pour toujours Paris de vos attraits;
Et dans huit jours d'ici, j'ose vous en répondre,
Son plus grand ornement sera l'éclat de Londre.

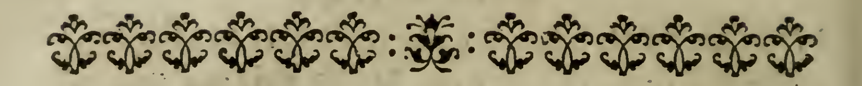
(*Il part.*)

LUCILE.

Puisqu'il le veut ainsi, laissons-lui son erreur;
Et prenons le parti d'en avertir ma sœur.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN *riant.*

LA chose est trop risible, ou le Diable m'emporte !
Ha ha ha !

LISETTE.

Qui t'oblige à rire de la sorte ?

ARLEQUIN.

Lucile & Lisidor grondent, en ces instans,
Si fort qu'on les croiroit mariés dès long tems.

LISETTE.

Ils ont une dispute ?

ARLEQUIN.

Oüi vraiment des plus vives ;
Et je les ai laissés bien près des invectives.

LISETTE.

Sur quoi donc ?

ARLEQUIN.

Oh! ſur tout. Primò, ſur les habits.
D'abord l'un veut du vert, & l'autre veut du gris.

LISETTE.

C'eſt toûjours ſur des riens qu'on prend feu, qu'on ſe pique,
Et qu'on voit allumer la guerre domeſtique.
Mais, ton maître, ſans doute, a cedé poliment.

ARLEQUIN.

Oüi, voyant que Lucile inſiſtoit vivement,
Il lui répond : Madame, eh ! pour des bagatelles
Faut-il nous diſputer & former des querelles ?
Je me crois obligé de vous dire en honneur
qu'il faut, pour vivre enſemble, un peu plus de douceur.
J'en ai beaucoup, & vous, fort peu de complaiſance,
Repart-elle auſſi tôt d'un air de petulence.
Madame, en verité, vous me parlez d'un ton . . .
Et vous me repliquez, Monſieur, d'une façon ....
Mais il n'eſt plus moyen qu'avec vous je converſe . . . .
Mais il faut tous les deux que nous rompions commerce . . . .
Madame, ſentez-vous la force de vos mots ?
Et vous-même, Monſieur, celle de vos propos?

Dans le tems qu'ils étoient en train de si bien dire,
Je suis sorti tenant mes deux côtés de rire :
Tout grave que je suis, si je fusse resté,
A leur nés sûrement tout haut j'eusse éclaté.
Mais mon Maître paroît, je l'entens qui murumre.

LISETTE.

Adieu. Je vais sçavoir ce que dit sa future.

(*Elle rentre.*)

SCENE II.

LISIDOR, ARLEQUIN.

LISIDOR.

O Ciel! quel est l'état où ses discours m'ont mis!
Ils détruisent l'espoir que je m'étois promis.
Quel esprit ! je n'ai vû rien d'égal en ma vie.
On ne peut dire un mot qu'elle ne contrarie.
Deux conversations que nous venons d'avoir,
M'ont réduit presqu'au point de ne plus la revoir.
La contradiction a fini la premiere.
La seconde a produit l'aigreur & la colere.

ARLEQUIN.

De droit, à la troisiéme ils doivent s'étrangler.

LISIDOR.

Que sera-ce, grand Dieu ! cela me fait trembler !
Quand nous serons liés d'une chaîne éternelle,
Notre Hymen ne sera qu'une longue querelle.
Sans le rapport d'humeurs, que servent les attraits?
Ah ! je sens qu'ils ne font qu'augmenter mes regrets.
L'Amour qui m'attendrit, la Haine qui m'irrite
Me livrent tous les deux un combat qui m'agite.
Lucile, tour à tour, & me charme & m'aigrit.
J'adore sa figure, & je hais son esprit.
Je me sens par sa grace attirer en partie,
Et pour ses sentimens j'ai de l'antipathie.
Ses yeux touchent mon ame, & par tous ses discours,
Sa bouche en même-tems la revolte toujours.
Quel état douloureux ! & quels tourmens severes,
d'éprouver à la fois deux passions contraires !
Et pour un même objet, de les sentir encor,
Sans pouvoir se fixer, ni prendre son essor !
Une des deux suffit pour faire notre peine.
Amour, sors de mon cœur, ou chasses en la Haine.
Fini par la victoire, ou par la fuite enfin,
Le cruel embarras de mon cœur incertain.

ARLEQUIN.

Ceci devient tragique, & je n'ose plus rire.

LISIDOR.

Pour soulager ce cœur, je veux, je veux écrire
Les justes sentimens qui viennent l'émouvoir,
A celle qui les cause & fait mon desespoir.
Ma main va vous tracer une Lettre d'un stile
Qui vous fera sentir tous vos défauts, Lucile.

ARLEQUIN.

Fort bien ! Il va lui faire en son aigre dépit,
Sa declaration de haine par écrit.

LISIDOR.

La façon dont par nous elle sera touchée,
N'aura pas la fadeur qui nous est reprochée.
Voici sur cette table, encre, plume, papier.
A peindre mes transports, je vais les employer.

[*Il écrit, & prononce haut ce qu'il met sur le papier.*]

» Madame, vous avez la figure charmante.
» Votre air prévient d'abord, votre coup d'œil enchante.

ARLEQUIN.

Il tient mal sa parole, à ce qu'il me paroît.
Voilà l'Amour qui parle, & la Haine se taît.

LISIDOR *continuë d'écrire.*

» Mais vous faites bientôt paroître un caractere,
» Un travers dans l'esprit qui ne peut que déplaire.

ARLEQUIN.

Bon ! la Fureur revient, & la Haine a ſon tour.

LISIDOR *écrit toujours.*

» Votre premiere vûë inſpire de l'amour.
» Le plus fier eſt contraint de vous rendre les armes.
» Mais votre humeur détruit l'ouvrage de vos charmes,
» Ou les balance au point, que ſouvent on ne ſçait
» Si l'on aime avec vous, Madame, ou ſi l'on hait.

ARLEQUIN.

Quel diſcours !

LISIDOR *acheve d'écrire.*

» La hauteur, & la bizarrerie,
» La contradiction, & la coqueterie
» Forment le riche fond de votre naturel,
» Et font avec vos yeux un contraſte éternel.

ARLEQUIN.

Le brillant coloris ! La charmante peinture !
Lucile eſt, par ma foi, tirée en mignature !

LISIDOR.

Mais, d'un premier tranſport je ſuis trop la chaleur,
Et mes expreſſions reſpirent trop l'aigreur.
Lucile eſt, après tout, d'un ſexe reſpectable.
D'adoucir cette fin, il eſt plus convenable.

ARLEQUIN.

Oüi, le beau ſexe veut plus de ménagement.
Dans ces occaſions, j'écris tout autrement.

LISIDOR.

Ce terme ne dit pas tout ce que je veux dire....
J'ai trouvé pour le coup celui que je deſire....
Oüi, la fin de ma Lettre eſt beaucoup mieux ainſi;
Sans affoiblir le ſens, le tour eſt adouci.
(*à Arlequin.*)
A Lucile, va, cour, porte-là ſans remiſe.
Mon ame eſt ſoulagée.... Attens que je reliſe.
(*Il lit.*)
» Démentent la douceur... Il eſt encor trop fort...
Non, elle le mérite, & je m'allarme à tort.

ARLEQUIN.

Liſez-là moi de ſuite, ainſi qu'elle eſt tracée,
Et je vous en dirai franchement ma penſée.

LISIDOR.

Tiens, porte-là ſans faire ici le raiſonneur.
Ce Marouſle avec moi tranche du Gouverneur.

ARLEQUIN.

Puiſque vous le voulez, Monſieur, je vais la rendre.

LISIDOR.

Demeure... Je ne ſçai quel parti je dois prendre.

ARLEQUIN.

Je crois voir votre Pere ; & ſans plus héſiter,
Vous pouvez là-deſſus, Monſieur, le conſulter.

LISIDOR.

Ah ! c'eſt à lui ſurtout qu'il faut que je le cele ;
Ce ſeroit lui porter une atteinte mortelle.
Je l'aime trop. Je dois immoler, aujourd'hui,
Ma haine pour Lucile à mon reſpect pour lui.
Il vient. De mon couroux ſon aſpect ſe rend maître ;
Je ne ſçai qu'obéïr en le voyant paroître.
(*à Arlequin.*)
Vîte, cache ma Lettre, & ne la donne pas.

SCENE III.

CLEON, LISIDOR, ARLEQUIN.

CLEON.

MOn fils, exprès pour vous, je porte ici mes pas.
Parlons de votre ardeur pour votre Prétenduë ;
Ses diſcours, ſon eſprit ſans doute l'ont accruë.
Elle paroît avoir un caractere doux,
Et je crois qu'elle penſe à peu près comme vous.
N'eſt-il pas vrai ?

LISIDOR.

Mon pere...

CLEON.

Eh bien ; qui vous arrête ?
Vous paroiſſez changé.

LISIDOR.

C'eſt un grand mal de tête.
Il m'a pris tout à l'heure, il ſe diſſipera.

ARLEQUIN *à part.*

Je crains pour ſa durée ; il prend ſa ſource-là.

CLEON.

Venez pour prendre l'air, rien n'eſt plus ſalutaire,
Auſſi-bien nous avons des viſites à faire.

LISIDOR.

Mon pere, je ſuis prêt à vous accompagner.
(*Bas à Arlequin en ſortant.*)
Arlequin, ſouviens-toi de ne pas la donner.
(*Il ſort avec Cleon.*)



SCENE IV.

ARLEQUIN *seul.*

IL respecte son pere, en cela je l'approuve.
Il a beau lui cacher les tourmens qu'il éprouve;
Je crains que ce conflit de colere & d'amour,
Ne lui fasse tourner la cervelle en ce jour.
Mais sa fiévre me prend, elle est contagieuse;
Et je sens pour Lisette une haine amoureuse.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

ARlequin, te voilà! Je te retrouve encor?
Que ma Maîtresse hait à present Lisidor!

ARLEQUIN *contrefaisant son Maître.*

Madame, vous avez la figure charmante.
Votre air prévient d'abord, votre coup d'œil enchante.

LISETTE.

Ah! Monsieur Arlequin, que vous êtes poli!

Vous même en verité, vous êtes bien joli.

ARLEQUIN.

Mais vous faites bientôt paroître un caractere,
Un travers dans l'esprit qui ne sçauroit me plaire.

LISETTE.

Voyez donc l'insolent! Sçais-tu bien qu'à mon tour...

ARLEQUIN.

Votre premiere vûë inspire de l'amour;
Le plus fier est contraint de vous rendre les armes:
Mais votre humeur balance à tel point tous vos charmes,
Qu'on ne sçait si l'on doit, à ne point vous flatter,
Vous embrasser, Madame, ou bien vous souffleter.

LISETTE.

Es-tu donc fou?

ARLEQUIN.

L'aigreur & la bizarrerie,
La contradiction, & la coquetterie,
Forment le riche fond de votre naturel,
Et font avec vos yeux un contraste éternel.

LISETTE.

C'est bien à toi, Faquin, de te moquer des autres,
Toi, de qui les défauts surpassent tous les nôtres.
Un Menteur, un Balourd, un Yvrogne maudit.

ARLEQUIN,

J'adore sa figure, & je hais son esprit.

LISETTE.

Il me dit des douceurs, puis des impertinences;
Mais je ne comprens rien à ses extravagances!
Qui peut donc l'obliger à parler comme il fait?
Est-ce gageure, yvresse, ou folie en effet?

ARLEQUIN.

Eh! ne voyez-vous pas qu'en cet instant mon ame,
Se trouve entre l'amour, & la haine, Madame?

LISETTE.

Dis-moi, que signifie encore ce propos?

ARLEQUIN.

Ce propos que je tiens signifie en deux mots,
Que c'est mon Maître au vrai qu'ici je parodie:
Il est l'original, & je suis la copie.
Ma bouche devant toi ne fait que repeter,
Ce que pour ta Maîtresse, il a fait éclater.
Ses défauts il les hait; ses charmes il les aime,
Et par contagion, je fais pour toi de même.

LISETTE.

Pour imiter Lucile, apprens en ce moment,
Que je te hais beaucoup, & t'aime foiblement.
Je ne vois plus en toi qu'un fat digne de blâme;
Tes vertus ne font plus que glisser sur mon ame,

Et tes défauts tous ſeuls, dont je me ſens bleſſer,
S'y gravent fortement pour ne plus s'effacer.

ARLEQUIN.

Oh! voilà le beau ſexe! Il eſt pour notre peine
Volage en ſon amour, & conſtant dans ſa haine.

LISETTE.

Il faut dans les accès de l'humeur qui l'aigrit,
Voir agir ma Maîtreſſe, oüir ce qu'elle dit.
Qu'elle ſçait bien haïr! pour peu qu'on lui déplaiſe.
Moi, je ne ſuis auprès qu'une eſquiſſe mauvaiſe.
Un coup de tête en elle, un geſte, un de ſes tons,
Un regard en dit plus.... Elle vient, écoutons,
Car elle parle ſeule.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE, LUCILE.

LUCILE.

Ah! que je ſuis piquée!
Plus je penſe à cet homme, & plus j'en ſuis choquée,
Avant que de s'aimer, il faut s'être connu.
D'abord

D'abord par sa figure, il m'avoit prévenu.
Mais par tous ses discours, il m'a bien détrompée.
Ce n'est qu'en ridicule, en mal qu'il m'a frappée!
Qu'une heure d'entretien m'a fait voir de défauts!
Qu'il est de mauvais goût! & qu'il a l'esprit faux!
Sous un dehors fardé de fausse politesse,
C'est un Pedant qui veut avoir de la finesse.
Gothique en son amour, fade dans ses douceurs,
Qui plaisante aussi mal, qu'il juge des couleurs.
D'autant plus révoltant, alors qu'il vous conteste,
Qu'il est opiniâtre avec un air modeste.
Mais ce dont mon esprit est le plus irrité,
Il prend avant l'hymen un ton d'autorité.
Donnant son sentiment comme une regle à suivre,
Il veut me gouverner, il veut m'apprendre à vivre.
Il s'est bien adressé de toutes les façons;
C'est bien à moi, vraiment, qu'on donne des leçons!
Avant la fin du jour, je lui ferai connoître,
Qu'un coeur comme le mien ne peut souffrir de maître;
Que qui veut le soumettre à son opinion,
S'attire sans retour sa juste aversion.
Je me fais, par avance, une douceur maligne,

De la faire éclater d'une maniere insigne;
Et de lui témoigner très-énergiquement,
Qu'on ne peut le haïr plus amicalement.

LISETTE *à Arlequin.*

Hem! T'avois-je menti?

ARLEQUIN.

L'on voit bien qu'elle est femme.
Du premier bond la haine est entrée en son ame.

LUCILE.

J'aurai la même joye à faire un tel aveu,
Que l'on a, quand on aime, à déclarer son feu.
Lisette.

LISETTE.

Me voici.

LUCILE.

Quel est ce tête à tête?

LISETTE.

Arlequin qui babille & qui toujours m'arrête,
Me parloit de son Maître.

LUCILE.

Apprens-moi sur quel ton?
Qu'en dit-il?

ARLEQUIN.

Moi, du bien. Mon Maître est un Caton.
Il est à vingt-huit ans un miroir de sagesse,
Et doit servir d'exemple à toute la jeunesse.

LUCILE.

Je croyois Arlequin plus vrai dans ſes diſcours.

ARLEQUIN.

Madame, je le ſuis, & le ſerai toujours.

LISETTE *à Arlequin.*

Butor, dis-en du mal pour te rendre agréable.

ARLEQUIN.

Médire de mon Maître. Ah! j'en ſuis incapable!

LISETTE.

Mais tu fais mal ta cour.

ARLEQUIN.

Tais-toi! ſerpent maudit.
Je n'en dirai jamais que ce que j'en ai dit.
C'eſt un homme d'honneur, s'il en eſt dans le monde;
Et ta bouche a menti, ſi ta langue le fronde.
Depuis ſix ans que j'ai l'honneur de l'eſcorter,
Je ne vois rien en lui qu'on ne doive imiter.

LISETTE.

Il m'en diſoit à moi, Madame, un mal horrible
Dans le même moment.

ARLEQUIN.

Quel menſonge terrible!
Bien loin de dénigrer Liſidor à ſes yeux,
Je vantois ſes vertus.

LUCILE.

Tu n'en faiſois pas mieux.

ARLEQUIN.

Il ſemble que le Ciel l'ait formé pour Madame ;
Aux agrémens du corps, il joint une belle ame,
Et ſeroit en tout point un Cavalier parfait,
S'il n'avoit pas l'orgüeil de le croire en effet.

LUCILE *lui donnant une piſtole.*

Tiens, pour ce dernier trait : j'aime qu'on ſoit ſincere.

ARLEQUIN *examinant l'argent qu'on lui a donné.*

Mais nul n'eſt accompli ; quand je le conſidere,
Mon Maître, comme un autre, a ſes mauvais côtés
Qui balancent en lui ſes bonnes qualités.
On ne peut au dehors que loüer ſa conduite :
Mais je crois, dans le fond, qu'il n'a qu'un faux mérite.
Il ſçait ſe contrefaire en préſence d'autrui.
Fort poli dans le monde, & fort brutal chez lui ;
Mais, brutal de ſang froid, d'un nouveau caractere,
Qui roſſe pour un rien, ſans ſe mettre en colere.

LUCILE.

Approche. Une piſtole encor pour ce défaut.
On ne ſçauroit payer le vrai tout ce qu'il vaut.

ARLEQUIN.

Par le bien & le mal, ou je me donne au Diable,
Le Maître que je ſers eſt indéfiniſſable.
Prudent en apparence, étourdi dans le fond.
D'une joye exceſſive, ou d'un chagrin profond.
Des Héros de Roman il vante le ſyſtême ;
Il fait l'amant parfait, & n'aime que lui-même.
Biſarre en ſes tranſports, ſingulier dans ſes gouts,
Ses diſcours ſont ſenſés, & ſes billets ſont fous.
Approuvant le ſolide, & courant au frivole,
Il a l'eſprit françois & l'humeur eſpagnole.

(*Il tend tour à tour les deux mains, en diſant cette Tirade.*)

LUCILE.

Et l'humeur eſpagnole ! Ah ! c'eſt un bon avis.
Tend la main ; ce défaut vaut lui ſeul un Loüis.
A ta ſincerité j'égale ma largeſſe.

LISETTE *à Arlequin.*

Il fait bon être franc auprès de ma Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Cela me met en goût. Puiſqu'à payer le mal,
Son cœur dans ce moment paroît ſi libéral,
Pour avoir plûtôt fait, mentons, lâchons la bonde,
Prêtons à Liſidor tous les travers du monde.

LUCILE.

A-t'il d'autres défauts?

ARLEQUIN.

Madame! Il les a tous!
Il eſt, tout à la fois, Inconſtant & Jaloux,
Impatient, Diſtrait, Joüeur, Prodigue, Avare,
Indiſcret, Important, Impertinent, Bizarre,
Curieux, Babillard, Médiſant, Envieux,
Irréſolu, Menteur, Ingrat & Glorieux.

(Il enleve la bourſe.)

LUCILE.

Je te donne la Bourſe: elle t'eſt bien acquiſe.

ARLEQUIN.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien qu'on ne diſe.
Avec tant de plaiſir je n'ai jamais médit!
Oh! le charmant métier, quand il tourne à profit!
De mon Maître en ce jour votre main récompenſe
Si bien chaque défaut & chaque impertinence,
Qu'on mentiroit plûtôt que de n'en dire rien.
Mais, avant que je parte, à ce propos . . .

LUCILE.

Hé bien?

ARLEQUIN.

N'avez-vous pas encore une Bourſe garnie,
Et de trois quarts au moins, plus que l'autre fournie?

LUCILE.

Pourquoi?

ARLEQUIN *en foüillant dans sa poche.*

Pour acheter ce que je tiens ici.

C'est une impertinence impayable.

LUCILE.

De qui?

ARLEQUIN.

Faut-il le demander? De Lisidor mon Maître.
C'est à vous qu'il l'addresse. Il vous y fait connoître
Ce qu'il pense de vous si ridiculement,
Qu'on voit qu'il a perdu l'esprit absolument.

LUCILE.

Il m'écrit?

ARLEQUIN.

Oüi, Madame.

LUCILE.

Ah! voyons la maniere...

ARLEQUIN.

Il me l'a défendu.

LUCILE.

Prens cette Tabatiere.

ARLEQUIN.

Je crois qu'elle est d'or.

LUCILE.

Oüi, c'eſt moi qui t'en répons.

ARLEQUIN *lui donnant la Lettre.*

On ne peut réſiſter, Madame, à vos façons.

LUCILE *lit à demi bas.*

Le plus fier eſt contraint de vous rendre les armes ;
Mais votre humeur détruit l'ouvrage de vos charmes.

(*Elle s'interrompt.*)

Tant mieux !

(*Elle continuë à lire.*)

Ou les balance à tel point qu'on ne ſçait
Si l'on aime avec vous, Madame, ou ſi l'on hait.

(*Elle s'interrompt encore.*)

Je le déciderai ! Je veux bien qu'il me haïſſe.

(*elle reprend.*)

La contradiction, la hauteur, le caprice
Sans ceſſe de vos yeux démentent la douceur,
Et vous ont enlevé la moitié de mon cœur.

(*après avoir lû.*)

Ah! qu'ils m'enlevent l'autre, & j'en ſerai charmée!
Ce que je crains de vous, Monſieur, eſt d'eſtre aimée,
J'adore ce Billet, il ne peut ſe payer !

ARLEQUIN.

Je vous l'avois bien dit.

LUCILE.

Je sçaurai l'employer.

ARLEQUIN.

Votre esprit est ravi de tant d'extravagances.

LUCILE.

Je ne puis t'en marquer trop de reconnoissances.
Je ne m'en tiendrai pas au bien que je t'ai fait.

ARLEQUIN.

Madame, en attendant je suis votre Valet.

(Il sort & Lisette rentre.)

SCENE VII.

LUCILE *seule.*

JE brûle de montrer cet écrit à ma Mere !
Comme il ne peut manquer d'exciter sa colere,
Dans tous mes sentimens sans doute elle entrera ;
Et je ferai si bien que l'hymen se rompra.
Lisidor vient ; sa vûë augmente encor ma haine.



SCENE VIII.

LUCILE, LISIDOR.

LISIDOR.

MAdame, auprès de vous, l'Amour ſeul me ramene :
Oubliez comme moi nos petits démêlés ;
Loin d'amortir mes feux, ils les ont redoublés,
Et leur aigreur chez moi s'eſt tournée en tendreſſe.
Je devois vous ceder. J'ai tort, je le confeſſe ;
Et le beau Sexe eſt fait pour l'emporter toujours.

LUCILE.

J'aime mieux vos billets, Monſieur, que vos diſcours.

LISIDOR.

Mes billets !

LUCILE.

Ils ſont pleins d'une haine ſincere,
Qui répond à la mienne, & ſeule peut me plaire.

LISIDOR.

Quoi! l'on vous a rendu de ma part un billet ?

LUCILE.

Oüi, Monſieur, & la fin m'en a plû tout-à-fait.

Au gré de mes désirs, votre cœur s'y déploye,
Et j'ai pris à le lire une sensible joye.
La contradiction, le caprice, l'aigreur,
Sans cesse de mes yeux démentent la douceur.

LISIDOR *à part.*

(*haut.*)

Ah! maraut d'Arlequin, tu m'as trahi! Madame....

LUCILE.

Ils nous ont enlevé la moitié de votre ame;
Mais je vous rens le tout fort généreusement.

LISIDOR.

De grace, pardonnez un premier mouvement!

LUCILE.

Vous m'avez fait plaisir, loin de me faire injure;
Je chéris mes défauts à ce prix, je vous jure.

LISIDOR.

Souffrez qu'en ce moment j'expie à vos genoux
Ce qu'un esprit trop prompt m'a fait . . . . .

LUCILE.

Arrêtez-vous.

Il ne vous convient pas, Monsieur, à vous, de rendre;
A moi, de recevoir un hommage si tendre.
Il est fait pour l'Amour qui sçait plaire sur tout;
Mais la Haine ne parle & n'entend que de bout.

LISIDOR.

Mais l'Amour ſuppliant s'exprime par ma bouche;
Et j'abjure la Haine . . . .

LUCILE.

Elle ſeule me touche.

LISIDOR.

Quels que ſoient vos diſcours, je ne croirai jamais,
Un cœur comme le vôtre acceſſible à ſes traits.

LUCILE.

Pour un dépit d'amour, prenez-vous ma colere ?
De votre orgüeil, Meſſieurs, c'eſt l'effet ordinaire.
Mais déſabuſez-vous. Ce que pour vous je ſens,
Eſt de la bonne Haine ; & qui tiendra long-tems.
Ce n'eſt pas le billet que vous venez d'écrire,
Qui fait naître chez moi l'aigreur que je reſpire;
C'eſt à votre entretien que cet honneur eſt dû.
De plus en plus, toujours votre eſprit m'a déplû·
Et diſſipant l'erreur de mes ſens trop crédules
Chaque inſtant m'a montré de nouveaux ridicules.
Plus je vous conſidere & plus j'en apperçois.
A l'heure où je vous parle: Ah ! bon Dieu que j'en vois !
Pour deux défauts que j'ai, vous m'en préſentez mille.

LISIDOR.

Qu'eſt-ce qui choque en moi votre goût difficile?

LUCILE.

Tout, juſqu'à la façon dont vous êtes campé.
Vous avez l'air contraint & tout enveloppé.
La contrainte du corps marque celle d'ame.

LISIDOR.

Mais, Madame . . . .

LUCILE.

Madame! encore ce Madame
Eſt prononcé d'un ton auſſi particulier,
Et ſecondé d'un geſte encore plus ſingulier.

LISIDOR.

Eh! comment donc faut-il prononcer je vous prie?

LUCILE.

Mais ſans groſſir ſa voix, d'une façon unie;
Sans affecter ſur tout des geſtes favoris.
Déja vous vous troublez de ce que je vous dis.
Au premier trait lancé vous perdez contenance
Comme un jeune Ecolier qui n'a point d'aſſurance;
Et grave, en même tems, comme un vieux Magiſtrat,
Il ne vous manque plus, Monſieur, qu'un grand rabat.

Ce contraſte vous donne une mine équivoque.
Vous faites la grimace , & ce terme vous choque.
Mais je parle toujours avec ſincérité,
Et dans les jeunes gens je hais la gravité.
Ce dehors ſérieux en vous me déſeſpere.
Il eſt l'image au vrai de votre caractere.
Je ne vois rien de pis ; car, Monſieur, Sérieux
Eſt un terme poli qui veut dire ennuyeux;
C'eſt pour moi qui ſuis gaye, un fléau que j'abhorre.
Chaque mot que je dis, vous rend plus ſombre encore!

LISIDOR.

Vous badinez ici trop ſérieuſement,
Madame, j'aurois tort d'avoir de l'enjoûment.

LUCILE.

Oüi, très-grand tort. La joye eſt chez vous étrangere.
Elle ne vous ſied pas, quoique vous puiſſiez faire;
Votre maintien, Monſieur, jure avec la gaité.
Votre eſprit de ce trait eſt encor révolté.
Vous ne ſçauriez ſouffrir la moindre repartie;
Et ſous un air forcé de fauſſe modeſtie,
Vous renfermez chez vous un fond de vanité,
Qui portant à l'excès la ſenſibilité,
Se gendarme d'abord, pour peu que l'on la bleſſe.

Elle vous fait tenir ſur vos gardes ſans ceſſe.
Toujours clos & couvert vous n'oſez vous livrer;
Et lorſque l'on vous parle, il faut ſe meſurer.
Par là, votre commerce eſt difficile & triſte;
Au froid qui l'accompagne, il n'eſt rien qui réſiſte:
Il inſpire la gêne, ôte la liberté,
Et chaſſe le plaiſir de la ſocieté.

LISIDOR.

Madame, je me tais pour avoir trop à dire,
Et de peur d'éclater, adieu, je me retire.
(*Il s'en va.*)

LUCILE.

Vous meritez, Monſieur, ce que j'ai dit de vous;
Et voilà la réponſe à votre billet doux.

SCENE IX.

LUCILE *ſeule.*

IL eſt au déſeſpoir; j'en triomphe en moi-même.
Je ſens à le piquer une douceur extrême!
Des traits que dans ce jour ma main lui portera,
Ce n'eſt pas le dernier, vraiment, qu'il eſſuira.
Je connois de ſon cœur tous les endroits ſenſibles,
Et je lui garde encor des coups bien plus terribles!

Qu'on eſt ingénieux quand on ſçait bien haïr !
De la peine qu'on fait, on tire ſon plaiſir.
J'entens venir quelqu'un. Ah! c'eſt MilordGuinée.

SCENE X.

LUCILE, MILORD.

MILORD.

HE bien, Mademoiſelle, hé bien! notre hymenée
Vient d'être confirmé par votre mere encor;
Il doit ſuivre celui de Monſir Liſidor.
En paſſant, je venois ici pour vous l'apprendre.
Je cours préſentement, je cours ſans plus attendre,
Ordonner un Balet dans notre goût Anglois.

LUCILE.

Un Balet Anglois?

MILORD.

Oüi, qui vous plaira, je crois.
L'idée eſt ſinguliere, elle ſort de ma tête.
Je ſuis Compoſiteur, moi-même de la Fête.
On ne doit pas du tout en paroître ſurpris.
Bien loin qu'il enrougiſſe, un Lord dans mon Pays.

Fait

Fait gloire ouvertement de pratiquer lui-même
Les Arts qu'il récompenſe, & les talens qu'il aime.
C'eſt un Tableau danſant, où je fais, tour à tour,
Figurer par contraſte & la Haine & l'Amour.
L'Amour dans mon Balet tendrement batifole,
Et comme un tourbillon la Haine y capriole.

LUCILE.

Comment! la Haine y ſaute?

MILORD.

Oüi, je l'y mets en beau.

LUCILE.

Vraiment cela doit faire un fort joli Tableau,
Et je veux y danſer.

MILORD.

Vous en être la Reine.
Moi, je ferai l'Amour, & vous faire la Haine.
D'abord à tous les cœurs je donnerai la loi;
Puis vous les ſoumettrez en triomphant de moi.

LUCILE.

Cette idée eſt nouvelle, & rit à mon génie.

MILORD.

J'en ai, belle Conſtance, une joye infinie,
Je vais, pour notre hymen, le faire répéter.

LUCILE.

Que je vous déſabuſe, & daignez m'écouter.

MILORD.

Je ſuis preſſé. Pardon. Il faut que je raſſemble
Les Acteurs du Balet qui figurent enſemble.
Je reviens pour vous prendre, & former notre pas.
Vous me direz alors ce que je ne ſçai pas.

LUCILE.

Ma ſœur..... mais elle vient.....

MILORD.

Je vous laiſſe avec elle.
[à Conſtance qu'il ſaluë.]
Nous parlerons tantôt. Bon jour, Mademoiſelle.

SCENE XI.

LUCILE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

MAis dans ſes procedés cet homme eſt ſingulier.
Il eſt épris pour moi d'un feu particulier
Que j'ai, ſans le ſçavoir, fait naître aux Thuilleries;
Et pour mettre le comble à ſes biſarreries,
Il me l'écrit ſoudain, me recherche, m'obtient;
Et quand il vient ici, c'eſt vous qu'il entretient.

Il part quand je parois ; & pour douceur nouvelle,
Il me dit en ſortant : Bon jour Mademoiſelle.

LUCILE.

L'avanture eſt très-neuve, & j'en ris de bon cœur;
Vous en êtes la duppe, ô! ma petite ſœur.
Ce Milord dont tantôt vous m'avez fait l'hiſtoire,
Et de qui la Conquête excitoit votre gloire,
N'eſt en nulle façon charmé de vos appas.

CONSTANCE.

Pourquoi m'épouſe-t'il, ma ſœur, s'il ne l'eſt pas ?

LUCILE.

On s'eſt mépris de nom ; ce n'eſt pas vous qu'il aime.

CONSTANCE.

Eh! qui donc aime-t'il ? répondez.

LUCILE.

C'eſt moi-même.

CONSTANCE.

Mais, pour me demander, d'où vient qu'il eſt venu?

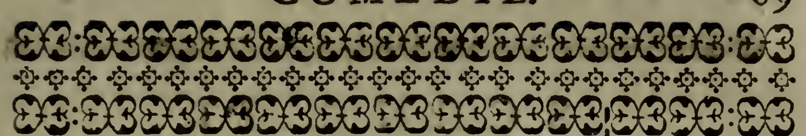
LUCILE.

Par l'erreur d'un des ſiens ſon eſprit prévenu,
Croit que je ſuis Conſtance, & vous prend pour Lucile.
J'ai, pour le détromper, pris un ſoin inutile;
Quand je veux l'éclaircir, il me quitte ſoudain,
Et c'eſt ſous votre nom qu'il me recherche enfin.

Son cœur m'a déclaré le feu qui le domine,
Et de votre Roman, je ſuis, moi, l'Héroïne.
Malgré tous vos efforts, je vois qu'à ce recit
Votre amour propre ſouffre, & votre front rougit.
Mais n'apprehendez rien, reprenez votre joye.
Je refuſe ſon cœur, & je vous le renvoye.
Rentrons. La Haine ſeule occupe tout le mien.
Et ne ſonge qu'à rompre un funeſte lien.

Fin du deuxiéme Acte.





ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR *seul.*

PLus je ſonge à mon ſort, plus je le trouve à plaindre,
Non, juſqu'à l'épouſer, je ne puis me contraindre.
Je ſerois des maris le plus infortuné.
Je vois à me haïr ſon cœur déterminé.
Lorſqu'en amant ſoumis, je m'excuſe, je prie,
Elle ajoute à l'inſulte encore la raillerie.
Ma douceur eſt à bout. Ne ménageons plus rien.
Je ſuis ſorti d'un ſang fait pour haïr le ſien.
Je ne vois qu'un parti dans ma juſte colere ;
C'eſt de me dévoiler tout entier à mon pere.
Il m'aime, & dans le fond, j'ai la raiſon pour moi.
J'entens du bruit, on vient, & c'eſt lui que je voi.



SCENE II.

CLEON, LISIDOR.

CLEON *lui montrant son Billet.*

PArlez, connoissez-vous, Monsieur, cette écriture?
La lettre vient de vous ; ce trouble me l'assure.
Se peut il que mon fils, lui, que j'ai vû toujours
Si mesuré, si sage en ses moindres discours,
Ait écrit un billet dont le bon sens murmure ?
Et dans quel tems encor? Sur le point de conclure
Un hymen d'où dépend le bien de sa Maison,
Et que ce Billet seul peut rompre avec raison.
De m'affliger ainsi, qui vous eût crû capable ?

LISIDOR.

Ah! mon pere, arrêtez ; ce reproche m'accable
Plus il est doux, & plus il me perce le cœur.
De mon esprit trop prompt, pardonnez la chaleur.
D'un premier mouvement cet écrit est l'ouvrage ;
Et je puis même ici dire à mon avantage,
Que par réflexion je l'avois condamné,
Et que contre mon ordre, Arlequin l'a donné.
J'ai fait plus, j'ai, malgré tout le tort de Lucile,

J'ai pris pour l'appaiser, une peine inutile.
Mes efforts redoublés, & ma soumission
Ont accru ses mépris & son aversion.
Puisqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Je ne puis supporter son humeur aigre & fiere.
Les suites que j'en crains me forcent de parler.
Mon pere . . . .

CLEON.

Il n'est plus tems, mon fils, de reculer;
La mere de Lucile, à ma priere ardente,
Veut bien vous pardonner votre letre imprudente;
Elle doit disposer sa fille à vous revoir.
Vous, de votre côté, faites votre devoir.
Ramenez son esprit par votre complaisance.
Pour presser votre Hymen, je pars en diligence;
Je reviens vous trouver; soyez prêt d'obéïr,
Et ne me forcez pas, mon fils à vous haïr.

LISIDOR.

Vous l'ordonnez, j'étouffe un couroux legitime,
Et de vos volontés je serai la victime.

CLEON.

Vous ne le serez point. Armez-vous de raison;
Lucile a l'esprit vif; mais elle a le cœur bon:
Prenez, pour la gagner, une route nouvelle;
Ne l'obstinez en rien, vous obtiendrez tout d'elle.
Croyez pour votre gloire, & pour vos interêts,

Un pere qui vous parle en ami des plus vrais.
[*Il rentre.*]

SCENE III.

LISIDOR *seul.*

JE viens d'être frappé du discours de mon pere,
Il porte à mon esprit un raïon qui l'éclaire,
C'est ma faute. Heurtant ses sentimens de front,
J'ai revolté Lucile, & son naturel prompt.
Non, il n'est point de cœur qu'on ne force à se rendre
Si tôt qu'on l'étudie, & qu'on sçait bien s'y prendre,
Suivons cette maxime, étudions le sien,
Et pour saisir son foible enfin n'épargnons rien;
Arlequin, ce maraut, par son étourderie,
Est la cause aujourd'hui de notre broüillerie;
Contre mon ordre exprès, s'il n'avoit pas remis
Ce malheureux Billet qui nous rend ennemis,
Lucile contre moi seroit moins prevenuë;
Elle seroit déja, par mes soins, revenuë.
Je suis d'une fureur qu'on ne peut exprimer,
Il faut que je l'appelle, afin de l'assommer.

SCENE IV.

LISIDOR, ARLEQUIN.

LISIDOR.

ARlequin! Arlequin!

ARLEQUIN *dans la Couliſſe.*

Monſieur, je m'achemine.

LISIDOR.

Depêche.

ARLEQUIN.

Me voici.

LISIDOR.

Vien, que je t'extermine.

ARLEQUIN.

Comment! c'eſt pour cela qu'ici dans ce moment,
Vous m'appellez, Monſieur, avec empreſſement?

LISIDOR.

Oüi, vien, approche-toi.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi bête.
La propoſition, Monſieur, eſt mal honnête;
Pour me battre, vouloir que j'approche de vous?
J'aime mieux m'éloigner, pour éviter les coups.

LISIDOR *le saisissant au colet.*

Ne crois pas m'échaper : Qu'as tu fait de ma lettre?
Je t'avois défendu, faquin, de la remettre.
A me désobéïr, parle, qui t'a porté ?

ARLEQUIN.

Si vous me l'aviez lûë, & m'aviez consulté,
Vous n'auriez pas commis une faute si grande,
Jaurois....

LISIDOR.

Ce n'est pas là ce que je te demande,
Pourquoi l'as tu rendu à Lucile ? Repons.

ARLEQUIN.

Je n'ai pu resister à ses nobles façons.
Si vous sçaviez, Monsieur, & si j'osois vous dire
Avec quel art flateur elle a sçû me seduire ;
Ah ! vous seriez surpris de sa dexterité,
Et vous pordonneriez à ma fragilité.

LISIDOR.

Quoy ! tu n'es pas content d'enfreindre ma défense,
Jusqu'à me déchirer, tu portes l'insolence !
En traits injurieux ta langue se répand !

ARLEQUIN.

Qui ? moi ! J'ai fait de vous un Eloge très-grand.

LISIDOR.

Lisette m'a tout dit. Vainement tu deguises ;
Et tu vas recevoir le prix de tes sottises.

ARLEQUIN.

Ah ! je ſuis criminel, je dois le confeſſer :
Mais la bourſe à la main, on a ſçu m'y forcer.
Lucile, au poids de l'or a payé mes paroles ;
Chacun de vos défauts m'a valu deux piſtoles.

LISIDOR.

Infame ! c'eſt ainſi que de moi tu médis !

ARLEQUIN.

Monſieur, je médirois de moi-même à ce prix.

LISIDOR.

Par un bas interêt me noircir, miſerable !

ARLEQUIN.

Eh! doucement, Monſieur, j'en ſuis plus excuſable.
Je dis du mal de vous pour rien, le plus ſouvent;
Il vaut mieux que j'en diſe encor pour de l'argent.

LISIDOR.

Voilà donc la façon dont ta bouche s'excuſe ?
Tu plaiſantes encor quand ton Maître t'accuſe,
Déteſtable broüillon qui fomentes nos bruits !
Si je ne reſpectois la maiſon où je ſuis,
Je te.....

ARLEQUIN.

Monſieur, on vient.

LISIDOR.

C'eſt Milord qui s'avance,
De mon reſſentiment cachons la violence.

ARLEQUIN.

Je respire à la fin, & puis prendre l'essor!

SCENE V.

LISIDOR, MILORD, ARLEQUIN.

MILORD.

JE donne le bon-jour à Monsieur Lisidor.
Vous venir, s'il vous plaît, figurer tout à l'heure
Dans un Ballet de moi, fort charmant, ou je meure.

ARLEQUIN *contrefaisant Milord.*

Lui, prendre bien son tems pour le faire danser.

MILORD.

Vous repete avec moi.

LISIDOR.

Daignez m'en dispenser.

MILORD.

Vous êtes mon beau frere, ainsi point de dispense.
Il faut, avec sa femme, il faut que Monsir danse.
Je dois, à ce sujet, vous faire compliment,
Madame votre épouse a beaucoup d'agrément.
Joindre à la belle taille un fort joli visage,
C'est beaucoup.

LISIDOR.

Il eſt vrai. Mais dans le mariage,
La beauté ne fait pas toujours notre bonheur;
C'eſt la douceur, Milord, & le rapport d'humeur,
C'eſt l'eſprit en un mot....

MILORD.

Pardonne-moi, pardonne,
N'épouſe point l'eſprit, j'épouſe la perſonne :
Il faut voir devant ſoi toujours un bel objet,
Sans quoi le mariage ennuïer tout-à-fait.

LISIDOR.

Le plaiſir le plus pur, quand l'hymen nous aſſemble,
Eſt, comme deux amis, de converſer enſemble.

MILORD.

Nous penſer autrement; & quand nous épouſer,
C'eſt pour avoir lignée, & non pas pour cauſer.
Mais en diſcours, Monſir, tout notre tems ſe paſſe,
Allons, pour répeter.

LISIDOR *à part.*

Cet homme m'em barraſſe.

MILORD.

Venez donc, s'il vous plaît, Vous faire trop prier.

LISIDOR.

Je ne danſe jamais. J'oſe vous ſupplier .....

MILORD.

Belle excuſe ! à votre âge on eſt toujours ingambe.

ARLEQUIN.

Il vient de ſe donner une entorſe à la jambe.

[*à part.*]

L'embarras de mon Maître, & l'ardeur de Milord
Pour le faire danſer, me réjoüiſſent fort.

MILORD.

Dépêchez-vous, Monſir, vous m'êtes néceſſaire ;
Il manque un figurant.

LISIDOR.

J'ai maintenant affaire ;
De grace, remettons la partie à tantôt !

ARLEQUIN.

Pour figurer, Monſieur ? je m'offre à ſon défaut.

MILORD.

Pour figurer ; vraiment, ſa figure eſt très-folle.

ARLEQUIN.

Demandez ſi je ſçai faire la capriole.

MILORD *à Liſidor.*

Vous viendrez donc ?

LISIDOR.

[*à part.*] [*haut.*]
J'enrage ! Eh ! commencez toujours.

MILORD.

Oh ! moi compter ſur vous après un tel diſcours.

Adieu. Mais je reviens vous faire une demande :
Qu'aime-vous mieux la Loure, ou bien la Sarabande ?

LISIDOR.

Eh ! ventrebleu, Milord, tout ce qu'il vous plaira.

MILORD.

C'eſt donc un Tambourin que Monſir danſera ?
A tantôt, vous ſerez fort content, je vous jure.

[*Il ſort.*]

LISIDOR.

M'en voilà délivré. J'ai ſouffert la torture.

ARLEQUIN.

Sortons. Il nous feroit, lui, ſi nous demeurions,
Figurer autrement que nous ne voudrions.

SCENE VI.

LISIDOR, *ſeul.*

ALlons trouver Lucile, un pere me l'ordonne:
Oublions ſon humeur pour aimer ſa perſonne ;
Le Ciel de tant d'appas a voulu l'enrichir,
Qu'ils me font ſouhaiter de pouvoir la fléchir.
Je la vois qui paroît. Je cours au devant d'elle,
Et mon amour renaît en la voyant ſi belle.

SCENE VII.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

Je vous cherche, Madame.

LUCILE.

Et je vous cherche auſſi.

LISIDOR.

Quoi ! votre eſprit pour moi ſeroit-il adouci ?
Pourrois-je me flatter qu'un doux retour, Madame,
Vers moi dans cet inſtant rameneroit votre ame ?
Me pardonneriez vous un mouvement trop vif ?

LUCILE.

Je ſuis conduite ici par un autre motif.
C'eſt l'honneur que je ſuis, la raiſon qui m'éclaire ;
C'eſt ma ſincerité qui m'oblige de faire
Pour notre bien commun ce qu'aujourd'hui je fais.
Près de l'inſtant qui doit décider pour jamais
Du bonheur de mes jours, & du repos des vôtres ;
Près de nous immoler à l'interêt des nôtres,
Je viens vous dévoiler, ſans nuls déguiſemens,
Mon ame toute entiere, & mes vrais ſentimens.

Je

Je vois votre mérite, & je lui rends justice.
Mais, dans le même tems, soit destin, soit caprice,
D'un tel mérite envain je reconnois le prix;
Je sens que rien ne peut rapprocher nos esprits.
Ce n'est point contre vous, puisqu'il faut vous le
dire,
Un levain passager, qu'un instant peut détruire;
C'est un éloignement formel & décidé,
Sur nos goûts opposés solidement fondé.
Rien ne peut l'ébranler, chaque moment l'augmente,
Et la réflexion encore le cimente.
Des plus tendres Amans, après qu'ils sont unis,
L'Hymen fait tous les jours les plus grands ennemis;
Jugez ce qu'il feroit de vous & de moi-même,
Qui pour dot vous apporte un fond de haine extrême.
Loin d'assurer la paix, une telle union
Perpetûroit le trouble, & la division.
Votre interêt, le mien, la vertu, la prudence,
Tout nous dit qu'il vaut mieux manquer d'obéïssance,
Et rompre tous les deux, sûrs de nous estimer,
Que d'aller nous unir, ne pouvant nous aimer.

LISIDOR.

Cet aveu genereux redouble mon estime.
Loin d'éteindre mon feu je sens qu'il le ranime.

LUCILE.

Ah! qu'entens-je?

LISIDOR.

J'adore un procedé si grand.
Je prendrai, pour vous plaire, un chemin different.
Je veux...

LUCILE.

N'en faites rien; mon cœur vous en conjure.

LISIDOR.

Du succès aujourd'hui votre vertu m'assure.

LUCILE.

Non, Monsieur, ma vertu vous trompe sur ce point.

LISIDOR.

Mais je dois vous aimer.

LUCILE.

Vous ne le devez point.

LISIDOR.

Cette démarche en vous montre une ame si droite.
Qu'on ne peut s'empêcher...

LUCILE.

Je suis bien mal-adroite!

Mon cœur qu'un tel discours ne sçauroit qu'affliger,
Veut détacher le vôtre, & non pas l'engager.

LISIDOR.

Mais enfin . . .

LUCILE.

Mais enfin, je ne veux pas qu'on m'aime
Contre mes sentimens, en dépit de moi-même.

LISIDOR.

En tout je préviendrai . . .

LUCILE.

De grace, finissons,
Vous sçavez comme moi que nous nous haïssons:
Oüi, les signes, Monsieur, n'en sont plus équivoques:
Nos cœurs s'en sont donnés des preuves réciproques.
Vous me l'avez écrit, & ma bouche a parlé;
Enfin c'est entre nous un commerce reglé.
Partons de là.

LISIDOR.

De grace oubliez le délire
De l'aveugle transport qui me l'a fait écrire.

LUCILE.

C'est trop d'acharnement; je me lasse à la fin.

Puifque vous perfiftez à prétendre à ma main,
Je vous déclare ici que fi, par cette chaîne,
Vous faites mon malheur, je ferai votre peine.
De l'exacte vertu je me fais une loi
Vous n'avez rien à craindre à cet égard de moi.
Mais, d'un autre côté, je prendrai ma revanche;
Et comme je vous hais d'une haine très-franche,
J'appliquerai mes foins, prefque à tous les inftans,
A vous le témoigner par des traits éclatans.
Vous me verrez toujours très attentive à faire
Tout ce qui vous révolte, & qui peut vous déplaire.
Heurter vos fentimens, & combattre vos goûts,
De mes amufemens ce fera le plus doux;
Sans ceffe je tiendrai votre efprit en haleine:
Pas un moment de vuide en toute la femaine.
Contredit le matin, raillé l'après-dîné,
Tracaffé tout le jour, & le foir chicané,
Vous ferez promené de martire en martire;
Je reffens du plaifir, Monfieur, à vous le dire.
Quelle fera ma joye, alors, d'executer
Un projet qui, déja, paroît vous révolter!

LISIDOR.

Madame, pouvez-vous, même avant l'Hymenée,
Vous faire un plan flateur de haine raifonnée?

LUCILE *à part.*

Ce que je viens de dire épouvante ſon cœur.
Outrons nos ſentimens pour redoubler ſa peur.

LISIDOR.

Je ne puis le penſer ; c'eſt ſans doute une feinte.

LUCILE.

Non, vous l'éprouverez, ſi je m'y vois contrainte.
Je vous en avertis, Monſieur ; l'Averſion,
Quand elle prend racine, eſt une paſſion,
Qui ſe fait des plaiſirs, &, comme la tendreſſe,
A ſes raffinemens & ſa délicateſſe.
Il ne faut pas froncer le ſourcil pour cela ;
On ne peut conteſter cette verité là.
Si-tôt qu'on ſympatiſe, & que vraiment on s'aime,
A toujours ſe complaire on met ſon bien ſuprême.
Quand on ſe déplait bien, & qu'on ſe hait de cœur,
De ſe combattre en tout on ſe fait un bonheur.
Par mille tours malins on ſe fait de la peine.
Avec le même goût on ſe prouve ſa haine,
Que deux cœurs bien épris ſe prouvent leur amour,
Et par mille doux ſoins s'obligent chaque jour.

LISIDOR.

L'agréable commerce !

LUCILE.

Il l'eſt puiſqu'il ſoulage.
La Haine ſur l'Amour a même un avantage :
Sans ceſſe elle fermente, & ſon levain la rend
Exempte de fadeur, d'ennui par conſequent.
L'un eſt un poiſon lent dont l'ame eſt abattuë ;
L'autre, un venin actif qui toujours la remuë ;
Et poiſon pour poiſon, je préfere d'abort
Celui qui me réveille à celui qui m'endort.

(*à part.*)

Bon, je le vois frémir.

LISIDOR.

Qu'entens-je ? Quel langage !
Dans un reſſentiment, dans un excès de rage,
Je conçois que l'on peut trouver de la douceur
A donner un champ libre à toute ſon aigreur,
Et qu'on peut s'applaudir, en ces inſtans d'yvreſſe,
De faire le tourment d'un objet qui nous bleſſe :
Mais careſſer ſa Haine & la boire à longs traits,
De brillantes couleurs embellir ſes portraits,
Lui prêter des plaiſirs, la tourner en ſyſtême,
Et lui donner enfin le pas ſur l'Amour même ;
C'eſt ce qui me remplit de ſurpriſe & d'effroi !

LUCILE *à part.*

Je parle exprès ainſi pour l'éloigner de moi.

LISIDOR.

Non, quoique vous difiez, d'un fentiment fem-
blable,
Je ne croirai jamais qu'on puiffe être capable....

LUCILE.

Détrompez-vous, Monfieur, plus forte que l'A-
mour
C'eft la Haine qui gagne, & qui prend chaque
jour.
Sous differens habits dont chacun l'accommode;
Elle eft la paffion qu'on peut dire à la mode.
Partifane du bruit, & mere des procès,
Elle agite la Ville, elle fiége au Palais.
Sous un mafque trompeur de politeffe aimable,
Elle regne à la Cour, fon centre veritable.
Elle meut chaque Etat, maîtrife tous les Rangs,
Et couve dans le cœur des Petits & des Grands.
C'eft peu qu'au tems prefent les Epoux fe mau-
diffent,
Nombre de faux amis dans l'ame fe haïffent;
La plûpart des Parens fe déteftent tout bas,
Les freres & les fœurs ne fe le cachent pas.
Tous les gens du commun ouvertement fe nui-
fent;
Ceux du grand monde, entr'eux, poliment fe dé-
truifent;

Les Belles, les Auteurs que rien ne peut unir,
Ne cedent qu'aux Bigots l'art de se bien haïr.
La Haine étend par tout sa puissance suprême,
Tout hait dans l'Univers, même en disant qu'il aime.

LISIDOR.

Juste Ciel ! pouvez-vous employer tant d'esprit
A prouver les horreurs d'un systême maudit !

LUCILE *à part.*

Je viens de lui donner une assez forte doze ;
Après un tel discours, qu'il m'épouse s'il l'ose.

LISIDOR *à Lucile.*

Pouvez-vous, jeune, belle, & faite pour l'Amour,
Me vanter le pouvoir de la Haine en ce jour ?

LUCILE.

Si le monde se hait, Monsieur, est-ce ma faute ?
Je le peins tel qu'il est, je n'ajoûte ni n'ôte.

LISIDOR.

Madame, notre esprit, tout dépravé qu'il soit,
Ne l'est pas jusqu'au point d'abhorrer de sang froid,
De savourer le noir d'une Haine invincible :
On ne hait point par goût, la chose est impossible.
Je vous l'ai déja dit.

LUCILE.

Vous êtes dans l'erreur;
Et ſans aller plus loin, la preuve eſt dans mon cœur.
J'ai pour vous, puiſqu'il faut que je vous le repete,
J'ai cette antipathie averée & parfaite;
Car d'adoucir les mots il n'eſt plus queſtion,
Et je vous hais, Monſieur, par inclination.

LISIDOR.

La déclaration eſt tout-à-fait aimable!

LUCILE.

Je vais plus loin encor, ma haine eſt raiſonnable;
Ce n'eſt plus maintenant un vain exterieur,
Un air trop grave en vous qui me choque, Monſieur;
Ce ſont vos qualités les plus eſſentielles.
Pour me juſtifier par des preuves réelles;
Que je vous développe, & qu'avec vos défauts,
De vos vertus, ici, je vous montre le faux.
Sans perdre les momens en de ſimples ébauches,
Les premiers ſont choquans, & les autres ſont gauches.
Vous êtes ſage, exact, ſenſé, rangé, poli;

Mais sage avant le tems, sensé jusqu'à l'ennui,
Poli dans la fadeur, exact jusqu'au scrupule,
Et rangé jusqu'au point d'en être ridicule.
Ce sont-là vos vertus telles que je les vois.
Voici vos défauts tels que je les apperçois.
Tranquille admirateur en tout tems de vous même,
Vous voulez que vos voeux soient un loi suprême.
Pour les autres severe, & complaisant pour vous,
Vous êtes dur à vivre, avec un maintien doux;
Et votre cœur porté vers la misantropie,
Cache d'un voile épais sa sombre jalousie.
Eh bien, Monsieur, eh bien; après de pareils traits,
Avec juste raison, jugez si je vous hais?
Jugez en même tems, si dans cette journée,
Je puis à votre sort unir ma destinée?
Je vous ai dépeint tel que vous me paroissiez.
A present, dites-moi comme vous me voyez?
Eclatez donc, Monsieur; car je lis dans votre ame,
Que vous me haïssez.

LISIDOR.

Vous lisez bien, Madame.

Puiſqu'au Char de la Haine, il vous paroît ſi
doux
D'enchaîner un Amant qui brûloit d'être à vous,
Vous venez d'obtenir une pleine victoire.
Goûtez donc à loiſir cette nouvelle gloire;
Et puiſqu'un tel aveu vous flatte en ce moment,
Madame, je vous hais, mais ſi parfaitement,
Que de l'averſion où mon ame eſt livrée,
Rien n'éteindra jamais la force & la durée.
Un tel retour eſt prompt, mais pour être éternel;
Et j'en fais devant vous un ſerment ſolemnel.
Des déclarations d'une eſpece pareille,
Sont nouvelles pour vous, & bleſſent votre
oreille:
Mais vous m'avez réduit à cette extrêmité,
Et par vos ſentimens, vous l'avez mérité.
Pour finir en deux mots; j'ai pour moi la juſtice.
Ma Haine eſt de raiſon, la vôtre eſt de caprice.
Nous avons à vos yeux des ridicules, ſoit:
Mais ce ne ſont en vous que des défauts qu'on
voit.

SCENE VIII.

LISIDOR, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Préparez-vous, Monsieur, car voici le Notaire.

LISETTE.

Ils viennent tous ici pour conclure l'affaire.

ARLEQUIN.

Le Contrat est dressé.

LISIDOR.

Malheureux ! laisse-nous.

LISETTE.

Le Notaire, vous dis-je, arrive.

LUCILE.

Eh ! taisez-vous.

SCENE IX.

LISIDOR, LUCILE, CLARICE, CLEON, MILORD.

MILORD *à Lisidor.*

Ah ! Monsir, vous voilà. C'est ainsi qu'on repete ?
Avec ma Prétenduë, il conte-là Fleurette !

Ces Meſſieurs les François ſont toujours les galans,
Et s'amuſant ailleurs, font attendre les gens.

CLARICE.

Pour Conſtance, Milord, vous prenez ſon aînée.
[*Montrant Liſidor.*]
A Monſieur que voilà, Lucile eſt deſtinée.

LUCILE.

Non, ma mere, mon cœur ne peut vous obéïr.
Nous avons le bonheur tous deux de nous haïr,
Et la mort à mes yeux paroîtroit moins horrible.

LISIDOR *à Cleon.*

Oüi, notre éloignement, mon pere, eſt invincible.
Jugez-en, puiſqu'enfin tout mon reſpect pour vous,
Ne ſçauroit m'obliger à me voir ſon époux.

CLEON *à Clarice.*

C'eſt votre fille ſeule à qui l'on doit s'en prendre.

CLARICE.

C'eſt plûtôt votre fils que vous devez reprendre.

CLEON.

Son humeur. . . .

CLARICE.

Son Billet. . . . .

CLEON, CLARICE *ensemble.*

A causé ce dégout.

CLEON.

Elle aime à contredire, & vous ressemble en tout.

CLARICE.

Vraiment, Monsieur, vraiment, j'admire votre audace,
D'oser me dire ici pareille chose en face.
Ce mot réveille en moi notre ancienne aigreur.

CLEON.

Et je sens rallumer ma premiere fureur.

ARLEQUIN.

Bon, la Haine s'étend de la fille à la mere;
Et dans le même tems passe du fils au pere.

CLEON.

Je romps toute alliance. Entre nous plus de paix.
Chicanne sur chicanne.

CLARICE.

Et procès sur procès.

LUCILE.

Ma mere, quelle joye! Ah! que je vous embrasse!

LISIDOR *à Cleon.*

Vous faites bien de rompre, & je vous en rends grace.

LUCILE.

Ne songeons desormais qu'à les persecuter;

J'irai demain, j'irai, contre eux ſolliciter:
Je veux à les pourſuivre employer ma jeuneſſe,
Et chicaner encor le fils dans ma vieilleſſe.

MILORD.

Puiſque vous rompre tous, oh! moi, je romps
auſſi.
Les gens ſont furieux en cette maiſon-ci.
Si j'épouſe ce ſoir une femme ſemblable,
De m'étrangler la nuit être fort bien capable.
Une ſi juſte crainte étouffe mon amour;
L'averſion me gagne & m'agite à mon tour:
Venez, méchantes gens que la colere entraîne;
Venez executer mon Balet de la Haine.
N'avoir pas de ſujets qui vaillent mieux que vous;
Venez y triompher & vous poignarder tous.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

LISIDOR, LUCILE, CLARICE, CLEON, MILORD.

CLEON *à Liſidor.*

ALlons, mon fils, ſortons, car je ſuis d'une
rage.....

LISIDOR.

Mon Pere, votre Fils avec vous la partage.

ARLEQUIN *à Lisidor.*

Monsieur.

LISIDOR.

Va, Coquin, va, je te chasse.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

LISIDOR.

Garde-toi seulement de t'offrir devant moi.

(*Il suit son Pere.*)

SCENE XI.

LISIDOR, LUCILE, CLARICE, CLEON, MILORD.

LISETTE *à Clarice.*

MAdame, permettez que je vous represente...

CLARICE.

Quoi! tu prens leur parti? Sors vîte, impertinente.

LISETTE.

Mes gages.

CLARICE *lui donnant un soufflet.*

Les voilà.

LUCILE.

LUCILE.

Ma Mere, c'eſt bien fait;
Vous vous défaites-là d'un très-mauvais ſujet.
(Elle rentre avec ſa Mere.)

SCENE XII. ET DERNIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

A Mon tour, ventrebleu! la fureur me tranſporte,
Sans ſujet, tous les deux, on nous met à la porte.

LISETTE.

On a raiſon pour toi qui n'es qu'un franc butord.

ARLEQUIN.

Va, Coquine, à preſent je te hais à la mort;
Et dans le point de vûë où je te vois paroître,
De mon juſte courroux, je ne ſuis plus le maître.

LISETTE *lui donnant un ſoufflet.*

Pour te prouver le mien, faquin infortuné,
Tien, reçois en partant ce que l'on m'a donné.
[Elle s'enfuit.]

ABLEQUIN.

Ah! tu fais bien de fuïr, je t'aurois ſur mon ame,

Sans être ton Epoux, traité comme ma femme.
Finir ſans mariage, & rompre ſagement,
Voilà ce qu'on appelle un heureux dénouëment.

FIN.





DIVERTISSEMENT

LE CHANTEUR.

ACcourez, tendres Amans,
L'Amour en ces lieux vous appelle,
L'Hymen qui, ſur ſes pas, marche dans ces momens
Va vous unir d'une Chaîne éternelle,
Et vous payer de vos tourmens.
Accourez, tendres Amans,
L'Amour en ces lieux vous appelle.

Entrée d'Amans de differentes Nations,

LE CHANTEUR.

Prêts d'être poſſeſſeur
De l'objet que votre cœur aime:
D'un eſpoir ſi flateur
Goûtez bien lentement la volupté ſuprême.
Souvent l'attente du bonheur
Eſt au-deſſus du bonheur même.

Entrée de la Haine, déguiſée ſous l'habit de l'Hymen.

LE CHANTEUR.

Arrêtez-vous! Troupe abuſée.



Fuyez, fuyez le joug qu'on veut vous impofer.
Sous les traits de l'Hymen, la Haine déguifée,
Ne prétend vous unir que pour vous divifer.

(Ici la Haine fe démafque.)

LE CHANTEUR.

La Haine eft démafquée, & fa noire préfence,
Vient d'empoifonner l'air qu'on refpire en ces lieux.
Déja fa fatale puiffance
Me tranfporte moi-même & me rend furieux.

[La Haine divife les Amans.]

LE CHANTEUR.

Loin les foupirs, les fadeurs & les larmes,
Haïffons-nous, haïffons-nous,
Haïffons-nous, rien n'eft plus doux.
Fuyons l'Amour, & pour braver fes charmes.
Pour voir tous nos travers, arrachons fon Bandeau.
La Haine contre lui vient nous offrir des armes,
Des mains de la Raifon elle tient fon flambeau.
Loin les foupirs, les fadeurs & les larmes,
Haïffons-nous, haïffons-nous,
Haïffons-nous, rien n'eft plus doux.

Fin du Divertiffement.

L'APOLOGIE DU SIÈCLE,

OU

MOMUS CORRIGÉ:

COMÉDIE

De Monsieur DE BOISSY.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée de plusieurs Scénes nouvelles du même Auteur, qui ont été jouées par les Comédiens Italiens, le 17 Septembre 1737.



A PARIS,

Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

ACTEURS.

MOMUS.

UNE ACTRICE.

PHILINTE.

L'INDIFFERENT;

LE GÉNIE DU SIECLE.

TERPSICORE.

La Scène est au Théâtre de la Comédie Italienne.



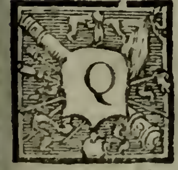
L'APOLOGIE DU SIECLE, *OU* MOMUS CORRIGÉ.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MOMUS, UNE ACTRICE.

L'ACTRICE.



UOI! Momus, le ſoutien de notre Comédie
Porte, au lieu de Marotte, un Bouquet à la main ?
Son chef n'eſt plus orné du bonnet Calotin ?

MOMUS.

Ce changement vous notifie,
Qu'à fronder désormais je ne ſuis plus enclin.

L'ACTRICE.

Mais quel eſt donc votre deſſein ?

MOMUS.

De faire ici l'Apologie....

L'ACTRICE.

De qui ?

MOMUS.

De tout le genre humain.

L'ACTRICE.

Oh ! Ce ſera, je le parie,
La Critique du Siécle avec art traveſtie
Sous les traits adoucis d'un éloge malin.

MOMUS.

Non, j'abjure la raillerie,
Et je prétens louer de bonne foi.

L'ACTRICE.

Allons, Seigneur, vous vous moquez de moi;
On ſçait que vous aimez à rire,
Et l'encens de Momus eſt un trait de Satire.

MOMUS.

Depuis, qu'en bien, tout le Monde eſt changé,
Sçachez que je ſuis corrigé.
De la douceur que je reſpire,
Ces fleurs ſont un garant qu'on ne peut contredire,
La Critique n'eſt plus de ſaiſon;
Et le Siécle vit de façon,
Qu'il ne convient plus d'en médire.
Il fait voir tant d'eſprit, de candeur, de raiſon,
Qu'en dépit qu'on en ait, il faut bien qu'on l'admire.

Plein de ſageſſe, exempt d'abus ;
Des ridicules, d'injuſtices,
Il m'oblige à changer d'humeur & d'attributs.
A l'avenir je ne dois plus
Faire la ſatire des Vices,
Que par l'éloge des Vertus.

L'ACTRICE.

Je me rends à ce trait, vous n'êtes plus cauſtique.

MOMUS.

Les bonnes mœurs du tems m'ont rendu pacifique.
Je vois tout par le beau côté ;
Et, de tous les Auteurs, je veux être imité.

L'ACTRICE.

Mais jamais au Panégirique,
Ces lieux ne furent conſacrés ;
Et, de tout tems, ſur la Critique,
Nos revenus ſont aſſurés :
Sans elle, ſerviteur au Théâtre Italique.

MOMUS.

Elle ne fait que l'avilir,
Et ce n'eſt qu'en louant qu'on le peut annoblir.

L'ACTRICE.

Seigneur, tel eſt notre malheur extrême.
Nous ne pouvons, au tems préſent,
Attirer à nos jeux Paris qu'en l'amuſant,
Ni l'amuſer qu'aux dépens de lui-même.

MOMUS.

Madame, c'étoit bon jadis
Que le Public rioit ſans entendre fineſſe ;
Mais aujourd'hui qu'il eſt des plus polis,
Et que le moindre trait alarme ſes eſprits
Et choque ſa délicateſſe ;

Que les portraits par lui ne sont saisis,
Que pour les commenter contre l'Auteur sans cesse;
Et qu'il les blâme, après les avoir applaudis,
La Critique est funeste, & je vous l'interdis.

L'ACTRICE.

C'est vouloir nous ôter notre ressource unique:
De tout Poëte dragmatique,
Songez qu'elle est, Seigneur, le véritable lot.
Il la professe en sage, & non pas en cinique;
S'il fronde la sotise, il épargne le sot:
Ménageant, avec art, son pinceau satirique,
Il peint le Siécle entier des plus fortes couleurs.
Sans désigner personne & sans noircir les mœurs,
Il fait par ses écrits la censure publique
Sous des noms empruntés & des traits generaux;
Et comme en un miroir, dans ce tableau critique,
Sans en être offensé, chacun voit ses défauts.

MOMUS.

Ses applications sont toujours dangereuses,
Et font naître souvent des disputes fâcheuses;
Ecrivons pour la paix, non contre le repos.
Pour plaire sagement, & sans qu'on nous redoute,
Je veux, dans ce jour, essayer
De tracer au Théâtre une nouvelle route,
Et d'y louer sans ennuyer.

L'ACTRICE.

Carriere difficile, & délicat métier!

MOMUS.

J'espere la remplir.

L'ACTRICE.

Permettez que j'en doute.

MOMUS.

Allez, j'aurai toujours l'honneur de la frayer.

L'ACTRICE *en s'en allant.*

Par la louange vouloir plaire !
Le ſeul projet a lieu de m'effrayer ;
Nous ſommes ruinés, ſi Momus eſt ſincere.

SCENE II.

MOMUS, PHILINTE.

PHILINTE.

SEigneur, je viens pour vous prier
De me venger.

MOMUS.

De qui ?

PHILINTE.

De l'Univers entier.
Contre lui, répandez un torrent d'Epigrammes :
Tirez à bout portant. Morbleu, point de quartier ;
Déchirez à l'envi les hommes & les femmes.

MOMUS.

Que vous a fait le Siécle ? & par quelles raiſons
Excite-t-il chez vous une pareille rage ?

PHILINTE.

Parce qu'il eſt méchant de toutes les façons.

MOMUS.

Parlez plus poliment du Siécle où nous vivons.

PHILINTE.

Quoi ! Vous voulez que je ménage

Un Siécle si fripon ?

MOMUS.

Corrigez ce langage,
Le terme de fripon n'est plus du bel usage.
Il révolte l'oreille en ce tems épuré
Où chaque mot qu'on dit doit être mesuré.
La politesse veut....

PHILINTE.

Ah ! Ventrebleu, j'enrage ;
Je ne trouve, en amour, que des cœurs scélérats ;
En amitié, que des ingrats.
On me gruge au Palais, au jeu, l'on me friponne,
Et l'on me vole à la maison.
Chez le Traiteur on m'empoisonne,
Et vous ne voulez pas, contre toute raison,
Que je traite aujourd'hui le Siécle de Fripon ?

MOMUS.

Grossierement pourquoi le dire,
Quand, par des correctifs, vous pouvez l'adoucir ?

PHILINTE.

Oh ! Commencez donc par m'instruire ;
Qu'est-ce qu'un correctif ? Vous me ferez plaisir
De m'expliquer le sens de ce mot qui m'arrête.

MOMUS.

C'est l'art, à le bien définir,
De faire tout passer par le tour qu'on lui prête ;
Et de choisir toujours le nom le plus honnête.

PHILINTE.

Pour m'enseigner cet art où vous semblez primer,
Apprenez-moi d'abord comment je dois nommer
Une Friponne, une Coquette,
Dont la bouche me jure un amour sans égal,

Et qui, l'instant d'après, me trahit en cachette,
Et favorise mon rival ?
MOMUS.
Mais on la nomme une femme ordinaire ;
Qui suit le train du monde, & qui, faite pour plaire,
A l'esprit de jouir des droits de sa beauté.
PHILINTE.
C'est donner un beau masque à l'infidélité.
Et l'ami déloyal qui m'enleve la Belle,
Et qui m'emprunte mon argent
Pour triompher de l'infidelle,
Comment l'appelle-t-on en ce siécle charmant ?
MOMUS.
Un ami foible, & que l'amour emporte :
On doit avoir pitié d'un homme de la sorte.
PHILINTE.
Momus est bien compatissant.
Et de quelle façon est ce qu'il qualifie
Un Procureur avide, & qui sans modestie
De toutes mains reçoit double valeur,
Et qui me vend à ma Partie ?
MOMUS.
Mais je l'appelle un Procureur.
PHILINTE.
Un Chevalier de l'industrie,
Qui de filer la carte ose professer l'art ?
MOMUS.
Un habile Joueur qui fixe le hazard.
PHILINTE.
Un valet qui me vole avec effronterie,
Et qui vend mes habits sans ma permission ?

MOMUS.

Un pauvre diable qui s'oublie ;
Entraîné par l'occaſion.

PHILINTE.

Un pareil diſcours m'édifie ;
On ne peut pas ſur ſa friponnerie ,
Excuſer un coquin en termes plus civils.
Et celui qui parvient , des emplois les plus vils ,
A des poſtes d'honneur qu'il arrache au mérite
Par une voye oblique & des détours ſubtils ?

MOMUS.

Le modéle parfait de la bonne conduite ,
Qui , devenu ſon propre créateur ,
Du fond de ſon néant a tiré ſa grandeur.

PHILINTE.

Peſte ! Quel éloge ſublime !
Et celui qui voilant le noir deſſein qu'il a ;
Répand malignement un libelle anonime ,
Contre ſon concurrent qu'il ſupplante par-là ?

MOMUS.

Un politique adroit , qui croit tout légitime
Pour arriver au but où tendent ſes deſirs.

PHILINTE.

Pour finir , en un mot : Comment eſt-ce qu'on nomme
L'animal vicieux , eſclave des plaiſirs ,
Qui manque à tous ſes devoirs ?

MOMUS.

L'Homme.

Le plus puiſſant de tous , & des autres le Roi ,
Formé pour impoſer , non pour ſubir la loi.

PHILINTE.

En ce ſiécle pervers , voilà comme l'on donne

De favorables noms aux vices triomphans;
Par ces beaux correctifs & ces tours éloquens;
Tout crime est excusé, toute action est bonne,
Et l'on ne trouve plus de mal honnêtes gens.
Moi qui ne puis souffrir ce jargon qui m'irrite,
Je parle à découvert contre les mœurs du tems,
Et je donne a chacun le vrai nom qu'il mérite.
J'appelle une Maîtresse, au maintien hypocrite,
Qui me trompe, sous main, en feignant de m'aimer;
Une coquette insigne, & qu'on doit enfermer:
Et mon ami qui l'a séduite,
Un perfide, un ingrat digne d'être noyé.
Un valet qui me vole, un scélérat à pendre;
Un Procureur qui prend sans jamais rendre,
Un fripon privilégié.
Un Chevalier qui fait commerce de jouer,
Pour escroquer & filouter l'espece,
Est un Gentilhomme à clouer
Sans quartier, sur la table où brille son adresse.
Un homme qui parvient à des emplois brillans
Par la bassesse & le pillage,
Un piéplat qui devroit conduire l'équipage
Dont il occupe le dedans.
Celui de qui la noire calomnie
Va semer contre nous des écrits clandestins;
Et nous couvre d'ignominie,
Le plus affreux de tous les assassins
Qui nous ravit l'honneur bien plus cher que la vie.
Le Roi des animaux est le pire de tous,
Et ce siécle, celui des travers les plus fous.
Momus enfin, Momus qui justifie
Ce que notre âge a de plus odieux,

Eſt le dernier de tous les Dieux ;
Et, par ſa lâche flaterie,
Cent fois plus bas, plus méchant à mes yeux
Que les mortels qu'il juſtifie.
Adieu. Ton ſeul aſpect me chaſſe de ces lieux;
Vil apologiſte du vice :
Va, qui prend ſa défenſe, en devient le complice.

MOMUS *l'arrêtant.*

Arrêtez-vous. Je ne ſouffrirai pas
Que vous partiez avec l'idée injurieuſe
Qu'a du ſiécle & de moi votre ame furieuſe.

PHILINTE.

Crois-tu donc me convaincre en retenant mes pas?

MOMUS.

Entre notre âge & vous je veux me rendre arbitre,
Et devenir en vertu de ce titre,
De tous vos différends le pacificateur.

PHILINTE.

Moi! je récuſe un tel médiateur.

MOMUS.

J'ai des moyens ſi bons à vous déduire,
Que vous allez me croire, & dompter ce tranſport.

PHILINTE.

Mais lorſque j'ai raiſon, comment peux-tu détruire...

MOMUS.

Oui, vous avez raiſon; mais nous n'avons pas tort.

PHILINTE.

Ventrebleu! Ce diſcours eſt digne qu'on l'admire.

MOMUS.

Vous allez en tomber d'accord.
Prêtez-moi ſeulement une oreille docile.

PHILINTE.

Pour la rareté du fait, soit;
J'écoute & je suspens ma bile.
S'il se tire de là, je le tiens pour adroit.

MOMUS.

Votre plainte, Monsieur, est d'abord légitime:
Des mauvais procedés dont on est la victime,
Les exemples sont familiers;
Mais du siécle, après tout, ils ne sont pas le crime,
C'est celui des particuliers.
De quelques faux amis qu'on se trouve la duppe;
De la fureur qui nous occupe,
Tout l'Univers devient l'objet;
Nous nous prenons à lui du bien que l'on nous ôte,
Et nous ne songeons pas que c'est souvent la faute
Du mauvais choix que notre cœur a fait.

PHILINTE.

Ce raisonnement-là me frappe,
Je puis bien être dans le cas.

MOMUS.

Par ce discours qui vous échape,
De votre erreur vous convenez tout bas;
Le siécle, à cet égard, n'est donc plus si blâmable?
Dans l'aveugle transport qui vous l'a peint coupable;
Vous le voyiez en laid, & dans son vilain jour:
Par un esprit plus doux, & d'un œil équitable,
Voyez-le en beau, Monsieur, à votre tour.
La Justice jamais fut-elle mieux rendue?
Et l'Univers mieux policé?
La vérité fut-elle mieux connue?
Plus loin, dans la Nature, a-t-on jamais percé?
Jamais la Nation fut-elle plus polie?

Le Commerce plus sûr, & la Société
Plus charmante & plus accomplie?
La Grace au Sçavoir s'y marie,
l'Agrément à l'Utilité.
La Bien séance à la Commodité.
A l'Enjoûment la Noblesse est unie,
Et l'Elégance à la Solidité.
C'est le Siécle du Goût, titre bien mérité!
Et, s'il a ses défauts comme les autres âges,
Convenez avec moi qu'ils sont bien compensés;
Et que par tous ses avantages,
Il enchérit en bien sur les siécles passés.

PHILINTE.

Ce portrait, quoique favorable,
Est conforme à la vérité.
J'ai trop crû la fureur dont j'étois agité;
J'ouvre les yeux, je sens qu'il est plus raisonnable
De voir tout, ici-bas, par le plus beau côté.

MOMUS.

D'un si sage retour que je suis enchanté!
Notre Age n'a pas tort, j'ai sçû vous en convaincre;
Consentez donc que Momus, aujourd'hui,
Vous réconcilie avec lui.

PHILINTE.

Je le veux de bon cœur. On est sûr de me vaincre
Dès qu'on me montre la raison.

MOMUS.

Vous avez l'esprit droit, vous avez le cœur bon.
Allez, joignez, plein d'une ardeur nouvelle,
Au fonds de probité qui vous est naturelle,
Trois couches de vernis de ce siécle poli,
Et vous serez, Monsieur, un mortel accompli.

PHILINTE.

Je cours mettre à profit le conſeil qu'on me donne,
Mettre d'accord en ma perſonne
L'homme du ſiécle avec l'homme d'honneur ;
Sans nuire à la franchiſe, orner l'extérieur ;
Joindre par un noble aliage
Aux vertus du vieux tems, les vertus de notre âge ;
La dépouillant de ſon auſtérité,
Rendre agréable la ſageſſe,
Et faire aimer la probité
Sous les traits de la politeſſe.

SCENE III.

MOMUS, L'INDIFFERENT.

L'INDIFFERENT.

JE viens d'entendre vos diſcours,
Seigneur Momus, qu'ils m'ont fait rire !
Vous ſerez le même toujours
En éloge comme en ſatyre.

MOMUS.

Comment donc ? Que voulez-vous dire ?

L'INDIFFERENT.

Que votre eſprit, par de ſubtils détours,
Sçait adroitement ſe conduire !
Mais tout le monde, cher Momus,
De ce Proſélite crédule
Ne ſuivra pas le ſot abus ;
En entrant, en ſortant, je l'ai vû ridicule.

MOMUS.

De quel abus le taxez-vous ?
Il reconnoît son injustice.

L'INDIFFERENT.

Premiérement, je blâme le courroux
Qu'il a fait éclater si fort contre le vice.

MOMUS.

Il en est revenu.

L'INDIFFERENT.

Par un autre caprice
Qui doit le mettre au rang des fous.

MOMUS.

Comment ?

L'INDIFFERENT.

D'une autre erreur sur le champ adoptée
Vous avez rempli son esprit ;
Cette victoire remportée
Doit établir votre crédit.

MOMUS.

Quoi ! Vous riez d'un galant homme
Qui connoît ses défauts, & veut s'en corriger ?

L'INDIFFERENT.

Oui, c'est ainsi que votre orgueil le nomme ;
Mais ce n'est pas ainsi que l'on en doit juger.

MOMUS.

Et quelle idée est donc la vôtre ?
Il blâmoit tout le monde, & j'ai sçu lui prouver
Qu'il est beaucoup de gens que l'on doit approuver.
Vers lequel penchez-vous ?

L'INDIFFERENT.

Ni vers l'un, ni vers l'autre.

MOMUS.

MOMUS.

Oh, oh!

L'INDIFFERENT,

L'indifférence eſt le meilleur parti.
Irai-je me fâcher contre un plat perſonnage,
Et lui donner un démenti
Sur toutes les vertus qu'il croit ſon appanage?
Si le Sort à quelqu'un enfin a départi
De rares qualités un brillant aſſemblage,
Irai-je en l'admirant me croire anéanti,
Et le louer d'un bien qui n'eſt pas ſon ouvrage?
Car, Seigneur, en naiſſant chacun porte ſon lot.
Foibles jouets de la nature,
Chacun vient riſquer l'avanture
D'être bien ou mal fait, ſpirituel ou ſot,
Et nous ne nous formons l'eſprit ni la figure.

MOMUS.

Mais l'éducation dompte le naturel,
Et fait ſouvent en nous un changement extrême.

L'INDIFFERENT.

Ce changement eſt ſuperficiel:
Puiſqu'il faut, juſqu'au bout, vous prouver mon ſyſtême,
Elle avance fort peu par tous ſes vains efforts;
Elle a beau plâtrer les dehors,
Notre fonds eſt toujours le même.

MOMUS.

Mais je ſoutiens que ſon ſecours,
Qu'a tort vous peignez inutile,
Fait des merveilles tous les jours.

L'INDIFFERENT.

Oui, ſur un naturel fertile;

Vraiment je n'en doutai jamais,
Puiſqu'il ſort de ſes mains heureuſes,
Auſſi brillant, auſſi poli,
Que de la main d'un Artiſte accompli,
Sortent des Pierres précieuſes.
Oui, je conviens qu'il faut des ſoins au naturel,
Au bon, car au mauvais, ce ſont peines perdues.

MOMUS.

Convenez donc qu'auſſi les louanges ſont dûes
A ceux qui l'ont reçu du Ciel.

L'INDIFFERENT.

C'eſt juſtement ce que je nie.
J'en reviens à mon premier point.
Que l'on poſſede un mince, ou bien un grand génie.
Je ne mépriſe pas, mais je n'admire point.
Un malheureux, à qui la Nature cruelle
A même refuſé ſa plus ſimple faveur,
En eſt aſſez puni par la douleur mortelle,
Que lui cauſe en ſecret cet excès de rigueur
Qui l'avilit à ſes yeux-même,
Sans que j'aille ajoûter encore à ſon malheur,
En l'accablant du poids de mon mépris extrême,
Et le perçant d'un ris moqueur:
Un triomphe ſi bas, & qu'on obtient ſans peine,
Déshonore l'eſprit, & fait outrage au cœur;
Alors, plus la victoire eſt pleine,
Plus ſon éclat honteux dégrade le vainqueur.
Quant à celui ſur qui le ſort propice
A libéralement verſé
Tous les dons ſéducteurs qu'accorde ſon caprice,
N'en eſt-il pas aſſez récompenſé
Par ces mêmes préſens de ſon étoile heureuſe,

Et la comparaison flateuse
Qu'il fait de son mérite avec celui d'autrui ?
Il sent trop bien ce mérite suprême,
Et nous devons nous reposer sur lui
Du soin de s'applaudir lui-même.

MOMUS.

Souffrez que je vous dise ici ...

L'INDIFFERENT.

Adieu. Vous me feriez un discours inutile;
Dans mon opinion je suis toujours tranquille.
Admirer, est d'un sot; fronder, d'un étourdi
Rester neutre, d'un homme sage;
Et je m'en tiens à ce dernier parti,
Sans vous en dire davantage.

SCENE IV.

MOMUS, LE GENIE DU SIECLE.

LE GENIE.

Seigneur, je viens vous éclairer,
Et vous servir de conducteur moi-même
Dans la carriere où je vous vois entrer.
Comme le monde a changé de systême,
Et qu'étant mal instruit, vous pourriez exalter
Ce qui n'est plus digne de l'être,
Ou taire ce qu'il faut vanter,
Il est bon en ce jour de vous faire connoître
L'esprit qui le gouverne, & qu'on doit consulter.

MOMUS.

C'eſt m'obliger très-fort ; mais daignez, je vous prie,
M'apprendre votre nom avec vos qualités ?

LE GENIE.

Du Siécle, en moi, vous voyez le génie :
Rempliſſant l'univers de nouvelles clartés,
J'ai des vieux préjugés vaincu la tyrannie ;
De nos ayeux bornés corrigé les abus ;
D'une conſtance ridicule
Affranchi les Amours qui ne ſoupirent plus :
Dégagé l'amitié des devoirs ſuperflus ;
La probité, du poids d'un vain ſcrupule,
Et j'ai créé d'autres vertus.

MOMUS.

Cette réforme eſt des plus belles ;
On fait tout ce qu'on veut quand on a de l'eſprit.
Mais les vieilles Vertus n'ont donc plus de crédit ?

LE GENIE.

Non. J'ai ſur leur ruine établi les nouvelles.
Ces controlieuſes éternelles
Etoient dures à vivre, & d'un ſot entretien.

NOMUS.

De m'avertir vous faites bien ;
Car j'aurois, dans mon ignorance,
Loué bêtement la Conſtance,
La Candeur, la Fidélité,
La Modeſtie & la Franchiſe,
La Bonne-Foi, l'Intégrité.

LE GENIE.

Vous auriez fait une inſigne mépriſe.
Apprenez qu'aujourd'hui la Candeur eſt ſottiſe ;
La Conſtance fadeur, ou défaut d'agrémens ;

La Modeſtie un vice des plus grands ;
Qui par la crainte qu'elle excite,
Oſte la grace, étouffe les talens,
Et fait ſouvent un ſot d'un homme de mérite ;
La Bonne-Foi produit les plus petits eſprits,
Qui n'oſant s'écarter de la marche commune ;
Ne font jamais un pas vers la Fortune ;
L'Intégrité, des gens durs, impolis,
Sur qui ne peuvent rien les parens, les amis ;
Et qui refuſent tout aux Dames ;
La Franchiſe, des étourdis ;
Et la Fidélité fait les plus ſottes femmes.

MOMUS.

J'ouvre les yeux & ſuis de votre avis.
Ces vertus-là ne ſont pas de commerce.

LE GENIE.

Voilà pourquoi je les proſcris,
Et ne veut plus qu'on les exerce.
Je leur ſubſtitue, en ce jour,
L'Inconſtance, qui de l'amour
Fait un amuſement au lieu d'un eſclavage,
Et rend illuſtre une aimable volage.
La juſte Défiance, au cœur toujours couvert ;
Qui ſçait ſe déguiſer ſous un maintien ouvert,
Et qui déſigne un homme ſage.
La Bonne Opinion, ferme dans tous ſes pas,
Qui porte & met en jour le mérite qu'elle aide ;
Qui fait briller l'eſprit que l'on poſſede,
Et paroître ſouvent celui que l'on n'a pas.
La douce Politeſſe & l'exacte Décence
Que ſuivent les égards ſi reſpectés en France
Qui parent les dehors ſans gêner les deſirs,

Et leur servant de voile, augmentent les plaisirs.
La Coquetterie attrayante,
Au souris fin, au regard séducteur,
Pour mieux plaire toujours décente;
Se couvrant à demi d'un vernis de pudeur,
Animant la beauté qu'elle rend plus piquante,
Qui répand ses attraits jusques sur la laideur,
Et forme, en épuisant son pouvoir enchanteur,
La femme du grand monde, ou la femme charmante.
La fine Politique, & le Manége adroit,
Epoux clandestin de l'Intrigue,
Ami des souterrains, & pere de la Brigue,
Qui cache d'un rideau que personne ne voit,
L'art de tout applanir, & l'utile science
D'aller à la Fortune avec rapidité,
Et d'une main que conduit la prudence,
D'arracher ses faveurs avec impunité;
C'est ce Manége enfin qui compose l'essence
Du Génie élevé, de l'esprit transcendant,
Qui franchit la barriere, & qui vole au plus grand.

MOMUS.

Oh, voilà pour le coup les vertus à la mode.
La morale en est douce, & l'usage commode.

LE GENIE.

C'est l'agrément joint à l'utilité,
Qui fait les vertus véritables;
Les miennes, douces & traitables,
Ont cette double qualité;
Et, faites pour l'humanité,
Sont utiles autant qu'aimables.

MOMUS.

Elles auront nombre de partisans.

LE GENIE.

Pour mieux prouver mon avantage
Sur la ſageſſe du vieux tems,
Examinons ſon plus parfait Ouvrage.
Quels ſont ces ſages renommés,
Ces mortels ſi parfaits que ces mains ont formés?
Des hommes ſinguliers, des eſprits indociles,
Des miſantropes noirs, des cenſeurs difficiles,
Qui trouvent tout mauvais, & ne ſont bons à rien;
Des vains déclamateurs, en maximes fertiles,
Parés du nom de gens de bien,
Et Citoyens très-inutiles;
S'ils ſont dans l'indigence, ils le méritent bien.
Quels ſont préſentement ceux que je favoriſe,
Et que j'ai pris ſoin de polir?
Des hommes accomplis que tout le monde priſe;
Qui joignent l'art de plaire à l'art de s'agrandir,
Propres à tout, alliant les contraires,
Amuſans dans un cercle, utiles à l'Etat,
Papillons en amour, Aigles dans les affaires;
Polis dans le commerce, & vaillans au combat;
Comblés de gloire, ils ſont dignes de leur éclat.

MOMUS.

A ces derniers que je préfere,
Je donne, en ces inſtans, le prix ſans balancer:
Ils ſont riches, brillans, le ſort leur eſt proſpere.
Ce ſont-là les Héros que je dois encenſer;
Et c'eſt à vous que je veux plaire.
Sur la vertu, quoique je la révere,
Je me tairai, de peur de m'oublier.

LE GENIE.

A ſes dépens Momus peut s'égayer.

Gotique comme elle est, chacun vous l'abandonne;

MOMUS.

Mais mon métier est d'approuver.

LE GENIE.

Attaquez-la, Seigneur, vous n'offensez personne.

MOMUS.

J'offense tout le monde, & je vais le prouver.

LE GENIE.

Oh! Cette saillie est fort bonne!
On vous défend d'être malin,
Vous déguisez la pente où vous êtes enclin,
Et vous sauvez par l'ironie;
J'applaudis de bon cœur à ce trait de génie,
Et vous prenez le bon chemin.

MOMUS.

Moi! Je ne raille point, quoique vous puissiez dire;
Penser ainsi de moi, c'est vouloir me détruire,
Car qu'est-ce qu'un railleur? Un esprit sans égard,
Qui ne respecte rien, qu'on fuit de toute part;
Haï de la moitié du monde qu'il déchire,
Et craint ou méprisé de l'autre qu'il fait rire.

LE GENIE.

Vous peignez un caustique, & non un fin railleur;
Songez que le plus sage est quelquefois rieur.
Avec raison, Paris s'offense
Qu'on fronde ouvertement & par profession;
Mais il est très permis en France
De railler joliment & par occasion.
Vous pouvez, en faisant la juste apologie
Du goût du siécle & de ses mœurs,
Vous pouvez en passant contre tous ses frondeurs,
Exercer votre raillerie:

Décochez-leur vos traits, mais d'une main polie.

MOMUS.

La mienne eſt mal adroite, & pourroit les meurtrir:
Pour louer, volontiers, je ſuis prêt d'obéir,
Car j'en ai fait un ſerment autentique
Pour mon repos & pour mon bien;
Et duſſai je y échouer dans le Panégirique,
J'aime mieux louer mal, que de médire bien.

LE GENIE.

Je ne puis m'empêcher d'en rire,
Et je trouve le trait auſſi neuf que charmant;
Momus qui me prie inſtamment
De le diſpenſer de médire!
Adieu. Je vais, Seigneur, publier hautement,
Que Momus a quitté, dépoſant ſont tonnerre,
L'uniforme du régiment:
Qu'à l'avenir, toute la terre
Peut être ridicule, & folle impunément,
Et qu'il fait en ces lieux trafic de compliment:
Que ſans contribuer à l'intrigue comique,
Et ſans ſervir au dénoûment,
Tout Perſonnage épiſodique,
Peut à ſes yeux paroître hardiment,
Beauté, Laidron, Roturiere, Marquiſe;
Vieille, Tendron piquant,
Honnête homme, Fripon, Ignorant & Sçavant,
Les vertus, les défauts, l'eſprit & la ſottiſe:
Que vous louez, enfin, tous indifféremment,
Et qu'au premier venu, d'une main libérale,
Vous prodiguez l'encens dans cette Salle,
Sans ſçavoir pourquoi, ni comment.

MOMUS.

Allez, vous me forcez de quitter l'ironie;
A mes yeux ne vous offrez plus:
Si de ce Siécle heureux vous êtiez le Génie;
Vous feriez plus de cas des solides vertus.

SCENE V.

MOMUS, CHRISANTE.

CHRISANTE.

Je donne le bon jour au Dieu de la Critique.
Je viens ici, je viens exprès
Pour un dessein qu'il faut que je lui communique.

MOMUS.

Sçachez que Momus desormais
Préside au seul Panégyrique.

CHRISANTE.

Ah! Je vous reconnois à ce trait ironique.
Vous voyez devant vous un homme singulier.
J'ai le goût excellent, mais très-particulier.
Ce qui plaît au Public a droit de me déplaire;
Je blâme constamment ce qu'il semble estimer,
Et j'estime au contraire
Ce qu'il affecte de blâmer.

MOMUS.

Pourquoi vous écarter du chemin ordinaire?
Et qui peut contre lui si fort vous animer?

CHRISANTE.

C'est la droite équité que jamais il n'écoute.

Conduit par son caprice il est extrême en tout ;
Et je viens vous prier de réformer son goût.

MOMUS.

Monsieur, sur le vôtre sans doute ?

CHRISANTE.

Ne pensez pas railler, tout n'en iroit que mieux
S'il suivoit aujourd'hui mon goût délicieux ;
La raison fixeroit son esprit trop volage,
Et lui feroit tenir une route plus sage.
On verroit moins d'abus : La prudence & la paix
Dans tous les lieux publics régneroit à jamais.
Nuls orages sur tout, nuls flots & nuls obstacles,
Ne troubleroient, Seigneur, les tranquilles Spectacles ;
On n'entendroit plus de Siflets :
L'humanité condamne un instrument si triste.
Je ne m'en suis servi jamais que contre Inés,
Contre Zaïre & contre Radamiste.

MOMUS.

Qui vous rend leur Antagoniste ?

CHRISANTE.

Belle demande ! Leur succès.
Le sentiment commun est toujours le mauvais,
Je vous l'ai déja dit, c'est pourquoi j'y resiste.
Par la même raison je me pique aujourd'hui
D'être le chevalier des Piéces malheureuses.
Mes poulmons éloquens & mes mains généreuses
Combattent pour leur cause en dépit de l'ennui ;
Et tout Auteur qui tombe en moi trouve un appui.

MOMUS.

Voilà des sentimens tout-à-fait charitables.
Mais entre nous, mon cher Monsieur,
N'auriez-vous point pitié de vos semblables ?

Et du Public qui cauſe votre aigreur,
N'auriez-vous pas vous-même éprouvé la rigueur ?

CHRISANTE.

Il m'a bruſqué, Seigneur, une fois en ma vie;
Mais à la charge il n'eſt plus revenu,
Car je m'en ſuis fort ſagement tenu
A ma premiere Tragédie.

MOMUS.

Je ne m'étonne plus de votre antipathie.

CHRISANTE.

J'ai l'avantage maintenant
De le contrarier ſans ceſſe,
Et de me déchaîner contre ſon jugement
Sans redouter ſa fureur vengereſſe.
C'eſt pour jouir de ce contentement
Que je vais à la Comédie.
Critique-t-il ? J'apologie.
Applaudit-il ? Je ſuis ardent
A faire la contre-partie.
Ce qui me flatte enfin, & qui doit le piquer;
Puiſqu'avec vous il faut que je m'épanche;
C'eſt qu'il n'a jamais pû qu'une fois m'attaquer,
Et qu'il me donne, lui, tous les jours ma revanche.

MOMUS.

Je ne puis m'empêcher de blâmer hautement
Une conduite ſi peu ſage.

CHRISANTE.

Vous avez beau dans ce moment
Prendre ſa Cauſe en main à mon déſavantage,
J'ai là dans mon cerveau le deſſein d'un Ouvrage
Qui vous fera bien-tôt changer de ſentiment.
Vous l'allez applaudir, je gage:

Son titre seul est un bon pronostic.

MOMUS.

Quel est donc ce dessein digne de mon suffrage?

CHRISANTE.

C'est la critique du Public;
Ses écarts démontrés par sa propre conduite,
Par son peu de lumiere ou son peu d'équité,
Et son infaillibilité
Totalement détruite
Car tous ses jugemens pleins de prévention,
D'erreur, de contradiction,
Par ses gestes & dits, qui n'ont ni fin ni suite.

MOMUS.

Le projet est nouveau! Mais voudriez-vous bien
Et me détailler & m'apprendre
Ce que dans le Public vous trouvez à reprendre;
Soit dans ses actions, soit dans son entretien?

CHRISANTE.

Mille travers, mille bévûes;
Son goût pour le clinquant dont il est le soutien;
Et pour la nouveauté qu'il porte jusqu'aux nuës,
Ou qu'il met au-dessous de rien;
Car jamais il ne garde un milieu raisonnable.
Chez lui tout est divin, ou tout est misérable.
Sa fureur pour la mode & pour tout charlatan;
Tous les usages fous dont il est Partisan;
Toutes ses politesses fades,
Ses visites, ses embrassades,
Et ses saluts du premier jour de l'an;
Du Carnaval ses Mascarades;
Du Mardi gras son transport calotin,
Et son air sot le lendemain.

Son exercice aux Thuilleries,
Ses caracols, ses lorgneries;
Aux Spectacles ses flots, ses vertiges fréquens,
Ses battemens de mains donnés à contre-tems;
Toutes ses moucheries,
Ses bâillemens, ses crachemens
Aux endroits les plus beaux, les plus intéressans;
Son ridicule étrange
De recevoir avidement
La plus insipide louange,
Qu'on lui retourne incessamment
Dans un Prologue ou dans un Compliment.
Sa rage opiniâtre
De crier presqu'à tout moment,
Place aux Dames! Place au Théâtre!
Parlez plus haut! L'habit noir, chapeau bas!
Paix! Monsieur l'Abbé, haut les bras!
Annoncez! Bis! La capriole!
Et pour tout dire enfin, l'insuppottable rôle
Qu'il fait, dès qu'au Parterre il se trouve pressé.
Ce qui révolte l'ame & fait hausser l'épaule
A tout homme de goût, à tout homme sensé.

MOMUS.

Vous peignez là la multitude
Mere du tumulte & du bruit,
Que n'arrête aucun frein, que l'exemple séduit,
Qu'entraîne la coûtume, ou l'aveugle habitude,
Et non le vrai Public, avec choix assemblé,
Tel qu'on le voit paroître
Aux Jeux d'un Théâtre réglé,
Quand il écoute en sage, & qu'il prononce en maître,
Ses arrêts qui le font si dignement connoître,

Et dont nul avant vous n'a jamais appellé.

CHRISANTE.

Vous nous représentez une belle chimere :
Le Public que nous connoissons
Tient justement un chemin tout contraire ;
Et pour en appeller, j'ai de bonnes raisons :
Quand dans sa fougue extrême
Il juge sans entendre & s'instruire du fonds,
Et qu'il se contredit à chaque instant lui-même
Par ses Ouis, & par ses Nons.
Je porte ici de quoi prouver la chose :
Tenez, lisez, sans attendre plus tard,
Vous verrez qu'il approuve & condamne au hazard
Et sans connoissance de Cause.
Seigneur, la liste que voilà
Fait voir en plein son injustice,
Sa légereté, son caprice,
Et son goût dépravé qui toujours l'emporta.

MOMUS.

Non, j'ai fait vœu de ne plus lire
Aucun Libelle ni Satire.

CHRISANTE.

Oh, parbleu, tout au moins, Momus m'écoutera.
(*Il lit.*)
Piéce que le Public a applaudie, & qu'il devoit sifler.
LA COME'DIE AUX QUATRE ETOILES.

MOMUS

A rire malgré moi sa colere m'excite.

CHRISANTE.

C'est ici que je vous atens.
Je vous défie en ces instans
De me justifier sa folle réussite.

MOMUS.

Le Ballet lui ſeul la mérite.

CHRISANTE.

Vous êtes ami de l'Auteur.

MOMUS.

Non, je le ſuis de la douceur;
Et le Public a dû ſon indulgence
A qui s'efforce uniquement
De le divertir noblement,
Et dans l'exacte bienſéance.

CHRISANTE.

L'exacte bienſéance? Ah! le trait eſt fort bon!
Oui, rien de plus décent que Finette & Marton,
Deux hommes traveſtis, qui pour ſervir leur flâme,
Se font dans la même maiſon
Femmes de Chambre de Madame,
Et qui ſemblent tous deux s'être donné le mot
Pour ce déguiſement falot!
Une telle conduite bleſſe
La vraiſemblance autant que la ſageſſe.
Quel fonds de Comédie! O Ciel! où ſommes-nous?
L'encens que vous donnez me fait rougir pour vous.
Vous nous vantez les mœurs (la choſe eſt ſans égale)
D'un ouvrage effronté, qui de ſens dépourvû,
Peint l'indécence tout à nû,
Et qui préciſément ouvre par le ſcandale.

MOMUS.

C'eſt pour finir par la vertu.

CHRISANTE.

Quel raiſonnement biſcornu!
Et quand ils vont tous deux habiller la Marquiſe,
Hem! Qu'eſt-ce que vous en penſez?

MOMUS.

MOMUS.

C'eſt la premiere fois.

CHRISANTE.

N'en eſt-ce pas pas aſſez
Pour qu'un eſprit bien né, morbleu, s'en ſcandaliſe ?

MOMUS.

Paſſons.

CHRISANTE.

J'ai donc raiſon, & vous le confeſſez.
(Il continue à lire.)

Actrice que le Public a bien reçue, & qu'il devoit proſcrire. PHEDRE.

MOMUS.

Tout doucement, Monſieur, reſpectez cette Actrice;
Sçachez que le Public l'approuve avec juſtice:
Ce qui lui manque eſt un défaut léger
Que ſix mois peuvent corriger;
Mais tous les dons heureux qu'au Théâtre elle étale;
Cette ame, ces éclats, & ces ſons ſéduiſans,
Sont des faveurs & des préſens
De la Nature libérale
Qu'on ne ſçauroit acquérir par le tems:
Fuyant le ton ſervile & le jeu monotone,
A ſon feu naturel ſon ame s'abandonne;
Dans ſon brillant eſſai qu'applaudit tout Paris;
Le ſuprême talent ſe dévelopé en elle;
Et prenant un eſſor dont les yeux ſont ſurpris;
Elle ne ſuit perſonne, & promet un modéle.

CHRISANTE.

J'écoute en frémiſſant cet éloge parfait.
Adieu, Seigneur; adieu, je quitte la partie:
Après un pareil trait

Le Public me révolte ; & qui le justifie
Ne peut être mon fait.
Je sçai qu'à nos dépens chargeant notre portrait,
Vous allez divertir le Peuple Poëtique ;
Tirer sur les passans fût toujours votre tic.
Mais apprenez, Monsieur le Dieu caustique ;
Que qui se moque du Public,
Se moque aussi de la Critique,
Et de Momus, & de toute sa clique.

SCENE VI.

MOMUS *seul.*

SOn ridicule est sans égal !
Tout singulier qu'il est dans sa folie,
C'est pourtant un Original
Qui dans Paris a plus d'une Copie,
Et souvent même il y donne le ton.
Quelle est la Dame qui s'avance ?
O Ciel ! C'est la Critique, évitons sa présence.
Apologiste par raison,
Momus ne doit plus avec elle
Avoir aucune liaison.

SCENE VII.

MOMUS, LA CRITIQUE.

LA CRITIQUE.

SEigneur, vous me fuyez ? La chose est très-nouvelle.

MOMUS.

Pardon, l'état que je viens d'embrasser
A l'honneur de vous voir, me force à renoncer.

LA CRITIQUE.

Un pareil compliment, Seigneur, est malhonnête,
Dans le tems que je viens vous donner une Fête;
D'en être le témoin tout vous fait un devoir.

MOMUS.

Je m'éloigne par modestie,
Et je l'applaudis sans la voir.

SCENE VIII.

LA CRITIQUE *seule.*

QUel accueil surprenant! A sa brusque sortie
Je ne comprens rien aujourd'hui.
Mais moquons-nous de son absence,
Et dans ces lieux qui sont de notre dépendance
Exécutons notre Ballet sans lui.

SCENE IX.

LA CRITIQUE, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Souffrez que je dresse.*

VOtre aspect aimable,
Critique agréable,
Votre aspect aimable
M'attire en ces lieux :
Daignez à mes vœux
Vous montrer favorable.
Votre aspect aimable
M'attire en ces lieux.

LA CRITIQUE *récite.*

Ayez la bonté de m'apprendre
Qui vous êtes premierement,
Beau Chanteur qui venez me rendre
Visite si gayment.

LE VAUDEVILLE.

Je suis, ma belle Reine,
Flon, flon, larira dondaine,
Un Dieu plaisant & gai gai
Larira dondé,
Soumis à votre Empire,
Ta la rari ta la ra rire,
Et dans la nouveauté couru
Lanturlu, lanturlu.

A la Cour, à la Ville
Je célebre Jean Gille ;
Et de Bachus & de l'Amour,
La nuit & le jour,
Je chante la, la, la, la, la,
Je chante la Folie.
J'amuſe, tour à tour,
La laide & la jolie,
L'Homme d'Eſprit & le Nigaut,
La mirtan plan lantirelarigaut.
Par mes tourelourirettes
Je mets en train les Fillettes,
Et je leur fais faire un ſaut
Deux ſauts.
Ma puiſſance eſt entiere
Tout le long de la Riviere ?
Et je mets tous dans mes airs fous
Sans deſſus deſſous,
Sans devant derriere :
Mon caprice eſt mon ſeul Roi
Et toute la terre eſt à moi.

LA CRITIQUE *récite.*

A ce langage, à ces refrains
Je reconnois le Vaudeville,
Qui fait les plaiſirs de la Ville,
Et l'ame de tous les feſtins.

LE VAUDEVILLE *chante.*

AIR, *tu croyois en aimant Colette.*

Oui, de Comus que je fais rire
Je ſuis le plus cher Favori.

LA CRITIQUE *chante.*

Je ne m'étonne plus, beau Sire,

Si vous êtes si bien nourri.
(*Elle récite.*)
Mais dans ces lieux quel sujet vous améne ?
LE VAUDEVILLE.
AIR, *Quel plaisir de voir Claudine.*
C'est mon penchant qui m'entraîne,
Madame, vers vos attraits,
Daignez annoblir ma veine,
Et me prêter tous vos traits.
AIR, *La Bonne avanture o gué des trois Cousines.*
Comme vous du monde entier
Je fais la censure,
Mon plaisir & mon métier
Sont toujours de publier,
La bonne avanture,
O gué,
La bonne avanture.
AIR, *Quand le péril est agréable.*
Je fais seul l'étude profonde
Des jeunes Robins d'à présent,
Et tout le sçavoir éminent
Des Abbés du grand monde.
AIR, *Le ciel bénisse la besogne.*
De ces Messieurs le plus souvent
L'esprit est un recueil vivant
De mes Chansons les plus badines.
LA CRITIQUE.
Pour ne pas dire libertines.
LE VAUDEVILLE.
Tout Couplet de ce genre est d'un sel enchanté ;
Dans un repas aimable.
Il est toujours le plus goûté.

LA CRITIQUE.

Mais du beau Sexe il n'eſt point écouté.

LE VAUDEVILLE *chante.*

Air, *On paſſe la nuit à Table.*

Que chanté d'un air aimable
Il faſſe rougir ſa fierté;
Voilà la Fable :
Mais qu'il en ſourie à table,
Que ſon goût en ſoit flaté;
Voilà la Vérité.

LA CRITIQUE.

Air, *Pour paſſer doucement la vie.*

Oh ! je vous trouve condamnable
En ce point là préciſément :
Vous rendez le vice agréable,
En lui prêtant votre enjoûment.

(*Elle récite.*)

Il faut pour plaire même au grand nombre de Femmes
Qui ne ſçauroient vous chanter ſans rougir,
Vous corriger & m'obéir.

LE VAUDEVILLE.

Me voir employé par les Dames
Fait mon plus grand plaiſir.

(*Il chante.*)

Air, *L'auſtere Philoſophie.*

Oui, ma gloire véritable,
Et mon triomphe certain
Eſt quand leur bouche adorable
Me chante, le verre en main :
A mes couplets tous leurs charmes
Semblent s'imprimer ſoudain;
L'Amour alors n'a point d'armes

Plus sûres que mon refrein.

LA CRITIQUE *récite.*

La Table fut toujours votre Champ de bataille ;
Et le Fils de Vénus votre Dieu favori.

LE VAUDEVILLE.

Pour l'honneur de ce Dieu, dont je suis fort chéri,
Il est vrai, toujours je travaille ;

(*Il récite.*)

Selon l'objet, selon l'occasion,
Je sçais adroitement changer d'air & de ton :
Je prens ce dernier pour mon guide ;
Car soit caprice, soit raison,
Dans le monde toujours, c'est le ton qui décide.
Si je veux, par exemple, enflammer un tendron,
Encore novice & timide,
Ma voix lui glisse, ainsi, doucement son poison.

(*Il chante.*)

AIR, *D'un Zéphir mutin.*

Voyez un Amant
D'amour tout ardent,
Dont votre air enchanteur
S'est rendu vainqueur,
Fixez vos beaux yeux
Sur les miens pleins de feux,
Dans un combat si doux
Engagez-vous :
Que ma flamme
Dans votre ame
Porte mes brûlans soupirs ;
De ma peine,
Belle Reine,
De tous mes desirs

Faites des plaisirs.
Voyez un Amant, &c.
(*Il récite.*)
Si je rencontre en mon chemin.
Une Beauté plus aguérrie,
Et dans le grand Monde nourrie:
Je prends alors un ton plus vif & plus badin;
Et sans perdre le tems en des discours frivoles,
Voici comment je change d'air soudain
Sans changer de paroles.
Il chante. AIR, *Laissons-nous charmer.*
Voyez un Amant
D'amour tout ardent,
Dont votre air enchanteur
S'est rendu vaiqueur;
Fixez vos beaux yeux
Sur les miens pleins de feux;
Dans un combat si doux
Engagez-vous:
Que ma flame
Dans votre ame
Porte mes brûlans soupirs;
De ma peine,
Belle Reine,
De tous mes desirs
Faites des plaisirs.
Voyez un Amant, &c.
LA CRITIQUE *récite.*
Vous êtes, je l'avoue, un dangereux Fripon,
Monsieur le Vaudeville:
Moi-même en cet instant, séduite par le ton,
J'ai peine à vous entendre avec un cœur tranquille.

LE VAUDEVILLE.

Ah! vous avez raiſon
D'être inſenſible à ma Chanſon.
(*Il chante.*)
Pour plaire à vos yeux je me tourne, tourne, tourne;
Je me tourne de tout côté.
L'Air que je tourne, & je retourne,
C'eſt pour vous que je l'ai chanté.
Vers votre Amant
Votre bel œil ſe tourne,
Tourne tendrement;
Qu'un doux baiſer!.. encore que j'y retourne.

LA CRITIQUE.

N'y retournez plus vraiment.

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Chantez petit Colin.*

Ce baiſer innocent,
Cette faveur légere,
Ce baiſer innocent
De votre cœur m'eſt-il garant?

LA CRITIQUE.

La Critique eſt ſincere,
Vous avez ſçu me plaire,
Puiſque je le dis;
Vos airs, quoique pris,
Charment mes eſprits.

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Premier Menuet.*

Quelle douceur
Dans mon cœur
Vient répandre un aveu ſi flateur!
Quelle douceur

Dans mon cœur
Répand mon bonheur!
De votre ſel piquant
Naît mon agrément;
Pour unir leurs traits
Nos eſprits ſont faits;
Comblez mes ſouhaits:
Je vous adore & je vous plais.
AIR, *Second Menuet.*
Votre amour, quand on lui plaît;
Se taît.
LA CRITIQUE.
Qui ſe taît communément,
Se rend.
Notre gloire eſt d'être unis:
Vous deviendrez plus ſage,
Ecoutant mes avis;
Et vos airs réjouiſſans,
Vos Chants,
Vont me rendre moins ſauvage.
Tous deux nous allons unir
L'Enjoûment aux leçons, la Sageſſe aux plaiſirs.
LE VAUDEVILLE.
AIR, *Troiſiéme Menuet.*
O Journée
Douce & fortunuée!
Que de biens à ces lieux
Promettent ces beaux nœuds!
Que d'Ouvrages
Hardis, piquans, mais ſages;
De Traits heureux,
De Badinages,

De Jeux,
D'airs fameux
Vont naître de nous deux!
O Journée, &c.

DIVERTISSEMENT.

Menuet.

Chantons du Citadin;
Chantons les mœurs faciles,
Chantons du Citadin
L'esprit agréable & badin;
Les femmes sont civiles,
Les maris sont tranquilles;
Les tendrons sçavans
Trompent à quinze ans
Leurs bonnes Mamans.

Air.

Dans ce Siécle tout est charmant,
Tout est poli, tout est galant,
Tout possede le don de plaire,
Et le plus sot paroît brillant;
Avec beaucoup d'esprit on ment.
On se trompe joliment,
Et la beauté la plus sévere
Ne l'est qu'un petit moment.

VAUDEVILLE.

REgardons en beau le monde,
Trop poli pour qu'on le fronde.
Approuvons également ;
Qu'on pardonne, ou qu'on ſe venge,
L'un eſt juſte, & l'autre eſt grand ;
Tout eſt digne de louange.

Qu'à ſa guiſe chacun aime,
Ne blâmons aucun ſyſtême,
On doit ſuivre ſon penchant.
C'eſt ſageſſe quand on change,
Vertu quand on eſt conſtant :
Tout eſt digne de louange.

FIN.

LES
BILLETS DOUX.
COMÉDIE.

ACTEURS.

CLARICE.

JULIE.

DAMON.

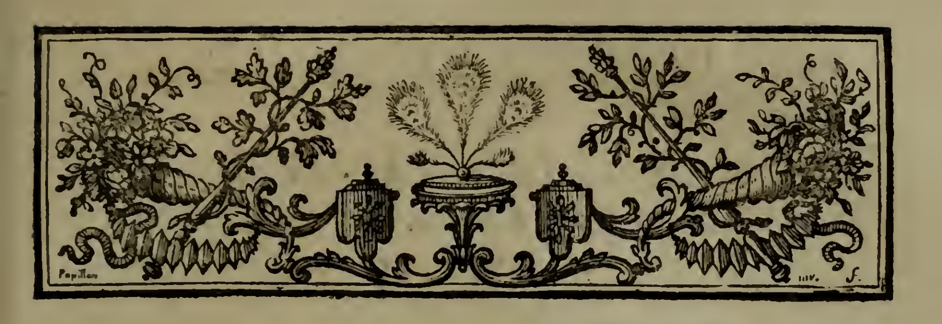
VALERE.

ARLEQUIN.

UN NOTAIRE.

MARTON.

La Scene est chez Clarice.



LES

BILLETS DOUX.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, VALERE, ARLEQUIN.

DAMON.

OUI, je brûle en ſecret.

VALERE.

Je ſoûpire de même.

ARLEQUIN.

Et c'eſt incognitò que j'aime.

VALERE.

Où loge la beauté qui t'a ſçu plaire?

DAMON.

Ici,

Et ta Belle ?

VALERE.

En ces lieux.

ARLEQUIN.

La mienne y loge auſſi.

DAMON.

Julie eſt l'objet qui m'enchante.

VALERE.

Je reſpire ! Mes vœux s'adreſſent à ſa Tante.

ARLEQUIN.

Oh ! Pour le coup, je ſuis hors de ſouci,
Car j'ai donné mon cœur à leur ſuivante.

DAMON.

Clarice allume en toi les feux les plus ardens ?
J'en reſſens une joye extrême,
Et je t'admire en même-tems ;
Car déja doüairiere, elle touche à trente ans;
A peine es-tu majeur, & maître de toi-même.

VALERE.

J'ai toujours eu du goût pour les mamans.
Mais toi, mon cher Damon, toi, formé par le tems,
Dis-moi, quel eſt donc ta folie
D'aller ſoûpirer pour Julie ?
Ce n'eſt encore qu'un enfant.

DAMON.

Pour les jeunes tendrons mon cœur a du penchant.

ARLEQUIN.

Et je les aime entre deux âges.
Voilà pourquoi, Marton a mes tendres homages.

DAMON.

Ton choix, Valere, ...

VALERE.

Eſt bon ſans contredit.
La ſolide beauté qu'accompagne l'eſprit,
De l'âge mûr eſt l'heureux appanage.

DAMON.

Non, non, ſon attrait qui ſéduit
Ne fut jamais un don du tems qui le détruit.
De la primeur il eſt le vrai partage.

ARLEQUIN.

Moi, je ſoûtiens que la beauté
Eſt entre la verdeur & la maturité.
Elle reſſemble à la pêche qui brille;
Son aimable ſaveur, & ſon charmant éclat
Sont renfermés dans ce point délicat
Qu'il faut ſaiſir dans une fille.

VALERE.

L'eſprit, Damon, l'eſprit a des attraits
Plus brillans & plus forts que ceux de la perſonne:
Eux ſeuls à la beauté mettent les derniers traits;
Et ces charmes vainqueurs, c'eſt l'âge qui les donne.
Conviens donc qu'en ce point mon goût eſt des meilleurs.
Jeune comme je ſuis, & ſans experience;
J'ai beſoin de choiſir une beauté qui penſe,
Et qui dirige mes ardeurs.
Mon ame d'un feu pur veut goûter les douceurs,
Et ſe polir par la tendreſſe.
L'amour qui nous inſtruit, & qui forme nos mœurs
Devient une vertu loin d'être une foibleſſe;
Et l'on doit tous les jours ſes plus grandes erreurs
Au mauvais choix d'une maîtreſſe.

DAMON.

Moi, qui ſuis ton aîné, je dis, pour bien choiſir,
Qu'il faut la prendre en ſa grande jeuneſſe:
Nous la formons alors ſelon notre deſir;
Et nous goûtons la volupté ſuprême
De voir, au moindre mot, ſon beau front ſe couvrir

D'une tendre rougeur qui ſert à l'embellir,
Et de voir ſes appas croître ſous nos yeux même;
Des vrais plaiſirs c'eſt le premier.
Il eſt plus doux d'être de ce qu'on aime,
Le Précepteur que l'Ecolier.

VALERE.

C'eſt juſtement ce que j'oſe nier.
Et je ſuis ſûr qu'en un commerce tendre
Le plaiſir le plus vif eſt le plaiſir d'apprendre.

ARLEQUIN.

Quand je devrois, Meſſieurs, paſſer pour importun,
Mon ſentiment eſt different du vôtre.
Il faut, quand on aime quelqu'un,
Il faut, pour le plaiſir commun,
Eſtre auſſi ſçavant l'un que l'autre.

DAMON.

Valere, finiſſons un vain raiſonnement;
Ce n'eſt que ſur l'eſprit qu'il a quelque puiſſance:
Mais le cœur brave l'éloquence,
Et ne ſe rend qu'au ſentiment.

VALERE.

Là-deſſus comme toi je penſe.
Ce qui cauſe à preſent mon plus grand embarras

Eſt de faire l'aveu de ma ſecrette flamme
A l'objet que j'adore & qui ne le ſçait pas.

DAMON.

Un pareil ſoin trouble mon ame,
Et je ſuis dans le même cas.

VALERE.

Un véritable amour eſt tremblant & timide;
Le reſpect l'accompagne, & la crainte le guide:
Rien ne lui coûte plus que de ſe déclarer.

DAMON.

Il eſt vrai, dans l'ardeur qui m'a ſçu pénétrer,
Je ſens que je n'ai pas la force de le dire;
Et comme je ne puis plus long-tems differer,
Je vais prendre aujourd'hui le parti de l'écrire.

(*à Arlequin.*)

Adieu, Valere. Et toi, viens prendre mon Billet.

(*Il ſort.*)

VALERE.

Imitons ſon exemple, & courons ſans remettre,
Pour expliquer mon feu diſcret,
Employer comme lui le ſecours d'une Lettre.

(*Valere ſuit Damon.*)

ARLEQUIN *en s'en allant.*

Je vais auſſi tracer un amoureux poulet.

SCENE II.

JULIE, MARTON.

MARTON.

VOus pouvez à preſent me parler ſans myſtere,
Car les voilà tous trois ſortis.
Vous ſçavez que Marton n'eſt rien moins que ſévere.

JULIE.

Je n'ai pas ſeize ans accomplis,
Et cependant mon ame..... Ah! Marton, j'en rougis,
Et je devrois plûtôt me taire.

MARTON.

Vous aimez?

JULIE.

Tu l'as dit.

MARTON.

Choſe extraordinaire!

JULIE.

Quelle honte à mon âge!

MARTON.

En verité, j'en ris.
Le ſcrupule nouveau ! La plaiſante penſée !
Sçachez, pour raſſûrer vos timides eſprits,
Qu'à quinze ans aujourd'hui l'on eſt plus avancée
Qu'à trente on ne l'étoit jadis.

JULIE.

Oüi, par ma propre experience,
Je ſens la verité de ce que tu me dis;
Car j'ai penſé dès mon enfance.
Je n'étois pas, Marton, plus haute que cela,
Que mon cœur palpitoit déja.

MARTON.

Prodige heureux de la nature!

JULIE.

Façonné par le monde, inſtruit par la lecture,
Qu'il a fait de progrès depuis cet âge-là !

MARTON.

Celui pour qui ce cœur palpite
Sans doute a beaucoup de mérite?

JULIE.

C'eſt un Cavalier accompli.

MARTON.

Eſt-il bien-fait?

Oh ! rien n'eſt plus joli.
De toutes les façons, il eſt formé pour plaire.
Son air eſt enjoüé ſans être trop hardi,
Et ſon eſprit brillant ſans paroître étourdi.

MARTON *à part.*

A ces traits-là je reconnois Valere.
(*à Julie.*)
Vous parlez-vous ?

JULIE.

Oüi, des yeux ſeulement.

MARTON.

Mais les vôtres déja s'expriment tendrement.

JULIE.

Depuis huit jours que je l'obſerve ;
Ah ! Les ſiens m'ont lancé des regards ſi flateurs,
Qu'il faut qu'il m'aime ſans reſerve,
Ou que ces mêmes yeux ſoient de grands impoſteurs !

MARTON *à part.*

Son petit cœur ſe développe ;
Déja chez lui comme l'amour galoppe !
(*à Julie.*)
De votre Amant je devine le nom.
Mais Arlequin revient.

JULIE.

Avec lui je te laiſſe,
Garde bien mon ſecret.
[*elle s'en va.*]

SCENE III.

ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

TIen, donne à ta maîtreſſe
Ce Billet doux de la part de Damon,
Et celui-ci de la mienne à Marton.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

ARLEQUIN.

Fort bien. La choſe preſſe.
Adieu. Je ſors pour faire un tour,
Puis je reviens prendre les deux réponſes.

MARTON.

Monſieur les trouvera prêtes à ſon retour.

ARLEQUIN.

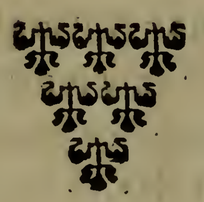
Songe à tenir le bien que tu m'annonces,
Et que mérite un amant fait au tour.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

MARTON *ſeule.*

C'Eſt un plaiſant faquin pour me faire ſa cour!
Damon aime Clarice. Oui, la lettre eſt pour elle,
Et j'ai ſçû penetrer qu'elle l'aime à ſon tour;
C'eſt vainement que ſa fierté le cele.
Tous nos Amans ſont aſſortis au mieux:
Mais elle paroît en ces lieux.



SCENE V.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

BElle Clarice, eh quoi, dans l'Eté de votre âge,
Vous, riche en bien autant qu'en agrément,
Voulez-vous donc languir dans l'ennui du Veuvage?
De mille cœurs, à tous moment,
Votre beauté vous attire l'hommage.

CLARICE.

Ma richeſſe plûtôt fait leur empreſſement.
J'ai juré de fuïr ſagement
Le ridicule joug d'un ſecond mariage.
Un ſeul pourroit, s'il m'aimoit tendrement,
Me faire rompre mon ſerment.
Quoiqu'il nous rende ici des viſites frequentes,
Je n'oſe me flatter de ſon attachement.
Sa figure eſt des plus charmantes:
Mais je ſçai réſiſter à cet attrait flatteur

Que m'offre envain ſon image importune.
Pour me réſoudre à faire ſa fortune,
Je voudrois m'aſſûrer qu'il feroit mon bonheur.

MARTON.

Ah! puiſqu'il eſt ainſi, grande, grande nouvelle!
Ce Cavalier de figure ſi belle,
Qui pourroit ſeul vous faire dans ce jour,
Rompre le ſerment d'être veuve,
Reſſent pour vous le plus parfait amour,
Et dans mes mains j'en ai la preuve.

CLARICE *à part.*

Marton a démêlé que Valere eſt l'objet
Du feu qui m'enflame en ſecret?
(*à Marton.*)
Quelle eſt donc cette preuve & que prétends-tu dire?

MARTON.

Ce billet.

CLARICE.

Un billet!

MARTON.

Oui, l'Amour l'a dicté.
Mais, Madame, je me retire
Pour vous donner tout le tems de le lire,

Et d'y répondre en liberté.
(*à part.*)
Je vais faire de mon côté,
La réponſe au Poulet que l'on vient de m'écrire.
(*elle s'en va.*)

SCENE VI.

CLARICE *ſeule.*

LIſons vîte ; en l'ouvrant je ſens trembler ma main.
Que cette Lettre eſt tendre ! Elle n'a point de ſein.
Celui qui me l'écrit eſt jeune, & fait pour plaire.
Ah ! N'en doutons point, c'eſt Valere :
Et je le reconnois pour en être l'auteur,
A ce portrait que Marton vient d'en faire,
Et plus encor au trouble de mon cœur.
Répondons-lui. Je puis me le permettre.
[*elle ſe met en devoir d'écrire*]
Pour me faire l'aveu d'un amour ſi flatteur,
Ses yeux ont prevenu ſa lettre.
Son front, dès qu'il me voit, ſe couvre de rougeur.
Tout

Tout me dit qu'il m'adore, & ſa grande jeuneſſe
M'eſt un garant trop sûr de ſa ſincere ardeur.
Le monde encor n'a pas alteré ſa candeur.

(en écrivant toujours.)

Je dois cette réponſe au beau feu qui le preſſe;
Et n'en déplaiſe au rigide cenſeur
Qui condamnera ma foibleſſe,
Je ne puis faire un choix meilleur.

(après avoir écrit & plié ſon billet.)

Les ans que j'ai ſur lui ſont même un avantage.
Quand une femme a le bonheur
D'attacher à ſon char un amant de ſon âge,
Et d'avoir ſon premier hommage,
Elle peut à ſon gré façonner ſes eſprits,
Former ſes ſentimens, épurer ſa tendreſſe;
Et de ſes volontés ſe rendant la maîtreſſe,
Faire de ſon vainqueur un eſclave ſoumis.



SCENE VII.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

VOtre réponſe eſt-elle prête, Madame ?

CLARICE.

Oui. Donne-là.

[*elle rentre.*]

SCENE VIII.

MARTON *ſeule.*

L'Affaire eſt en bon train.
Cette Lettre à Damon aſſûre ſa conquête.
J'écris de la bonne ancre à monſieur Arlequin ;
Il aura lieu ... mais je le vois paroître.

SCENE IX.

MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

NOus a-t-on répondu? Je vois certain papier
Qui flatte mon eſpoir...

MARTON.

Voilà pour votre maître,
Et voici pour ſon Ecuïer.

ARLEQUIN.

Pour moi, Marton! Je brûle de la lire.

MARTON.

J'ai fait ma charge Adieu. Je me retire.
[*elle ſort.*]



SCENE X.

ARLEQUIN *ſeul.*

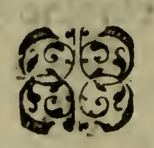
DAns ma poche d'abord mettons ce billet-ci.

[*il met le billet de Marton dans ſa poche.*]

La lettre de Marton, voyons ce qu'elle chante,
Et ſaiſiſſons l'inſtant que je ſuis ſeul ici.

[*Après avoir lû la lettre de Clarice.*]

Trop heureux Arlequin! ta fortune m'enchante;
J'expire de plaiſir. L'aimable billet doux!
Marton m'aime, Marton m'adore;
Elle me donne un rendez-vous.
Charmante lettre, approchez-vous,
Que je vous baiſe, & vous rebaiſe encore.



SCENE XI.

DAMON, ARLEQUIN.

DAMON.

SAtisfais au plûtôt mes déſirs empreſſés.
A ma lettre, Julie a-t-elle fait réponſe?

ARLEQUIN *ſans voir Damon.*

Non, je ſuis hors de moi.

DAMON.

Non! Qu'eſt-ce qu'il m'annonce?

ARLEQUIN *embraſſant Damon ſans le regarder.*

Doux objet! Vous me raviſſez;
Et pour vous, Arlequin à Liſette renonce.

DAMON.

Parle, Maraut! As-tu les ſens bleſſés?

ARLEQUIN.

C'eſt vous, Monſieur? Mon ame en eſt ravie.
Ah! Prenez part au bonheur d'Arlequin.
J'ai le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie,
Et vous voyez en moi le plus heureux coquin.
Marton m'aime, Monſieur, juſqu'à l'idolatrie.

DAMON.

Laiſſe-là ta Marton. Parle-moi de Julie;
M'écrit-elle?

ARLEQUIN.

Voici qui vous en inſtruira.

DAMON.

Donne-donc vîte.

ARLEQUIN.

Eh, Monſieur, la voilà!
Ne vous fâchez pas, je vous prie.

DAMON *lit.*

Mon cher petit Monſieur, je vous trouve bien fat
D'oſer me déclarer votre amour ridicule.

ARLEQUIN.

Ahi! L'amour de mon maître eſt en mauvais état.

DAMON *continuë.*

Pour que je ſois ſenſible à l'ardeur qui vous brûle,
Votre taille eſt trop gauche, & votre eſprit trop plat.
Vous êtes libertin au vingtiéme quarrat,
Par deſſus tout vous aimez le Bourgogne,
Et j'ai toujours été d'un goût trop délicat,
Pour écouter les ſoupirs d'un yvrogne.

[*après avoir lû.*]

Quel ſtile! Quelle lettre! Eſt-ce à moi qu'on l'écrit?

Et peut elle partir d'une fille bien née ?
Que la groſſiereté que fait voir ſon eſprit,
Dément bien la douceur dont les Cieux l'ont ornée !

ARLEQUIN.

Tous les Amans n'ont pas la même deſtinée,
Et je conçois votre dépit :
Mais le beau ſexe eſt ſujet au caprice ;
Et j'ai vraiment de la douleur
Qu'il ne vous rende pas juſtice
Comme il la rend à votre ſerviteur.

DAMON.

Sans indignation je ne puis la relire.
Me refuſer ſon cœur, je n'aurois rien à dire :
Mais joindre l'inſulte au dédain,
Et me traiter d'yvrogne & de bas libertin ;
C'eſt tout ce qu'on pourroit écrire
A mon valet, à ce faquin.

ARLEQUIN.

Souvent le plaiſir vous attire,
Et, comme moi, Monſieur, vous aimez le bon vin ;
Mais j'excuſe ce trait malin,
C'eſt la rage qui vous l'inſpire.

Quand on eſt comme moi fortuné dans ſes feux,
On paſſe quelque choſe aux Amans malheureux.
Je vois entrer celle qui vous captive:
Demandez-lui raiſon de ſa belle miſſive.

SCENE XII.

DAMON, JULIE, ARLEQUIN, MARTON.

DAMON *à Julie.*

Quelque peu de mérite, & quelque peu d'eſprit,
Dont m'ait fait preſent la nature,
Je n'aurois jamais crû que mon feu vous aigrît
Au point de m'attirer la lettre la plus dure,
Pour l'avoir dans ce jour déclaré par écrit;
Ni qu'un amour ſi pur fût pour vous une injure.

JULIE.

Un pareil diſcours m'étourdit.
Quelle lettre, Monſieur?

DAMON.

Une lettre conçûë

En termes ſi choquants, ſi peu dignes de vous,
Qu'elle vous fait plus d'outrage qu'à nous.
Ma déclaration pouvoit être reçûë,
Avec un peu plus de douceur;
Et vous pouviez, puiſque j'ai le malheur
De ne pas plaire à votre vûë,
Refuſer poliment l'hommage de mon cœur;
Vous m'auriez plus puni, témoignant moins d'aigreur.

ARLEQUIN.

Pour moi, belle Marton, j'aurois tort de me plaindre.
Je ſuis content de ce poulet.

MARTON *d'un air ironique.*

Vous prenez bien la choſe, à vous parler ſans feindre,
Et vous avez l'eſprit bien fait.

JULIE.

Il me fait là, Marton, un reproche en idée;
Et je ne ſçai ſurquoi cette plainte eſt fondée,
Ni qui le porte à me parler ainſi.

MARTON.

Mais je n'y comprens rien auſſi.

DAMON.

Je vous l'ai dit, Mademoiſelle.
C'eſt un billet de vous, où plûtôt un libelle ;
Où je ſuis honoré du beau titre de fat :
A cette qualité pompeuſe,
Vous ajoutez encor l'épitete flatteuſe,
De ridicule & d'eſprit plat.

JULIE.

Moi, Damon, avec vous employer ce langage,
Et vous écrire ſur ce ton ?
Ah ! J'en ſuis incapable, & c'eſt me faire outrage
Que d'en avoir ſeulement le ſoupçon.

DAMON.

Ce diſcours à mon tour à lieu de me ſurprendre.
Mais la réponſe que voilà,
De tout ce que je dis, bientôt vous convaincra ;
Arlequin vient de me la rendre,
Tenez, voyez, démentez-là.

JULIE *après avoir lû.*

Ce n'eſt pas la mon écriture.
Mon ſtile encore moins. Monſieur, on s'eſt mépris.

DAMON.

D'où vient donc ce billet, & par quelle avanture,

Puiſqu'il n'eſt pas de vous, m'a-t'il été remis ?

MARTON.

Le plaiſant *qui pro quo* que cauſent ces écrits !
Je ne puis m'empêcher d'en rire ;
Il eſt tems de finir l'embarras de tous deux.

(*à Damon.*)

Remettez-moi, Monſieur, ce poulet doucereux.

(*à Arlequin.*)

Et vous, qu'un pareil coup commence d'interdire,
Maître étourdi, donnez vîte, donnez
L'autre qu'à tort vous retenez.

(*Elle le donne à Damon.*)

ARLEQUIN.

Pourquoi donc cela ? Qu'eſt ce à dire?

MARTON *à Arlequin.*

Tien, reçoi de ma part celui qui t'appartient.
Chacun à maintenant l'écrit qui lui convient,

DAMON.

C'eſt donc l'ouvrage de ce traître ?

MARTON.

A cette balourdiſe on doit le reconnoître.

ARLEQUIN.

De ma bonne fortune, Ah ! Je ſuis culbuté.

DAMON.

Pardonnez ſi d'abord mon eſprit tranſporté....

JULIE.

Vous étiez dans l'erreur vous êtes excuſable.

DAMON.

Dans cet écrit mon ſort eſt renfermé.
Pour éclaircir mon amour allarmé,
Permettez-moi de voir s'il m'eſt plus favorable.

(*Il lit.*)

Vous reſſentez pour moi la plus parfaite ardeur,
Si j'en crois le billet que vous oſez m'écrire.
Pour en mieux convaincre mon cœur,
Je vous permets de venir me le dire.

(*Après avoir lû.*)

Adorable Julie, Ah! Quel eſt mon bonheur!
Je ſens comme je dois cet excès de faveur,
Et tout mon eſpoir ſe réveille.

JULIE.

Une ſeconde fois vous tombez dans l'erreur.
C'eſt une autre que moi, que vous devez, Monſieur,
Remercier d'une grace pareille.
De cette lettre là je ne ſuis pas l'Auteur.

DAMON.

O Ciel ! ce n'eſt point vous ?

JULIE.

Non, ce n'eſt point Julie
Qui n'a jamais écrit à Damon de ſa vie,
Ni reçû de ſa part nul billet amoureux.

DAMON *à Arlequin.*

Ah ! ç'en eſt trop, approche, malheureux,
Parle, à qui donc as-tu rendu ma lettre ?

ARLEQUIN.

A cette fille-là, Monſieur, pour la remettre,
A ſa maîtreſſe.

MARTON *d'un air embarraſſé.*

Oüi, mais....

DAMON.

Mais....

MARTON.

Comme j'en ſers deux,
J'ai crû, faiſant une bevûë,
Qu'elle étoit pour Clarice, à qui je l'ai renduë.

DAMON.

Ah ! Qu'as-tu fait ! Par ce coup aſſommant,
Je vois ma tendreſſe trahie !

ARLEQUIN.

Si je ſuis un balourd, elle eſt une étourdie.

DAMON *à Julie.*

Si vous vouliez dans ce moment,
De ce billet heureuſement,
Vous pourriez réparer la mépriſe piquante,
Et la changer en verité conſtante,

JULIE.

Comment? Expliquez-vous, Damon.

DAMON.

En y mettant ſeulement votre nom.

JULIE.

Mon nom eſt-il ſi néceſſaire?
Ne ſuffiroit-il pas que ma bouche ſincere,
En adoptant le ſens de ce tendre billet,
Vous confirmât tout ce qu'il vous promet?

DAMON.

Je ne crains plus d'équivoque fâcheuſe,
Mes déſirs ſont comblés, & ma flâme eſt heureuſe!

MARTON.

D'accord. Mais vous avez à craindre le pouvoir....

DAMON.

Eh! De qui donc?

MARTON.

De Clarice amoureuſe ;
Qui peut traverſer vôtre eſpoir.

DAMON.

Sa Tante à l'ame genereuſe.

MARTON.

Oüi, mais elle vous aime, & croit que ſon amour,
Eſt payé d'un tendre retour.
L'affaire eſt vaiment épineuſe.

DAMON.

Dans un tel embarras que faire ? Juſtes Cieux !

MARTON.

Je ne vois qu'un moyen, s'il faut que je le diſe.
C'eſt de ſoûtenir la mépriſe,
Et de feindre en attendant mieux.

DAMON.

Moi ! feindre pour Clarice une fauſſe tendreſſe ?
D'un procedé ſi bas je me ſens revolté ;
Il fait outrage à la ſincerité,
Et bleſſe trop l'amour que je ſens pour ſa niéce.

MARTON *à Julie.*

Votre amant eſt trop ſcrupuleux.

JULIE.

Il a raiſon

MARTON.

Sotte délicateſſe !

Et vous devez vous-même y réſoudre ſes feux.

JULIE.

Y ſonges-tu, Marton ?

MARTON.

Y ſongez-vous, vous-même ?

Si Clarice apprend qu'il vous aime,
Il ne vous reſte aucun recours ;
Pour ſe venger dans ſa colere,
Elle mettra d'abord obſtacle à vos amours.
Contre Monſieur, préviendra votre pere,
Et vous allez le perdre pour toûjours.

JULIE.

A me prêter à tout cette crainte me porte.

DAMON.

Pouvez-vous conſentir....

MARTON.

J'entens ouvrir la porte,

C'eſt Clarice.

JULIE *à Damon.*

Ah ! feignez ; & cedez au beſoin.

Je l'exige de vous. Mais il faut que je ſorte,

Et

Et je souffrirois trop d'en être le témoin.

(Elle sort.)

MARTON *à Damon.*

Je vais vous seconder & de la bonne sorte.

DAMON.

En contraignant mon ame à ce déguisement,
Je donne de mes feux la preuve la plus forte
Que puisse donner un Amant.

SCENE XIII.

DAMON, CLARICE, MARTON.

DAMON.

JE viens en ce jour favorable,
Faire éclater mes transports amoureux,
Et vous remercier de la réponse aimable
Que vous venez de faire à mon billet heureux.
L'audace que je prens doit m'être pardonnée.
A vos bontés je ne fais qu'obéïr,
Belle Clarice, & me servir
De la permission que vous m'avez donnée.

CLARICE.

D'un tel diſcours je demeure étonnée !
Vous avez tort, Monſieur, de me remercier.
Marton ?

MARTON.

Eh bien, Monſieur, vous aime,
Madame, & vous l'aimez de même
Vous vous l'êtes écrit, à quoi bon le nier ?

DAMON.

Du plus tendre retour, cette lettre m'aſſûre.

MARTON.

Vous ne ſçauriez aller contre votre écriture.

CLARICE.

On vous a remis ce billet?

DAMON.

Oüi, Madame, tantôt Marton à mon Valet
L'a donné pour me le remettre,
En réponſe du mien, qu'elle vous a rendu.

MARTON.

Monſieur accuſe vrai.

CLARICE *à part.*

L'ai-je bien entendu ?
Fatale erreur ! Et malheureuſe lettre !

(*bas à Marton.*)

Marton, tu t'es trompée & m'as trompée auſſi.

MARTON.

Autre incident ! Qu'eſt-ce donc que ceci ?

DAMON.

Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre.
Me donnant ce billet, ſe ſeroit-on mépris ?

CLARICE *d'un air embarraſſé.*

Mais, Monſieur, pardonnez à mes ſens étourdis.
Il eſt vrai, j'avois crû l'écrire pour un autre.

DAMON.

Comment entre mes mains eſt-il donc parvenu ?

CLARICE.

Monſieur, par un mal entendu,
Votre lettre....

DAMON.

Eh bien ?

CLARICE.

Marton me l'a renduë
Sans vous nommer, diſant qu'elle venoit
D'un jeune Cavalier qui pour moi ſoûpiroit.
Sur ce portrait qui m'a déçûë,
Ayant l'eſprit frappé d'un autre objet,
J'ai crû, Monſieur....

DAMON.

Vous avez crû, Madame?

CLARICE.

Ah! Dans la confidence où vous forcez mon ame,
De grace, épargnez ma douleur!
N'achevez pas de me confondre;
Vous m'entendez aſſez, & voyez ma rougeur.
Elle vous dit qu'un autre eſt maître de mon cœur,
Et que c'étoit à lui que je croyois répondre.

DAMON *à part.*

Je ne ſuis pas aimé. Ciel! Que je ſuis heureux!

CLARICE.

Après un tel aveu ſi dur pour tous les deux,
Etouffez au plûtôt une flâme inutile.
Et faites aux tranſports d'un amour trop ardent
Succeder les égards d'une eſtime tranquille,
Sur vous-même obtenez cet effort difficile:
Et puiſque le hazard vous fait mon confident
Gardez ſur mon ſujet un ſilence prudent.
Songez qu'à mon ſecret ma gloire eſt attachée;
Que l'objet de mes feux n'en eſt pas informé,
Et que de quelque trait que l'amour m'ait touchée,

Ma foibleſſe à jamais demeurera cachée,
S'il ne m'apprend qu'il m'aime autant qu'il eſt
aimé.

DAMON.

Madame, ſoyez raſſurée.
Ne craignez rien de ce côté.
Pour moi la loi la plus ſacrée
Eſt celle de la probité.
A quelque paſſion qu'il ait l'ame livrée,
L'honnête homme obéït ſi-tôt qu'elle a parlé;
Et tout juſqu'à l'amour lui doit être immolé.
A noircir le beau ſexe on a la bouche prompte,
Vice qu'au fond du cœur j'ai toûjours abhorré:
De la foibleſſe qui le dompte,
Quand le ſecret eſt ignoré,
Qui le publie, en mérite la honte,
Et devant la raiſon eſt ſeul deshonoré.
Pour moi, que cet exemple irrite,
Pour les Dames je ſuis d'un tel zéle enflamé,
Que je veux parvenir du moins par ma conduite,
Au bonheur d'en être eſtimé,
Si je ne puis par mon mérite,
Avoir celui d'en être aimé.
Et pour vous en donner une forte aſſurance,

Je vous rends ce billet, puiſqu'il n'eſt pas pour moi ;
Il vous répond de mon ſilence,
Et vous prouve ma bonne foi.

CLARICE.

Un ſi beau procedé m'enchante.
Ah ! Que ne puis-je en ce jour vous marquer
Combien j'en ſuis reconnoiſſante !

DAMON.

Vous le pouvez.

CLARICE.

Comment ? Daignez-vous expliquer.
Parlez.

DAMON.

Le prix que je demande
Eſt trop grand pour le mériter.

CLARICE.

Non, il n'eſt point, pour m'acquitter,
Une récompenſe trop grande.
Demandez. Soyez ſûr d'obtenir tout de moi,
Hors ma main, & mon cœur qui n'eſt plus ſous ma loi.

DAMON.

Par vos bontés mon ame eſt enhardie.

Puiſque la fortune m'envie
La gloire d'être votre époux,
Au défaut d'un bonheur ſi doux,
Le ſeul qui peut me flatter dans la vie,
Je vous en fais ici l'aveu,
Eſt de me voir votre neveu.
Pour mériter ce nom, accordez-moi Julie.

CLARICE.

Le choix eſt trop flatteur. Pour hâter ce lien,
Courez la demander de ce pas à mon frere;
Parlez lui de ma part, il vous recevra bien.
Il eſt d'ailleurs ami de votre pere;
Et pour vous appuyer, je n'épargnerai rien.

DAMON *en s'en allant.*

Quel heureux coup pour ma tendreſſe!

MARTON *à part.*

Du ſuccès de cet entretien,
Courons vîte informer la niéce.

(*Elle ſort.*)



SCENE XIV.

CLARICE *seul.*

DAns un malheur comme le mien,
Ce qui me console & me flatte,
L'objet de mon amour n'est connu que de moi.
Mais quelqu'un vient. Ah! C'est lui que je voi.
Empêchons qu'à ses yeux ma foiblesse n'éclate.

SCENE XV.

VALERE, CLARICE.

VALERE.

MAdame, c'est à vous qu'aujourd'hui j'ai recours.
De vos sages conseils j'implore le secours,
Sur une affaire délicate,
Et qui doit décider du bonheur de mes jours.
A peine j'entre dans le monde,

Et dès le premier pas je crains de m'égarer:
Je ſçai qu'en écueils il abonde ;
Sur le plus grand de tous daignez donc m'éclairer.

CLARICE.

Vous faites trop d'honneur à mon peu de lumiere.
Si vous jugez pourtant qu'il vous ſoit neceſſaire,
Monſieur, vous n'avez qu'à parler
Je ſuis prête à vous conſeiller.

VALERE.

Puiſqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Je vous dirai que j'aime.

CLARICE *à part.*

Ah ! Qu'eſt-ce que j'entens ?
(*à Valere.*)
Celle pour qui votre ame eſt enflamée,
Sans doute eſt digne d'être aimée,
Et ſes attraits ſont éclatants ?

VALERE.

Autant que ſes vertus, c'eſt tout ce qu'on peut dire.
Je la reſpecte, & je l'admire.

On trouve tout en elle, eſprit, beauté, douceur.
A la droiture, à la candeur
Elle joint l'agrément avec la politeſſe,
Et l'étude du monde à beaucoup de ſageſſe.

CLARICE *bas.*

Chaque mot eſt un trait qui me perce le cœur!

(*haut.*)

Vous ne pouvez en faire un portrait plus flatteur,
Et ne ſçauriez brûler d'une flame plus belle.
Mais répond elle à votre ardeur ?

VALERE.

Je ſuis bien loin de ce bonheur !
Mon amour n'eſt pas connu d'elle ;
Mon reſpect à ſes yeux s'eſt fait ſeul remarquer.
Quand je parois devant ma Souveraine,
Je demeure interdit, je n'oſe m'expliquer,
Et je tremble toûjours que l'aveu de ma peine,
N'ait le malheur de la choquer.

CLARICE.

Votre conduite eſt très-loüable,
Et votre cœur fait éclater,
Tous les ſignes, Monſieur, d'un amour véritable,
Qui ne ſçauroit la révolter.

VALERE.

Non, je n'ai pas l'orguëil de m'en flatter;
Et pour m'expoſer moins dans l'ardeur qui me guide,
Ma main dans un billet oſe la déclarer,
Et ſuplée au défaut de ma bouche timide.
Pour ſçavoir s'il eſt bien, je viens vous le montrer.
Ne me ſoyez pas trop rigide;
S'ils ſont mal exprimés, mes ſentimens ſont vrais:
Que votre cœur ſeul en décide.
S'il les goute aujourd'hui, je ſuis ſûr du ſuccès.

CLARICE.

Pour répondre, Monſieur, à votre confiance,
Je vais lire & vous dire après,
Sans nul détour ce que je penſe.
(*à part.*)
En cette dure extrêmité
Oublions que je ſuis Amante,
Pour m'acquitter avec ſincerité
De l'Office de confidente.
(*Elle lit.*)
Pour vous d'un feu ſi pur je me ſens pénétrer,
Que ce n'eſt qu'en tremblant que ma main vous l'exprime.

Comme je ne vis plûs que pour vous adorer,
Je meurs, si l'espoir ne m'anime.
Prononcez donc l'arrêt d'où dépendent mes jours.
En flattant mon ardeur d'un retour legitime,
Ne craignez pas d'en voir finir le cours;
Mon amour doit durer toujours,
Puisqu'il est fondé sur l'estime.

(*après avoir lu.*)

On ne peut déclarer son feu plus sagement.

VALERE.

Vous approuvez ma lettre?

CLARICE.

Assûrément

Et vous ne mourrez point.

VALERE.

Clarice le prononce?

CLARICE.

Oui, ce billet merite une tendre réponse.

VALERE.

Je l'attends.

CLARICE.

Envoyez-le à l'objet de vos vœux.

VALERE.

La chose est déjà faite. En ces instans heureux

Il eſt entre ſes mains.

CLARICE.

C'eſt donc-là la copie?

VALERE.

Non, c'eſt l'original. Repondez, je vous prie.

CLARICE.

C'eſt à moi, Valere?

VALERE.

Oui. C'eſt à vous que j'écris.

CLARICE.

La déclaration étonne mes eſprits.

VALERE.

Dites un mot, vous me ſauvez la vie.

CLARICE *à part.*

Je ſuis aimée! Ah! mon ame eſt ravie,
Et rien n'eſt plus galant que le tour qu'il a pris
Pour déclarer l'ardeur dont il ſe ſent épris!

VALERE.

Eh quoi! de l'amour le plus tendre
Le ſilence eſt-il donc le prix?

CLARICE.

Il naît de ma ſurpriſe, & pour me faire entendre,
J'ai beſoin... Mais on vient, je me retire. Adieu.

VALERE.

Daignez me dire, avant que de quitter ce lieu,
Quels ſont vos ſentimens?

CLARICE.

Si vous voulez attendre,
On viendra de ma part ici vous les apprendre.

[*elle rentre.*]

SCENE XVI.

DAMON, VALERE.

DAMON *à Valere.*

MA joye, ami, ne peut ſe concevoir!
J'obtiens Julie, & j'ai l'agrément de ſon pere.
On a fait venir le Notaire,
Le contrat eſt dreſſé, je te le fais ſçavoir,
Les violons ſont prêts, nous danſerons ce ſoir.
Et toi, mon cher, di moi, ſans tarder davantage,
Comment vont tes amours où je prends interêt?
Mais, ſur ton front qui répand ce nuage?
D'un plaideur incertain tu portes le viſage?

VALERE.

Mon deſtin eſt pareil, & j'attends mon arrêt.

DAMON.

Ma preſence en ces lieux l'a ſuſpendu peut-être.

VALERE.

Oui. Dans le moment qu'elle t'a vû paroître,
Clarice alloit le prononcer.

DAMON.

Mais ſes yeux en partie ont dû te l'annoncer.

VALERE.

Dans ſes regards douteux où régnoit la contrainte,
Je n'ai rien vû de déciſif.
Et le doute eſt pour moi le tourment le plus vif.
Enflamé par l'eſpoir & glacé par la crainte,
Je ne ſçaurois me définir;
Ma ſituation ne peut être dépeinte;
Je crains de perdre un bien que j'eſpere obtenir.
Dans cette obſcurité qui me trouble & me gêne,
Je ne ſens rien pour trop ſentir;
Et n'oſant former de déſir,
Je ſuis dans l'attente incertaine
De la douleur & du plaiſir.

DAMON.

L'état eſt violent, & j'entre dans ta peine.

SCENE XVII.

VALERE, DAMON, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE *à Valere.*

LIſez, Monſieur, ce Papier, s'il vous plaît,
Clarice vous l'envoye.

VALERE.

Ah! Quel noir perſonnage!
Je frémis! Son habit m'eſt d'un mauvais préſage.

DAMON.

Avant de t'affliger regarde ce que c'eſt.

VALERE *après avoir lû.*

C'eſt un Contrat de Mariage!
Clarice en cet écrit, quel bonheur eſt le mien;
M'accepte pour Epoux!

LE NOTAIRE.

Et vous donne ſon bien.

DAMON.

Un pareil Billet doux doit avoir ton ſuffrage.

VALERE.

O! Procedé charmant, & qui n'a point d'égal!

LE

LE NOTAIRE *à Valere.*

Signez vîte, en voyant un ſi gros avantage.

VALERE.

Monſieur, à ce noble langage
Je reconnois en vous un Notaire Royal.

(Il ſigne.)

SCENE XVIII.

DAMON, VALERE, CLARICE, JULIE, ARLEQUIN, MARTON, LE NOTAIRE.

CLARICE *à Valere.*

De la réponſe que j'ai faite
Votre ame eſt-elle ſatisfaite?
Et trouvez-vous que j'écrive ſi mal?

VALERE.

Surpris de mon bonheur, je ne puis que me taire,
Et me jetter à vos genoux.

CLARICE.

Vous m'aimez. Il ſuffit, Valere, levez-vous.
Quelques biens dans ce jour que je puiſſe vous faire,

Votre cœur eſt d'un prix qui les acquite tous.

DAMON.

Nous voilà tous heureux, que la fête commence.

ARLEQUIN.

Marton, un mot avant qu'on danſe?
La Lettre de tantôt, je veux bien l'excuſer,
Pourvû que votre main répare l'inſolence. . . .

MARTON.

Non, je ne veux que m'amuſer.
Je ſuis faite pour plaire, & non pour épouſer.

ARLEQUIN.

Et moi, quand on me fait un compliment ſemblable
J'ai l'eſprit de le mépriſer,
Et d'envoyer fort poliment au diable
Toute fille ſans goût, qui m'oſe refuſer.

SCENE XIX. ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS.

Le Chanteur, Danſeurs & Danſeuſes.

LE CHANTEUR.

VEnez, jeunes Amans; je ſuis un Précepteur
Dont la morale eſt peu rigide.
De l'Enfant de Paphos je tiens mon art flatteur.

Ecoutez des leçons où lui-même préside.
A votre doux vainqueur,
Quand votre main timide
Voudra déclarer votre ardeur.
Ne prenez pas l'esprit pour guide;
Ne faites parler que le cœur.
De l'amour en lui seul tout le charme réside.
Il est son plus grand Orateur.
Venez, jeunes Amans, je suis un Précepteur,
Dont la morale est peu rigide.
De l'Enfant de Paphos je tiens mon art flatteur.
Ecoutez des leçons, où lui-même préside.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

Pour vous, en qualité d'Amant,
Je prens la plume à tout moment,
Beautés dont l'œil m'attire.
Mais pour me charger avec vous
Du titre dangereux d'Epoux,
Je ne sçai pas écrire.

Mlle. THOMASSIN.

Pour copier une chanson,
Ma main ne fait point de façon,
On n'a qu'à me la dire.

Mais pour donner des rendez-vous,
Et répondre à des Billets doux,
Je ne ſçai pas écrire.

UN GASCON.

A des tendrons jeunes & frais,
Sandis, jé trace des Billets
Autant qu'on lé deſire;
Mais à des Créanciers jamais.
Pour ces Meſſieurs qui ſont des frais,
Jé né ſçai pas écrire.

Mlle. SILVIA.

Quand il faut ſigner un Contrat
Contre lequel l'Amour combat,
Notre main ſe retire.
Mais pour aſſûrer le bonheur
D'un Amant choiſi par le cœur,
Ah! quel plaiſir d'écrire!

ARLEQUIN *au Parterre*.

On peſte contre le Papier,
Quand on a le don d'ennuyer,
Au lieu de faire rire.
Mais pour l'Auteur qui réüſſit,
Et que votre main applaudit,
Ah! qu'il eſt doux d'écrire!

FIN.

